

Fermeture éclair

Aderhold, Carl

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Carl Aderhold

Fermeture éclair

roman

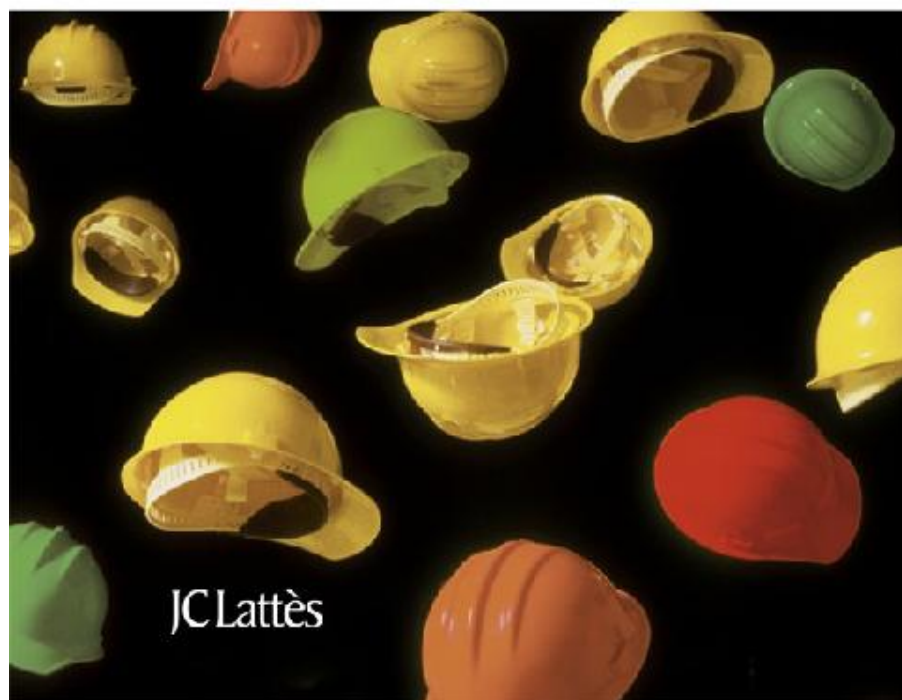


JCLattès

Carl Aderhold

Fermeture éclair

roman



Carl Aderhold

FERMETURE ÉCLAIR

Roman

JClattès

Maquette de couverture : Bleu-T
Photo de la bande : © Corbis. All rights reserved.
Yellow Hard Hats – Image by © Charles Smith/Corbis

© 2012, éditions Jean-Claude Lattès.
Première édition août 2012.

ISBN : 978-2-7096-4207-1

www.editions-jclattes.fr

DU MÊME AUTEUR

Mort aux cons, Hachette Littératures, 2007 ; Livre de poche, 2009.

Les poissons ne connaissent pas l'adultère, Lattès, 2010 ; Livre de poche, 2011.

« Charles II avait soumis à la Société royale cette question-ci : “D’où vient qu’un vase d’eau ne reçoit aucune augmentation de poids si l’on y met un poisson vivant, quoiqu’il en reçoive si le poisson est mort ?” Diverses solutions fort ingénieuses furent proposées, discutées, rejetées et défendues ; ce ne fut qu’après s’être longtemps fourvoyé en recherches qu’on s’imagina de tenter l’expérience, et il sauta aux yeux que le phénomène dont l’explication avait coûté tant d’efforts, qui était la base avouée et pour ainsi dire la couche première de leurs débats, n’existait que dans le cerveau inventif du spirituel monarque. »

Richard Whately,
*Peut-on prouver l’existence de
Napoléon ?*

Il est des hommes que la beauté des femmes électrise, réveillant en eux l'instinct de possession. Elle ne produit chez d'autres, dépourvus de toute imagination, qu'une brève oscillation parmi le flux des informations gérées par leurs cerveaux. D'autres enfin sont tétanisés par ce spectacle.

Ainsi était Laurent.

Quand il les observait, son regard s'affolait. Des mots tendres piaffaient et se bousculaient dans sa tête. Mais si par hasard il lui venait l'idée de se lancer, ils s'égaillaient cédant la place à d'autres, crus, grossiers – une bouffée de trivialité – qui lui brûlaient les lèvres. Alors il se taisait et gardait un silence têtue qui lui donnait l'air presque hostile.

Lorsqu'il avait rencontré Sylvie, sa femme, Laurent avait été incapable de sourire et de prononcer le moindre mot avant qu'elle l'embrasse. Après dix-neuf ans de mariage, il continuait de se comporter avec elle en camarade. Il ne se relâchait que lorsqu'ils faisaient l'amour. Il était alors en proie à une sorte de syndrome de La Tourette amoureux. Il déclamait des bordées salaces qu'elle prenait pour l'expression de son désir.

Le bras du robot s'abaissa devant lui. Des flammèches volèrent. La machine souda les deux pièces en acier inoxydable du compresseur. Le bras se retira. Laurent s'avança, plaqua l'embout de la visseuse électrique sur l'écrou de droite, mit le contact. Il réitéra l'opération sur l'écrou de gauche. Trois pas en arrière. Il appuya sur le bouton du boîtier de contrôle. Cela faisait près de quinze ans qu'il fabriquait des pots catalytiques à la Contilis, l'usine la plus importante de la région d'Alençon depuis la fermeture de Moulinex. La grande horloge accrochée au-dessus de la porte des ateliers indiquait 13 h 40. Dans vingt minutes, il aurait fini sa journée. Il passerait prendre le sapin commandé par Sylvie – dix jours jusqu'à Noël. Le tapis roulant se remit en marche, emporta le compresseur quelques mètres plus loin, devant Blaise, qui vissait les deux écrous arrière et la bague de serrage.

Depuis plusieurs mois, Sylvie parlait de souffler un peu. Sur les conseils de son médecin, elle était allée consulter un psy. Laurent n'avait trop osé rien dire. Si seulement elle s'était décidée à lui parler. Elle n'imaginait pas à quel point il était prêt à tout changer, ses défauts, ses manies – même son caractère.

Sur le mur en face, une affiche montrait un visage dessiné à grands traits rouges qui recevait des éclairs dans ses énormes oreilles. Juste en dessous, en vert, le même visage arborait un casque antibruit et un large sourire. « Petit à petit le bruit tue l'ouïe. » Le casque enfermait Laurent comme dans un caisson. Tout lui parvenait à travers un bourdonnement ouateux. Le battement de son sang lui résonnait aux oreilles.

Habille-toi. Ce soir on sort. L'idée, surgie comme un éclair, lui parut d'une si violente évidence qu'il crut qu'elle allait tout réparer. Pauvres hommes lents à bouger, leur imagination est un bien faible talisman.

Elle lui reprochait de ne plus jamais rien faire. Elle le regarderait étonnée d'abord, puis ravie. Il en était sûr.

« Qu'est-ce qu'on fête ? »

Tout ! Ma princesse, celle sans qui je ne suis rien. Il sourit. Jamais il n'oserait.

En amont, un robot plaçait à l'intérieur le convertisseur et, plus en amont encore, un autre disposait la nappe protectrice. Après le vissage opéré par Laurent et Blaise, le pot disparaissait vers les ateliers de conditionnement. Les interventions humaines étaient réduites au minimum : pose du filtre en nid-d'abeilles, soudure de la coque, installation des senseurs à oxygène... Les robots faisaient l'essentiel. Quand l'usine tournait à plein régime, il avait moins le temps de gamberger.

Elle prendrait une douche comme elle le faisait chaque fois qu'elle rentrait de l'hôpital – elle était infirmière. Et lui, tout en refaisant son nœud de cravate, il n'y arrivait jamais bien du premier coup, n'en aurait pas manqué une miette. Au sortir de la salle de bains, elle se pencherait au-dessus du tiroir où elle rangeait ses sous-vêtements. Il ne se lassait pas de sa façon de mettre son soutien-

gorge, de relever sa bretelle sur son épaule, de son lent déhanchement à mesure qu'elle remontait sa culotte le long de ses jambes.

C'était comme un strip-tease à l'envers.

Un nouveau compresseur toutes les trente secondes, tout était calculé, le bras du robot, la soudure, quinze secondes. Cinq pour l'écrou de droite. Laurent commençait toujours par celui-là. Autant pour l'autre. Le bouton du boîtier de contrôle. Au suivant. Les types dans la salle de surveillance au-dessus d'eux décidaient de la vitesse.

Quelqu'un lui tapa sur l'épaule. Son chef, derrière lui, lui fit signe d'enlever son casque. Le bruit des machines assaillit Laurent, couvrant la voix de l'autre. « Réunion de tout le personnel à 14 heures. » Les deux hommes se regardèrent. « Je n'aime pas ça. » Laurent fronça les sourcils. Quoi ?

Le robot imperturbable souda la coquille. Fait chier ! Il tourna la tête et jeta un regard oblique à la baie vitrée située à l'étage qui surplombait les chaînes. Peut-être que les types de la salle de contrôle avaient appris à lire sur les lèvres.

Qu'est-ce qu'ils allaient leur annoncer encore ? C'était toujours le même cérémonial. Ils se rassemblaient dans la cour, la direction sur les quais de déchargement comme sur une estrade. Pendant que le patron faisait son discours, Galtier, DRH depuis plus de vingt ans à la Contilis, les surveillait, fronçant la moustache chaque fois que l'un d'entre eux chuchotait à l'oreille de son voisin. Pas question qu'ils lui bousillent sa soirée avec leur putain de réunion. Il poussa un soupir, passa son exaspération sur la visseuse.

Mon amour, ma toute douce, ce soir promis, je te sors le grand jeu...

Un peu en amont des quais de chargement, le sol de la cour s'infléchissait et formait une légère cuvette. Le passage répété des trente-huit tonnes et l'eau graisseuse qui stagnait dans ce creux les jours d'averse avaient fini par fendre le bitume. Apparue le printemps précédent, la fissure s'était agrandie jusqu'à former une boutonnière bien droite d'une cinquantaine de centimètres. Battues, écrasées par les roues jumelées des poids lourds, arrosées par la pluie, quelques touffes d'herbe débordaient de l'interstice.

Les réunions étaient d'abord un défi physique. Si son corps suivait, alors les mots viendraient d'eux-mêmes. Galtier se contracta au maximum. Quand il sentit les coutures de sa veste prêtes à craquer, il souffla, se relâcha.

Depuis la fenêtre de son bureau, il aperçut Carré, le délégué syndical, entrer dans les vestiaires. Galtier aurait voulu le mettre dans la confidence avant la réunion. Le DRH l'aurait jouée simple – il ne fallait pas le noyer sous les chiffres. « Faut qu'on trouve une solution sinon le groupe va faire ça au lance-flammes. » Mais Massillon, le nouveau patron, s'y était refusé. « Carré va encore nous mettre de l'idéologie là-dedans... »

Il retira les mains de ses poches, se racla la gorge. 13 h 45. La photographie accrochée au mur représentait le champ de bataille d'Austerlitz. Sa femme lui avait offert le voyage pour ses cinquante ans. L'Empire est l'*Odyssée* moderne, il contient tout ce que les hommes peuvent charrier de bon et de mauvais. Il lui arrivait d'imiter la manœuvre de Napoléon à Iéna lançant Augereau dans une diversion, tandis que Lannes et Soult descendaient du plateau et débordaient l'armée prussienne. Il affirmait ne pas vouloir lâcher sur un point de détail, puis cédait à Carré, afin d'obtenir en échange ce qui lui importait vraiment.

Laurent rejoignit les vestiaires. On leur avait donné l'ordre de quitter la chaîne un peu plus tôt pour ne pas être en retard à la réunion.

Il rangea son casque et ses gants dans son casier. « S'ils décident de nous sucrer nos primes, on débraye. » Carré, le délégué syndical, recommençait le même laïus auprès de chaque ouvrier. Les gars de l'après-midi arrivaient par petits groupes. Par-dessus les rangées de casiers, des voix se répondaient. Ils s'inquiétaient, ils redoutaient un nouveau plan social.

Au retour de son premier rendez-vous chez le psy, la semaine dernière, Sylvie avait juste lâché « j'étouffe ».

Et aussi : « Je voudrais faire un break. »

Tout homme recèle des peurs secrètes. Laurent craignait qu'un jour l'immense bras mécanique du robot ne le broie et que Sylvie ne le quitte. Mon amour, ma toute petite, je peux changer, tout.

Elle devenait dingue par sa faute.

Blaise lui parlait. Hein ? Il lui fit répéter. « Ils peuvent pas toucher à la chaîne. Sans nous, l'usine ferme... » Deux gars de l'équipe de l'après-midi acquiescèrent. Leur effort pour se rassurer contamina Laurent. Il tâcha de ne pas y penser. « S'ils cherchent à virer du monde, ils n'ont qu'à taper dans les bureaux. » Une clameur applaudit la proposition. Carré intervint. Tous les salariés devaient être solidaires entre eux.

Laurent sortit dans la cour. Il remonta le col de sa veste et scruta le ciel. De gros nuages blancs glissaient nonchalamment. Peut-être allait-il neiger ? Les gens de la comptabilité s'étaient regroupés près des quais de déchargement.

Les cheveux soulevés par le vent, Nicole, son sac serré contre elle, demeurait immobile à quelques mètres des autres. Elle attendait que l'aspirine fasse effet.

Massillon, le PDG, l'avait convoquée une demi-heure plus tôt. C'était la première fois qu'il demandait à la voir. Derrière son bureau, les coudes posés sur les accoudoirs, il tapotait ses doigts les uns contre les autres. « Madame Sermaise... » Elle s'était contractée face au ton acerbe de son patron. Il était question du mail qu'il venait d'adresser aux fournisseurs. Le groupe entrait dans la phase active de réorganisation. Il y détaillait le plan de transition jusqu'au transfert d'activité à l'usine d'Ostrava, en République tchèque. « Vous n'étiez pas destinataire. » Je suis désolée. « Je suis désolée... » Il s'était mis à imiter son inflexion geignarde. Méprisant – comme si elle se vidait de son sang. Sa douleur dans le cou s'était réveillée. Quand son mari l'engueulait, il hurlait des insultes. Les veines de son cou se gonflaient. Il tapait contre les murs. Massillon était impassible, son exaspération se fondait dans la mollesse de ses traits. Mais son regard cassant lui avait serré le ventre bien plus que les cris de son mari. L'élancement s'était propagé à l'arrière de son crâne.

Elle ferma les yeux quelques instants. Le bruit des conversations de ses collègues lui parvenait étouffé. Elle pouvait deviner leurs regards posés sur elle. Ceux présents dans les bureaux au moment de l'esclandre racontaient sûrement tout aux autres. Elle s'éloigna.

En tant que responsable de la compta-clients, elle était en copie de tous les mails aux fournisseurs. Elle aurait dû l'effacer et l'avertir de son erreur.

En sortant de chez Massillon, elle s'était appuyée contre le mur du couloir. « Madame Sermaise ! » Les employés, attirés par les cris du PDG, étaient sortis, la suivant du regard pendant qu'elle rebroussait chemin. Au milieu des scintillements, le visage de Massillon lui était apparu collé contre le sien. « Et surtout videz votre corbeille ! » Ma corbeille... ? « Si vous voulez qu'il ne reste aucune trace du mail, il faut aussi le supprimer de votre corbeille... » Une brève nausée l'avait avertie de l'imminence de la migraine.

À peine eut-elle le temps de retourner dans son bureau prendre une aspirine que le chef de service passa pour ordonner à toute l'équipe de descendre à la réunion.

Les scintillements sur sa montre l'empêchèrent de distinguer les aiguilles. Elle plissa les yeux exagérément tout en approchant son poignet. Il lui sembla qu'il était 13 h 50. Elle surprit le regard amusé d'un ouvrier qui, de l'autre côté de la cour, la fixait.

Laurent fit défiler les numéros de son téléphone. Il s'arrêta sur celui de la maison, son pouce suspendu sur la touche.

La cour était bleue d'ouvriers. Carré discutait avec un petit groupe près des ateliers. « Massillon aurait dû faire son annonce au comité d'entreprise. C'est un délit d'entrave. Je vais l'assigner au tribunal ! Article L483-1 du Code du travail... » Les gars approuvaient en riant, mais les mouvements saccadés de leurs corps trahissaient leur nervosité.

Laurent fixa la photo de sa femme sur son portable, souriante et détendue. *Un break*. Le mot lui avait paru si menaçant qu'il ne s'était pas risqué à lui en reparler. Cela sonnait comme la chute des commandes. Attaché tel un chien à ses pas, il ne comprenait pas. On ne recrée pas les liens qui se défont. Il y aurait dans leur existence quelques jours ? un mois ? deux ? trois ? qu'ils ne vivraient pas ensemble.

Florent, le stagiaire du marketing, le salua. Ce n'était pas dans les habitudes de sympathiser avec les stagiaires, encore moins ceux des bureaux, mais la même passion pour le football les avait rapprochés. Ils déjeunaient parfois ensemble à la cantine. « Le bureau de Massillon, il est où ? » murmura-t-il de peur que les autres l'entendent. Laurent sursauta. « Je suis convoqué ! » Maintenant ? Du doigt, Laurent montra le bâtiment en préfabriqué. C'est au premier je crois... Il aperçut Nicole près des quais. Tu devrais lui demander.

Elle lui indiqua le chemin en quelques mots et s'apitoya sur la silhouette encore adolescente du jeune homme qui s'éloignait. Il ne semblait pas se douter que Massillon allait lui annoncer la fin de son stage. Depuis près de trois mois, elle le croisait, avec son air de bon élève s'amusant encore à endosser son rôle de salarié. Il portait comme un costume de scène sa veste et sa cravate et mettait ses mains dans ses poches en se redressant lorsqu'il parlait à un collègue. Elle s'était prise d'affection pour lui.

Des gars de la chaîne s'arrêtèrent devant elle. « Peut-être que le groupe a décidé de nous vendre ? » Elle éprouva une certaine satisfaction à l'idée d'être dans le secret. Ils remarquèrent sa présence et baissèrent la voix. Elle se retourna et observa l'ouvrier qui lui avait adressé le stagiaire.

Laurent partit se réfugier près des entrepôts. Le visage de Sylvie sur son portable se fit presque dur. Il essaya de se souvenir des mots qu'il avait préparés, mais l'angoisse l'empêcha de réfléchir.

Tous les regards qu'il croisait étaient de peur. Les rumeurs se faisaient de plus en plus inquiétantes. Il eut soudain le sentiment de jouer sa vie à quitte ou double. Il leva la tête et discerna à la fenêtre du premier étage le DRH qui les surveillait.

Connard ! maugréa-t-il.

Il fallait qu'il appelle Sylvie.

Dans la cour, un jeune de la manutention se baissait pour attraper un des brins d'herbe qui avaient poussé dans la fissure et le porta à sa bouche. Il y a un épisode comme ça dans *Guerre et Paix* où les soldats attendent dans un pré.

La stratégie du groupe ressemblait à celle de l'Empire après la retraite de Russie, chaque ministre tramait quelque complot pour sa survie une fois les Bourbons revenus.

Pour se bagarrer avec Carré, Galtier devait être convaincu de la décision du groupe. L'étude des campagnes napoléoniennes lui avait au moins appris une chose : le groupe ne connaissait aucun état d'âme. Il possédait sur chacun un dossier avec son lot de casseroles, qu'il savait ressortir au moment opportun. Galtier ne tenait pas, à cinquante-cinq ans, à se faire éjecter.

Le téléphone retentit. La sonnerie métallique indiquait un appel

en interne. Il hésita, courut jusqu'à son combiné. « Massillon à l'appareil... » Il pesta intérieurement contre les lubies de son patron. Il était juste à côté mais ne se déplaçait jamais. « C'est vous qui aviez raison, il faut prendre les syndicats à contre-pied. » L'assemblée du personnel se ferait dans leur local. « C'est là qu'ils ont l'habitude de se réunir pour exprimer leur colère et organiser leurs grèves. Montrons-leur que nous n'avons pas peur. »

Galtier sortit. Devant la porte de Massillon, l'envie le saisit d'entrer et de hurler : « Ce n'est pas le moment de faire des expériences à la con ! » mais il poursuivit jusqu'au bureau de son assistante. « Allez me chercher Carré ! »

La réunion démarra avec plus d'un quart d'heure de retard, le temps que tous les chefs de service mettent la main sur les retardataires. Du regard, Galtier invita chacun à prendre place. Il s'inquiéta de savoir si tout le monde était là, ordonna à son assistante de laisser la porte ouverte. Laurent entra parmi les derniers.

Le local du comité d'entreprise servait autrefois de cantine, avec les cuisines attenantes, avant que la progressive réduction des effectifs et l'installation d'une cafétéria confiée à une entreprise de restauration rendent cette vaste salle inutile. L'ancienne direction avait accepté de la céder aux prédécesseurs de Carré pour y organiser le Noël des salariés et quelques fêtes aussi dont seuls les anciens conservaient le souvenir.

Sur l'estrade, le PDG entama son discours d'un ton calme, presque avenant. Il rendit compte de la crise du marché des pots catalytiques. Laurent percevait ces phrases avec un temps de retard et devait les repasser dans sa tête pour y trouver un sens. L'augmentation des cours du platine et du rhodium pesait lourdement sur les prix de revient. Laurent s'obligea à canaliser son attention sur les deux dirigeants, l'un petit et sec, aux manières distinguées, et l'autre, à la carrure de docker, les mains couvertes de poils.

Trois ans plus tôt, la famille propriétaire de la Contilis s'était retirée, vendant ses parts à un groupe américain qui avait aussitôt installé des chaînes de production plus modernes, mis en service les robots, posé de la résine aux couleurs criardes sur le sol en béton, aménagé une salle de contrôle juste au-dessus pour gérer la cadence. Mais, dès l'année suivante, la direction annonçait 800 000 euros de pertes et lançait un plan social. Après le licenciement d'une cinquantaine d'ouvriers, l'usine avait paru plus grande. Les allées des ateliers ressemblaient à de longs corridors déserts.

Les chaises aux premiers rangs étaient occupées par les cadres qui travaillaient dans le bâtiment en préfabriqué. Juste derrière eux se

tenaient leurs subordonnés du marketing et de la comptabilité.

L'activité continuant à ralentir, le déficit s'était accru. 1 million. Laurent et les autres avaient affiché la même physionomie renfrognée en prenant leur service, grogné les mêmes jérémiades sur ceux des bureaux ou la dureté du boulot, et conservé jusqu'aux mêmes petites ruses pour voler quelques minutes à la pointeuse. Rien de changé, disaient leurs gestes, mais leurs regards révélaient l'étendue de leur peur.

Les « gris », d'anciens ouvriers promus par la direction dans la salle de contrôle, occupaient les rangées suivantes. Leurs ex-collègues les surnommaient ainsi à cause du costume qu'ils portaient. Un espace vide de quelques mètres les séparait de ceux restés à la chaîne, des manutentionnaires des entrepôts et des employés du conditionnement, serrés les uns contre les autres.

Leurs corps, insensiblement, les avaient trahis. Dans les bureaux, les arrêts maladie étaient apparus, deux ou trois jours au début, de petits rhumes, de légères indispositions, puis s'étaient prolongés, une bonne grippe, un virus qui mettait sur le flanc pendant un mois, voire plus. À leur retour, les salariés semblaient pourtant aussi fatigués qu'avant leur départ, le teint cireux, la mine défaite. 2 millions. Le phénomène s'était propagé, comme une glycine grimpant le long de la façade, dans tous les services, depuis le marketing jusqu'au contrôle de gestion. 2,8 millions.

Dans les ateliers, cela avait été pis encore. Les accidents semblaient croître à mesure que la production baissait. Laurent s'était entaillé l'index, la visseuse ayant glissé hors du pas et percé son gant de sécurité. Ce n'était jamais grave, une fracture, un muscle écrasé, un doigt ouvert, mais le tapis, les pinces des robots se teintaient de leur sang. Les équipes de nettoyage avaient beau faire, il restait toujours un peu de résidu séché dans le filetage des écrous, le renforcement des machines inaccessibles aux éponges, et sur le sol où, malgré les serpillières, il s'incrustait dans la résine. Lorsque le déficit s'était élevé à 3,5 millions, la direction avait arraché aux syndicats le passage aux deux-huit. Le mal n'épargnait personne, pas même certains chefs qui gagnaient ainsi l'estime de leurs équipes, la fraternité des petites blessures, et tous s'étaient peu à peu vidés de leur force.

Dans le fond de la salle, adossés aux chaises empilées, les plus jeunes et les stagiaires conservaient des habitudes de mauvais élèves. Quelques-uns chuchotaient à l'oreille de leurs voisins qui souriaient. D'autres, comme par défi, s'étaient assis négligemment sur le rebord d'une table poussée contre le mur. Au mouvement de balancier de leurs jambes, on les devinait fiers de leur pose.

L'exposé de Massillon se faisait toujours plus sombre. Il n'allait pas les assommer de chiffres, un seul à retenir, celui des pertes, plus de 4,5 millions d'euros. Il s'interrompt pour laisser l'auditoire s'en imprégner.

Laurent sentit les muscles de son abdomen se contracter. Il connaissait ce signal annonciateur des mauvaises nouvelles. La catastrophe en préparation l'aspirait.

Crache-la ta décision, enfoiré.

Carré riposta qu'on faisait dire ce qu'on voulait aux chiffres. Vasy ! Rentre-lui dedans ! Laurent espérait que le délégué syndical allait couper court à ce discours insupportable, ne serait-ce qu'un instant, pour reprendre son souffle.

La pièce se fragmentait en une mosaïque, la peinture écaillée au coin des fenêtres, l'autocollant CGT sur une vitre, auxquels son regard s'accrochait avec une intensité telle que le local lui-même paraissait ne plus avoir d'existence, l'affichette avec le numéro de l'inspecteur du travail, en gros et souligné, l'ordinateur hors d'âge, la rampe de néon, la déchirure du lino, poussières, particules de détails figées sur la surface de la pupille de Laurent, les tuyaux rouillés des deux radiateurs.

Le PDG prit un ton solennel – les jambes des jeunes cessèrent de se balancer – et les informa qu'il s'était entretenu la veille avec les dirigeants du groupe.

Ils lui avaient annoncé leur intention de fermer le site.

Quelques secondes.

Laurent fut en proie à un grand vide. Il aurait voulu revenir un temps en arrière, avant la sentence. Parfois, au journal de 20 heures, il regardait les ouvriers licenciés en colère avec un mélange de solidarité et de soulagement. Il les écoutait égrener leur litanie, évoquer leurs années dans la boîte. Des mots qu'il aurait pu dire. Souvent, avant qu'ils s'endorment, Sylvie s'inquiétait de la situation de l'usine.

Il fixa le lino jaune craquelé, redoutant de croiser le regard de ses collègues. La chute semblait ne pas avoir de fin.

Elle se blottissait contre lui, il pouvait sentir le battement de son cœur contre sa peau, il embrassait ses mèches blondes et lui murmurait : « On s'en sortira toujours... »

Massillon les observait. Laurent releva la tête. Il aurait pu lui crier toute sa rage mais le silence général, le poids de l'autorité l'incitèrent à se taire. Si on pouvait, on te ferait rentrer tes mots dans la gorge à toi et à ton gorille. On vous ignorerait. Mieux, on prendrait l'air gêné pour que vous sentiez l'obscénité de vos conneries, tu te sentirais comme une pute qu'on dévisage avec dégoût. Voilà comment il serait notre silence au fond, si on était des hommes. Ils étaient tous là en bleu de travail, les visages des militants sur les affiches syndicales leur souriaient comme à l'accoutumée. De la fenêtre il pouvait apercevoir les ateliers. Il n'était pas un meneur, il s'emportait quelquefois dans les réunions syndicales, son déluge d'injures contre la direction provoquait les rires des anciens, et plus encore à la maison où il déversait sa colère. « Laisse Carré s'en occuper... » prêchait Sylvie avec modération.

Le délégué syndical prit la parole. On ne peut pas mettre la clé sous la porte d'un coup. Sa voix se perdit dans les aigus. En un ultime effort, il menaça d'un délit d'entrave. Il y avait dans son ton plaintif, dans ses traits las, une faiblesse, une naïveté aussi que Laurent ne soupçonnait pas. Massillon répondit à peine. Les choses seraient faites au mieux.

Sylvie lui caressait le torse puis le fixait de ses yeux noisette, souriante. Sans doute au fond n'était-elle pas vraiment rassurée, mais elle s'abandonnait, confiante en sa force. Il contractait les muscles de son bras et la serrait contre lui. « Tu me fais mal... » Jamais il n'oserait lui annoncer.

Massillon glissa quelques mots au DRH qui fit non de la tête mais le patron insista. Galtier pria chacun de faire preuve de responsabilité en cette période difficile. Il fallait honorer les dernières commandes...

Laurent s'attarda sur l'assemblée. Certains semblaient hagards mais d'autres au contraire fixaient un point devant eux, sans ciller.

Seule la certitude de la débâcle donnait à la physionomie des hommes cette gravité âpre, la dignité des vaincus.

Putain, mais vous voyez pas qu'ils se foutent de notre gueule ?

Le bras de Laurent resta levé quelques secondes, les doigts pointant le patron et le DRH, puis s'abaissa avec lenteur, se colla contre sa salopette. Il aurait voulu faire disparaître sa main dans sa poche. Ses voisins eurent un mouvement de recul, parfois juste de la tête ou du buste, le plus souvent de tout le corps.

Ils attendaient le choc en retour. Le visage de Massillon demeurait impassible, mais son pied gauche esquissa un pas en arrière.

Les jeunes au fond de la salle réagirent les premiers. Sous l'impulsion de Florent, une vingtaine d'entre eux se frayèrent un chemin parmi l'assemblée et se massèrent devant la porte.

— Personne ne sort ! brailla le stagiaire.

Ils se figèrent comme des machines à l'arrêt, seuls les regards sautaient du patron à Florent. Le bref silence qui suivit parut durer une éternité.

Galtier fit descendre Massillon de l'estrade. Ils se dirigèrent vers la sortie. Le DRH affecta d'ignorer les regards des cent quatre-vingts salariés posés sur lui. Il prit même le temps de s'arrêter près des directeurs financiers et marketing pour les inviter à les accompagner. Les deux hommes se levèrent promptement, signifièrent à leurs proches collaborateurs d'en faire autant. Trois comptables, le contrôleur de gestion et plusieurs « gris » les suivirent. Massillon, à la silhouette déliée, presque chétive, en arrière de celle du DRH, jeta des coups d'œil inquiets vers la salle – un détachement perdu en territoire ennemi.

En arrivant près des jeunes, Galtier leur fit signe de s'écarter. Quelques-uns reculèrent contre la porte tandis que les autres prenaient en étau le PDG et ses partisans. Massillon tenta de retrouver son assurance :

— Je vous demande de regagner vos places. Ne compliquez pas inutilement la situation.

Sa voix se voila à ces derniers mots. Carré se précipita pour s'interposer.

— Faites pas les cons, les gars !

Ils ne bougèrent pas. Au contraire, Florent ferma la porte, défiant Massillon.

— Tu ne retrouveras plus jamais de boulot ! attaqua Galtier. J'en fais une affaire personnelle.

Carré essaya de calmer le jeu. Personne ne va virer personne, on va tous regagner nos postes et éviter les bêtises. Devant l'attitude hostile des jeunes, il s'emporta à son tour contre le stagiaire. De quel droit se mêlait-il des affaires de la Contilis ? Une voix de femme se fit entendre près des fenêtres. Nicole apportait son soutien à Florent. Les trois comptables qui avaient suivi Massillon parurent décontenancés par l'intervention de leur responsable directe. Sans un mot, ils s'écartèrent prudemment.

— Madame Sermaise !

Les jeunes incitèrent le reste des salariés à les soutenir.

— Vous ne faites qu'aggraver les choses..., plaida Carré.

— T'as passé trop de temps à négocier avec eux !

La réponse avait fusé, anonyme.

— C'est vrai ! Merde Carré, qu'est-ce qui te prend ?

Silencieux depuis son coup de gueule, Laurent suivait la scène sans oser intervenir mais la morgue de Massillon affublé de son petit groupe de partisans le décida à entrer dans la bagarre.

— Il s'en tape de la Contilis. Demain il ira ailleurs pour foutre dehors d'autres gars comme nous.

Carré lui intima de ne pas s'en mêler. « Tu as déjà fait assez de conneries comme ça ! » Sans même l'écouter, Laurent apostropha le « gris » qui travaillait autrefois à l'atelier avec lui :

— Ça fait combien d'années que tu bosses ici, hein ? Quinze ans ? Vingt ans ? Et v'là l'histoire. On ferme ! Tu vas accepter ça sans moufter ?

L'autre baissa la tête, hésita une poignée de secondes. Malgré les injonctions de Galtier, il rallia les jeunes. Secouée par Laurent, l'équipe du matin, Blaise en tête, avança sur les deux dirigeants.

Le DRH donna le signal du repli. Lentement, tout en faisant face à leurs adversaires, ils contournèrent l'estrade et se retranchèrent dans l'angle de la pièce où étaient placardées les affiches syndicales. Au-dessus, sur le mur, quelqu'un avait tagué après le premier plan social : « L'ouvrier se tue à la tâche, le patron se tue à la hache ! »

D'autres gris en profitèrent pour leur fausser compagnie.

— J'appelle le préfet...

Le patron brandit son portable malgré les signaux de Galtier. Les sifflets et les insultes couvrirent sa voix tandis que Massillon, indifférent aux huées, composait le numéro.

— Empêchez-le ! hurla Laurent.

Subitement, des coups partirent. Une main saisit le téléphone de Massillon. Un instant, le PDG réussit à se dégager mais d'autres mains l'agrippèrent. Le portable vola en éclats sur le sol. Échappant à leur étreinte, Massillon recula vers le mur, dos plaqué aux affiches.

Carré s'égosillait en pure perte pour faire cesser la bagarre. Un poing l'atteignit au ventre. Il s'écroula, le souffle coupé. Des ouvriers voulurent le relever mais, à l'arrière, on continuait à pousser. « Arrêtez ! Arrêtez ! »

Carré fut relégué près de la porte. L'agitation reprit. Les salariés en première ligne s'écrasaient contre le DRH – la tectonique des foules. Des ouvriers brandissaient la photo de leur gamin ou de leur maison sous le nez du PDG.

Le teint blême, les lèvres tremblantes, Massillon suivait des yeux les poings menaçants danser devant son visage et réitérait d'une voix blanche son ordre de le laisser sortir.

Du fond de la salle, à une vingtaine de mètres, jusqu'à l'entrée, les salariés formaient à présent un front continu qui enserrait les dirigeants en un mouvement concentrique.

Conservées dans les portefeuilles, les photos des gosses souriants et bien peignés pour l'occasion et des femmes posant devant un pavillon ou une pelouse avec arbres et barbecue, tous ces petits instants d'intimité volaient au-dessus de la tête du patron comme des actes d'accusations.

Carré interpellait les plus remontés et les suppliait de s'arrêter. Pour la première fois, il était débordé par sa base.

Carré avec nous ! martela Laurent, bientôt repris en chœur par les salariés. Putain, vous êtes beaux quand vous êtes en colère !

Ceux de l'atelier se saisirent un à un des partisans de Massillon. Les traces de lutte encore visibles – quelques vestes ou chemises déchirées –, ils furent traînés dehors sous les huées.

Les ouvriers composaient une barrière compacte autour de Galtier et Massillon. Planté devant le PDG tel un rempart, le DRH les toisait comme s'il cherchait à mémoriser chaque visage.

Carré profita de l'accalmie pour grimper sur une table.

— Les séquestrer ? C'est ça que vous voulez ?

Sa phrase fut aussitôt couverte par une clameur.

— Si ça suffit pas, on n'aura qu'à bloquer les dernières commandes, répliqua Laurent. Ça va leur coûter des millions.

Carré demanda le silence.

— O.K. O.K. Je pense qu'on est en train de faire une grosse connerie. Mais bon, faisons ça dans les règles. Votons ! Qui est pour ?

Une forêt de mains se leva. Carré ne leur laissa pas le temps de savourer le résultat et se tourna vers le stagiaire et les jeunes.

— Occupez-vous des piquets de grève.

Puis, désignant Massillon et Galtier :

— On va les installer dans leur bureau.

Laurent croisa le regard de Massillon. Tu fais moins le mariole maintenant. Il aurait aimé se battre avec lui. Depuis un an que Massillon était arrivé, il ne s'était rendu qu'une fois sur les chaînes, le premier jour. D'emblée, Laurent avait détesté sa voix aigrette, son intonation hautaine. Pour lui comme pour ses collègues, un PDG était un être nimbé d'une aura naturelle qui le rendait supérieur, et il le haïssait en raison même de cette supériorité supposée. Cette haine spontanée était sans réelle consistance. Quels que soient ses griefs envers les précédents directeurs, Laurent leur accordait le talent de savoir gérer l'usine. Ils les exploitaient, certes, cela faisait partie du jeu. Souvent aussi leur ignorance de la production conduisait à des décisions absurdes pour la chaîne, mais ils n'en administraient pas moins les affaires. Massillon, lui, s'était contenté

de fermer la boîte. Il n'avait été nommé que pour ça.

Laurent s'approcha de la fenêtre. La cour était vide. Il aperçut devant les grilles les jaunes regroupés sur le parking. Ils sont déjà en train d'appeler les flics. Il banda les muscles pour sentir l'énergie se propager dans tout son corps.

« Laissez-nous partir et on oublie ce qui vient de se passer. » Ta gueule ! claqua aussi sec une voix, bientôt suivie par des rires.

Encadrés par les gros bras de la chaîne d'assemblage, les deux dirigeants furent conduits vers le bâtiment préfabriqué. Carré en tête, ils traversèrent la cour.

Quelques nuages défilaient, indifférents comme les façades blanchâtres des ateliers, divisées par les grands rectangles noirs symétriques des six rangées de fenêtres. Ce décor si familier émoussait leur colère. Laurent marchait juste derrière, absorbé dans la contemplation du cou large et des épaules tombantes du DRH, des faux plis de sa veste, du pantalon qui godait sur ses chaussures.

Les jeunes s'arrêtèrent devant les grilles. Les vigiles discutèrent un instant avec eux puis se replièrent dans leur guérite. Le cortège entra dans le bâtiment en préfabriqué. Ils arpentèrent les couloirs où flottait un parfum de femmes, ouvrirent les portes, pénétrèrent dans les bureaux. Ils n'avaient pas l'habitude de traîner ici.

Qui commença le premier ?

Ils se tenaient serrés les uns contre les autres, les derniers restant dans le couloir, et observaient les piles de dossiers sur les étagères, les armoires fermées, les notes de service accrochées aux murs.

Certains diraient plus tard qu'ils avaient vu les gars de l'atelier renverser tout ce qui se trouvait sur les tables, mais d'autres affirmeraient que Laurent s'était saisi d'une rangée de cartons pour les jeter par terre.

Un coup dans une porte. Le bruit mat du contreplaqué qui se fendille. Un portemanteau qui tombe en une chute molle. Personne ne savait qui, tout le monde s'en foutait.

D'abord, ils se contentèrent de vider le contenu des bureaux, et très vite comme une foule à la vue du sang, le spectacle des documents répandus par terre les poussa à s'en prendre au mobilier, puis aux ordinateurs. Carré essaya de les calmer. Le regard sombre, souligné par le plissement de ses sourcils qu'il avait en pointe, Massillon ne desserrait pas les dents, ce qui acheva de les rendre

fous.

Pour ramener un semblant d'ordre, Carré les pressa de trouver des documents, n'importe quoi qui prouve la mauvaise foi de la direction, que l'usine fermait sans cause réelle.

2027A				
00,555	d'exploitation (en k€)			
10,274	aires et charges			
79,584	ajoutée			
89,308	d'exploitation			

(1) Nécessité d'améliorer encore le ratio
(pour rappel moyenne groupe : 22,31%).

Certains éventrèrent les dossiers, y jetèrent un œil avant de les balancer sur la moquette. À l'examen de ces rapports, tels des oracles menaçants, leur rage s'exaspéra.

	Excédent brut d'exploitation	économique
		Résultat financier

Un ouvrier brandit le pot de la cafetière électrique avant de la lancer contre le mur. Il se brisa en laissant une grande traînée marronnasse sur la cloison.

Ils versèrent de l'eau dans la photocopieuse, arrachèrent les prises, fracassèrent les écrans avec un sentiment mêlé, revanche et culpabilité, convaincus que tout cela était illégal, plus encore que la séquestration de leur patron. La violence, comme une bouffée d'air froid qui envahit les poumons, leur donnait l'impression d'être vivants et libres – d'autant plus enivrante qu'elle était collective. Un véritable torrent de papiers s'était répandu jusque dans l'entrée. Ils peinaient à marcher, manquèrent de glisser sur cette marée noire de chiffres qui collait aux chaussures.

Ils installèrent les dirigeants chez Massillon. Carré s'enferma avec eux pour discuter. Devant la porte, une dizaine d'ouvriers montaient la garde.

Dehors, les jeunes, que les anciens surnommaient les Brigades rouges, avaient accroché une grande banderole sur les grilles. Quelques-uns parcoururent la cour avec un chariot de manutention en poussant des cris. Ils déchargèrent des palettes devant l'entrée et y mirent le feu.

Une fumée blanche et dense montait dans le ciel.

La vie est-elle le bien le plus précieux ?

Un, la vie ne vaut rien.

Ses doigts glissaient sur ses joues, passaient et repassaient sur son menton.

Deux, mais rien ne vaut la vie.

Ils parcouraient son front pour terminer le long de ses tempes.

Trois...

Le stylo roula sur la table.

Maxime se concentrait sur l'examen de son épiderme. Il ne pouvait s'en empêcher. À peine avait-il recopié le sujet de sa dissertation sur son brouillon que ces séances d'introspection monopolisaient son attention.

En classe, il pouvait s'y livrer des heures durant, s'abstrayant totalement des cours. Si d'aventure il prenait l'idée à un professeur de l'interroger, Maxime se montrait hébété.

Dans la soirée, cela continuait, quand il s'affalait sur le canapé pour regarder la télévision. Laisse ton visage tranquille, s'énervait Sylvie, sa mère, assise à ses côtés.

Et, lorsque venait l'heure de se coucher, son calvaire, loin de s'achever, connaissait une nouvelle acmé. Son esprit était alors ramassé tout entier dans le mouvement de sa main auquel le silence et l'obscurité donnaient une intensité presque suraiguë. Il explorait d'abord large. Les quatre doigts comme les dents d'un râteau sillonnaient les joues, de haut en bas, puis de l'intérieur vers l'extérieur. Si ce premier passage ne révélait aucune induration suspecte, il examinait avec l'extrémité de son majeur les zones à risques : les ailes du nez, le renflement des pommettes, le creux du menton, tous ces endroits de sa physionomie, si peu remarquables, devenus soudain, par la faute d'une éruption cutanée, l'épicentre de son existence.

À chaque auscultation, il s'attendait, persuadé qu'il ne pouvait en

être autrement, à une découverte désagréable, une proéminence pas encore douloureuse, mais déjà installée, ne demandant qu'à enfler, jusqu'à le défigurer.

Il redoutait tout autant de ne rien trouver. Les pires comédons étaient ceux qui sortent d'un coup, entre deux inspections.

Son ami Nicolas affirmait que l'acné disparaissait la première fois qu'on faisait l'amour. Maxime n'y croyait pas mais il conservait tout de même un doute, comme si les femmes possédaient le pouvoir magique d'effacer les boutons.

Son majeur s'arrêta soudain sur une minuscule éminence suspecte, juste au-dessus de la moustache naissante. Il repassa plusieurs fois sur le point inquiétant. Il changea de doigt pour s'en assurer, frotta légèrement, pressentit la catastrophe. Une petite pointe lancinante et douloureuse à l'endroit même qu'il venait de palper confirma sa crainte. Pour ne pas céder à l'angoisse, il se concentra sur son sujet. Il attendait toujours le dernier moment pour faire ses dissertations. Il lui restait la moitié de l'après-midi. Largement suffisant. La vie n'est pas un bien. La vie nous dépasse, nous guide, nous... Un bien appartient à son propriétaire, qui en dispose comme il l'entend. Un bien a un prix. Il essayait de se concentrer. Peut-on donner un prix à la vie ? Trois, la vie n'a pas de prix...

À son insu, son doigt s'était posé de nouveau sur le léger bombement. Son appréhension revint aussitôt. Il était invité à l'anniversaire de Nicolas ce soir. Il effleurait fébrilement son bouton afin de deviner la vitesse de son évolution. Vu la douleur et l'endroit, il risquait d'être gros, peut-être même énorme et rouge, d'un rouge sombre et menaçant sur sa peau si blanche. Ce genre de bouton attirait la vue plus sûrement que le décolleté d'une fille. Ses copains ne feraient aucun commentaire, bien sûr, mais souriraient intérieurement, soulagés que cela ne leur soit pas arrivé. Il se demandait pourquoi l'acné éveillait même parmi ceux qui en étaient les victimes un tel sourire méprisant. C'est comme s'il portait son pucelage sur son visage.

Il poussa un soupir désespéré. Marion viendrait à l'anniversaire ce soir.

Comme par hasard. Chaque fois que se profilait un événement important, il avait une poussée d'acné.

Un silence rassurant régnait dans l'appartement, ponctué par le bruit d'une casserole ou d'un mixeur dans la cuisine. Sa mère s'affairait, sans même se douter de l'angoisse qui le submergeait.

Son père ne devrait pas tarder à rentrer de l'usine. Maxime regarda l'heure sur son portable. 15 h 30. Il s'étonna. Laurent était en retard. Habituellement, il rentrait directement, passait par la cuisine pour embrasser sa femme, montait le voir, lui posait les deux ou trois sempiternelles questions qu'un père se doit de formuler, « ta journée s'est bien passée ? », « t'as eu des notes ? »..., puis allait prendre sa douche.

La vie n'a pas de prix. Il aurait pu mourir là, tout de suite.

La nouvelle les assomma.

Carré était redescendu du bureau de Massillon, laissé sous bonne garde, et avait rassemblé les ouvriers. « Bon, les gars... » Il s'arrêta, se frotta la nuque en cherchant ses mots.

« La production est transférée à Ostrava... »

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Certains parlaient de lyncher les deux dirigeants.

« Il faut qu'on rédige un communiqué pour alerter la presse. » Carré ramassa un tract, y griffonna quelques phrases et leur lut les premiers mots.

— Les journalistes sont là ! cria le stagiaire en entrant précipitamment. Ils se ruèrent vers les fenêtres. Qui les a prévenus ? s'énerva Carré. Sans se démonter, le stagiaire expliqua que c'était Yazid (« Qui c'est Yazid ? – Ben le vigile ! – Le vigile ! C'est quoi ce bordel ? »). Il a dit que les journalistes n'étaient pas faciles à déplacer et que si on ne leur parlait que de la séquestration, ils téléphoneraient d'abord aux flics puis au groupe pour se renseigner, qu'il fallait frapper plus fort (« Putain mais de quoi il se mêle celui-là ? »), alors il a suggéré de menacer de déverser le platine et le rhodium dans la rivière à côté (« Mais on n'est pas des terroristes ! »), comme ça les journalistes rappliqueraient aussitôt. Mais d'où il sort ce mec ? éruçait Carré. Ils tentèrent de le calmer. En tout cas, ça a marché ! conclut le stagiaire. Il y en a au moins une vingtaine sur le parking...

Carré explosa. Il ordonna à Laurent et à Blaise de monter la garde devant l'entrepôt de platine et de rhodium, au cas où ce Yazid aurait l'intention de se servir des fûts. Vous êtes tombés sur la tête ou quoi ? Il ne vous est pas venu à l'idée que ce type est peut-être un islamiste ? Les autres se regardèrent effondrés. N'importe quoi ! lâcha le stagiaire. Il boit des bières avec nous...

Carré gagna les grilles de l'entrée, débita sa déclaration et s'esquiva, sans répondre aux questions des journalistes. Il désigna les membres de la délégation chargée de négocier avec Massillon et se dirigea vers le préfabriqué. À mi-chemin, il ralentit, fit demi-tour et pénétra dans la guérite. Il en ressortit peu après avec un vigile. Yazid sans doute, pensa Laurent.

L'homme jeune, assez maigre, portait sa casquette de travers, les premiers boutons de sa veste étaient dégrafés. Laurent l'apercevait tous les matins en franchissant la grille. Souvent, il se tenait devant l'entrée et, les mains dans les poches, saluait ceux qu'il connaissait. Laurent n'avait jamais discuté avec lui – la méfiance instinctive de l'uniforme. D'après ce qu'il savait, le vigile était copain avec les Brigades rouges, ils se retrouvaient parfois dans les entrepôts pour fumer un joint. On disait que le chef d'atelier les avait surpris un matin, complètement défoncés.

Carré et Yazid rejoignirent le reste de la délégation.

Les salariés s'étaient réfugiés dans la cafétéria. Les délégués avaient rejoint le bureau de Massillon depuis plus de trois heures.

Les rayons du soleil déclinaient, désertant le macadam puis remontant les murs des entrepôts avant de disparaître derrière le toit du préfabriqué. Il faisait nuit maintenant et seul le halo des lampadaires et des palettes qui se consumaient près de l'entrée jetait un peu de clarté sur les bâtiments et la cour.

Laurent tenta de se réchauffer en effectuant des dribbles imaginaires, ce qui fit sourire Blaise. Autrefois, l'équipe de l'usine était réputée sur tous les terrains autour d'Alençon pour posséder la défense centrale la plus solide du championnat. Son copain lui disait : « Tu te colles sur le neuf » ou bien « Leur avant-centre, il est pour toi ! », et Laurent ne le lâchait plus de toute la partie. Il lui labourait les tibias, donnait des petits coups vicieux dès que l'arbitre avait le dos tourné...

Mais à peine arrivé à la tête du club – comme ses prédécesseurs il en était de droit le président –, Massillon s'était empressé de couper les subventions sous prétexte de crise, entraînant sa disparition.

La porte du hangar aux métaux précieux était couverte de panneaux de signalisation, un losange orange avec une petite flamme noire, un autre avec une croix, un blanc avec une tête de mort.

À intervalle régulier, Laurent débouchait une des cannettes de bière apportées par un ouvrier. Sylvie devait être en train de préparer le repas et il se sentait comme l'enfant près d'annoncer une catastrophe. Il entendait la sonnerie qui retentissait dans l'entrée. Elle posait l'économe sur le rebord de l'évier, baissait le feu sous la casserole, attrapait un torchon et se dirigeait vers le téléphone tout en s'essuyant les mains...

Quand il aurait une idée plus précise de la façon dont les choses tournent, il lui téléphonerait mais, d'ici là, il préférerait garder son portable éteint.

L'immobilité et l'ennui avaient peu à peu corrodé la hargne de

Laurent. Il était de ces hommes que la répétition rassérène, sa journée rythmée par de petites sensations, l'odeur de plastique quand il montait dans sa voiture, le bruit assourdissant de la chaîne lorsqu'il pénétrait dans l'atelier, la vue des manteaux de sa femme et de son fils accrochés dans l'entrée, la dernière cigarette avant de se coucher. De minuscules détails qui le confortaient dans sa certitude d'être parvenu à se glisser entre les mailles, d'occuper malgré tout une place d'où personne ne viendrait le déloger, pas particulièrement éclatante, mais confortable.

La force de l'habitude lui tenait lieu de destin.

Le moindre accroc dans cette monotonie rassurante suscitait en lui des emportements qui désespéraient Sylvie. Le plus souvent il était incapable de lui en expliquer la cause, ou elle lui paraissait soudain si dérisoire qu'il cherchait une raison plus profonde, sans parvenir à la formuler.

Il ressentait ce même désarroi agressif avec les femmes. La première fois qu'il était tombé amoureux, il était resté dans son coin toute la soirée à fixer la fille et avait attendu qu'elle s'apprête à partir pour l'aborder.

Je te veux ! lui lança-t-il.

Le frère de la fille le rossa sans qu'il se défende. À la suite de cette raclée, ses copains lui conseillèrent de se montrer moins direct. Il envoya une lettre d'amour. « Quand je vois des gros nichons à la télé, je pense aux tiens... » Et reçut une nouvelle correction de la part du frère.

Ces accès de rage impressionnants s'apaisaient aussi vite qu'ils apparaissaient. Regrettant sa colère, il se montrait l'instant d'après d'une obligeance tout aussi démesurée envers sa victime. Il retombait aussitôt dans sa passivité habituelle.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se raconter ? Ça fait près de cinq heures qu'ils sont là-haut...

Laurent s'en voulait de s'être emporté contre Massillon et plus encore d'avoir participé au saccage des bureaux. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas connu une telle hargne. Avec le temps, il s'était efforcé d'en canaliser les manifestations. Si un chauffard lui faisait une queue de poisson, il ne descendait même plus de voiture pour lui régler son compte. Il poursuivait sa route, tout juste s'il lui adressait quelques insultes ou un bras d'honneur.

Laurent entama une autre cannette pour se calmer. Il avait aussi renoncé au whisky et à la vodka qui le mettaient invariablement hors de lui. La bière exerçait sur lui un effet exactement inverse. Quand il buvait seul, il lui arrivait de pleurer. Sylvie détestait tout autant ses cris que ses pleurs.

— De toute façon, t'as entendu ? La production est transférée à Ostrava.

— Alors y a plus rien à faire ?

Les halos des lampadaires qui éclairaient la façade des ateliers venaient mourir contre les fenêtres en verre dépoli.

— Enculés de Tchèques ! Pouvaient pas rester communistes au lieu de nous faire chier ! cria-t-il en un dernier sursaut.

Il redoutait de ne plus bander. Un des gars licenciés avait eu ce problème. Rideau ! Plus rien ! Après ses matchs du samedi après-midi, Sylvie et lui faisaient souvent l'amour. La découverte des marques de coups sur sa peau excitait sa femme. « Tu es mon guerrier. » Elle adorait faire ça dehors. Un été, alors qu'ils se promenaient dans Paris, une averse éclata. Ils se réfugièrent dans le hall d'un immeuble. La fraîcheur et la pénombre du lieu, le silence que seul l'écho atténué de la pluie troublait, les saisirent. Se serrant contre lui, elle avait relevé sa jupe, le fixant d'un regard espiègle, appuyée contre les boîtes aux lettres. La peur d'entendre l'ascenseur se mettre en marche ou le mécanisme de la porte d'entrée retentir excitait Sylvie autant qu'elle tétanisait son mari.

Laurent buvait à pleines gorgées, puis allait régulièrement uriner derrière le mur du local. À chaque nouvelle cannette, il songeait à son grand-père, la glacière entre les jambes, remplie de bières. Protégé du soleil par un parasol jaune et blanc, le transistor posé sur la table pour suivre l'étape du Tour de France, le vieil homme passait des heures sur le balcon du studio donnant sur la plage, au cap d'Agde. Sa femme et lui le louaient chaque année pour prendre Laurent en vacances. L'après-midi, la grand-mère l'emmenait se baigner, pendant que son mari, au balcon avec ses jumelles, observait les filles aux seins nus. Il ne se rendait même pas compte, tant l'absorbait l'inventaire des vacancières, que les cendres de sa Gitane maïs faisaient en tombant de petits trous dans son tee-shirt. Il ne réagissait que lorsque la peau commençait à lui chauffer et, sans même détacher son regard de la plage, se contentait d'écarter la cendre de la main. Dès qu'elle rentrait, sa femme examinait son maillot, son Marcel à pin-up comme elle l'appelait, et disait : « Toi, t'as encore regardé les filles... » Il faisait non mollement de la tête.

Il se moquait bien du Tour de France, c'était un prétexte pour pouvoir répondre à son épouse si elle demandait : Qui a gagné aujourd'hui ? Il lui résumait l'étape d'un ton assuré et malgré ce qu'elle en disait, son doute persistait. Laurent n'avait jamais connu son père et, pour ses quatorze ans, son grand-père qui lui en tenait plus ou moins lieu lui avait offert une paire de jumelles.

— Tu es assez grand pour suivre avec moi le Tour de France...

Il classait les filles en fonction de leur paire de seins, maillot jaune et tout le reste. Il leur donnait des noms de coureurs. Ocaña sur ta gauche, disait-il à Laurent. Tu vois la serviette bleue, la Van Impe ? – La Van Impe, grand-père ? – Oui celle aux tout petits seins..., légère comme le grimpeur belge, continue à gauche, la brune avec une paire un peu tombante mais encore ferme, Ocaña.

La fatigue et le froid le berçaient comme les bras d'une mère. Laurent contemplait les bâtiments en préfabriqué, qui arboraient, en une monotone répétition géométrique, leurs rangées de stores beiges tirés à moitié. Rien qui arrêta le regard ou signalait la moindre trace de vie, ils n'avaient pas même la mélancolique élévation des entrepôts où résonnait le pas des hommes.

La Joop Zoetemelk aussi, nature, un peu raide mais saine comme le routier-sprinter néerlandais, la Felice Gimondi, un peu triste, un brin sévère, mais accueillante, portant ses mains à sa gorge au moindre courant d'air, la Poulidor, la généreuse un peu maladroite, mal à l'aise la poitrine à l'air, et enfin, la Merckx, parfaite en tous points, hanches bien rondes, seins droits aux tétons toujours prêts à se dresser, et surtout une peau bien lisse. Un jour, son grand-père confia à Laurent : « Ta grand-mère, c'est une Anquetil, une épouse... »

Et les seins de Sylvie ?

Il aurait pu leur décerner le nom d'un champion mais aucun ne lui vint. Il se serait volontiers blotti entre ses seins, ceux d'Eddy Merckx, et tant pis si ce n'était pas vrai, ils étaient les seuls à l'apaiser.

Est-ce qu'il banderait encore ?

Vers 21 heures, un type sortit du préfabriqué, provoquant immédiatement un attroupement. Les jeunes des Brigades rouges

s'approchèrent. Laurent courut aux nouvelles. Un employé des bureaux voulut prendre la parole. Toi, la ferme ! le menaça Laurent du poing. L'angoisse du résultat des négociations ressuscitait sa colère. Des femmes s'en mêlèrent. Laisse-le parler ! Carré apparut à son tour. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Tous se turent. Les négociations avançaient lentement... Dis-nous au moins où on en est. Hésitant, il se frotta la nuque. « Pour l'instant, Massillon a juste évoqué une prime si on assurait les dernières commandes. » Sa voix se perdit sous les huées. Et vous ? « On demande 50 000 euros par salarié. »

Le chiffre les suffoqua.

Sans plus d'explications, le délégué syndical regagna l'escalier.

Putain, Carré attends ! Ça ne va pas finir comme ça !

Laurent fendit la foule.

Carré ! T'es con ou quoi ? Nous, ce qu'on veut, c'est que la Contilis continue. On s'en fout de leur argent...

Nicole était restée immobile sur le seuil.

Sa chaise gisait au milieu de la pièce, les roulettes au bout des branches du piétement étaient dressées en un ultime sursaut pour défendre son bureau des assaillants.

Les autres avaient sans doute cru tout à l'heure qu'elle était des leurs. Mais elle n'était sortie de son mutisme que pour venir en aide au stagiaire.

Elle s'agenouilla et entreprit de ranger en se félicitant de l'absence de tout objet personnel. Elle méprisait les femmes qui installaient la photo de leur famille au pied de la lampe – ou pire l'affichaient en fond d'écran.

Personne n'était plus hostile qu'elle aux syndicats et à toute leur agitation. Rien de plus sinistre que ces hommes en groupe. Ils ne comprenaient rien à ce qui se passait, leur lâcheté mise bout à bout faisait du bruit, suait la violence tapageuse.

Elle s'attaqua à la tâche par cercles concentriques, depuis l'armoire près de la porte jusqu'à la table où était posée la bannette du courrier.

L'usine était condamnée de toute façon.

Un an et demi plus tôt était tombée une note du siège sur « la modification des flux en interne ». Désormais la Contilis vendait une bonne partie de sa production à prix coûtant à l'usine d'Ostrava. Aux inquiétudes de Carré, la direction s'était contentée de répondre qu'il s'agissait de contourner les barrières douanières, un truc habituel dans tous les grands groupes internationaux. Seuls les salariés pouvaient croire comme à un commandement aux résultats affichés, et ne pas comprendre que l'implacable impartialité du bilan comptable était un exercice rhétorique destiné à exposer les grenouillages en des formules absconses, encore plus invisibles que s'ils avaient été cachés.

Une fois le premier cercle dégagé, elle avancerait vers son bureau. Les dossiers rouges des impayés sur sa gauche, les jaunes en cours au centre et les verts à classer sur sa droite.

L'obscurité croissante – toutes les lampes étaient brisées – l'empêchait de distinguer plus loin que ses mains. Elle se mit en tête de rationaliser ses gestes, comme si elle travaillait sur la chaîne de fabrication.

Elle voyait passer les comptes et savait bien de quoi il retournait, en l'occurrence un véritable transfert de marges. Ostrava revendait les pots catalytiques de la Contilis au prix du marché... Selon un rapport d'audit, confirmé par l'expert du CE, les coûts de production étaient trop élevés, et la direction s'était décidée à augmenter ses prix, faisant fuir les derniers clients.

Un soir de reporting, l'année dernière, la directrice financière lui avait glissé, la voix couverte par le ronronnement régulier des photocopies. « Le compte à rebours a commencé. »

C'était peu avant Noël et tout le monde aspirait à une trêve. Nicole, le visage irradié par la lumière crue de la machine à chaque passage, était restée impassible. La directrice financière ressemblait à une infirmière parlant d'un malade qui vit ses dernières fêtes. « Vous savez le montant des provisions qu'ils m'ont fait passer ? » Nicole avait hoché la tête. « De quoi financer un plan social... »

Le bureau était éclairé désormais par la rangée de lampadaires devant le préfabriqué qui atteignait le premier étage. Les jambes repliées sur la moquette, elle ne sentait plus ses mollets envahis par les fourmillements. Elle tentait de retrouver le même rythme mécanique que lors des ultimes kilomètres de marche au cours de ses randonnées dominicales. La ménopause n'était pas parvenue à infléchir ses courbes.

On ne peut rien faire contre la misère. Autrefois, elle pensait comme son mari qu'il fallait renvoyer les Arabes chez eux, et les Noirs, mais maintenant c'était sans importance puisque le boulot partait là-bas.

Toute sa vie, elle s'était efforcée que les choses continuent, son mariage, les études de son fils, son travail, sa santé, et se couchait chaque soir avec le soulagement d'avoir encore gagné un jour. La profondeur lumineuse de ses yeux était comme combattue, éteinte par l'austérité mélancolique qui émanait de ses traits.

Elle s'apprêtait maintenant au combat suivant, ne pas tomber malade, même si elle était certaine qu'elle n'échapperait pas au cancer. Cela ne lui faisait pas vraiment peur. On ne redoute pas

quelque chose qu'on ne peut éviter.

Elle devina une présence. Dans l'encadrement de la porte, Laurent l'observait. Elle redressa la tête, ses mains continuant comme par réflexe à rassembler les feuilles éparées, et lui présenta un visage affligé et las.

Laurent s'éloigna sans un mot. Il voulut entrer dans le bureau où la délégation négociait. Les collègues devant la porte l'en empêchèrent. Il ressortit, traversa la cour ignorant les petits groupes commentant la nouvelle. Blaise au loin lui lança un regard interrogateur. Laurent agita son pouce vers le bas.

— Alors, vous allez mettre vos menaces à exécution ?

Il eut besoin de quelques secondes pour comprendre que les journalistes s'adressaient à lui. Il ralentit. Il vit surgir à travers les grilles une meute de micros et de caméras.

— Allez vous faire voir, maugréa-t-il.

— Quelles sont vos revendications ?

Il s'arrêta.

— Vous pouvez leur dire à tous. Tout est fini ici ! La Contilis, c'est terminé ! Il n'y a plus qu'une chose à faire : tout foutre en l'air ! Et eux avec !

Les caméras et les micros frémirent.

— Si on était des hommes, on resterait pas les bras croisés à attendre qu'ils ferment ! Je demande pardon à ma femme. Pardon Sylvie !

La colère obstruait sa gorge.

— Ça va être le grand jeu ce soir, moi je vous le dis ! Le grand jeu !

Le mutisme de Massillon ne lui disait rien qui vaille. Debout à la fenêtre, Galtier l'entendait griffonner à son bureau. Il allait se défausser sur lui.

Les négociations avaient duré près de sept heures. Le sous-préfet était intervenu par téléphone pour qu'ils parviennent à un accord. 50 000 euros d'indemnité par salarié. Ils attendaient la réponse du groupe à Boston qui arriverait sans doute dans la nuit.

Galtier s'abîmait dans la contemplation des ouvriers qui se réchauffaient autour du feu dans la cour. Il pouvait notamment distinguer Laurent une bière à la main qui, le visage sombre, fixait les flammes.

Un peu plus loin, il aperçut la touffe d'herbe près des quais, surgie au milieu du macadam et baignée par la lumière de la flambée. Bientôt, la fissure le long de laquelle elle courait allait s'ourler pour céder peu à peu à la poussée, comme la glace se fend en un sombre craquement. Alors surgiraient les ramifications végétales, obstinées et sans but, qui envahiraient la cour, puis gagneraient les quais surélevés. Elles lézarderaient les plates-formes, s'introduiraient dans les entrepôts, quelques-unes parviendraient à grimper le long des rayonnages. Le vent et la pluie s'engouffrant dans les ateliers déposeraient leurs germes de vie parasite, elles s'avanceraient en rang serré droites et perpendiculaires suivant les jointures des plaques, remontant des grilles d'évacuation.

La fin de l'histoire était déjà inscrite dans ces quelques brins d'herbes.

Il ne reste rien des empires.

« Ce n'est pas possible. »

Sylvie était au téléphone.

Maxime flairait, à son intonation, d'abord surprise, puis bientôt accablée, qu'il était arrivé quelque chose d'inhabituel. Il l'imaginait, le combiné rivé à l'oreille, la main gauche déplaçant fébrilement les objets sur le meuble où était posé le téléphone. Quand elle était contrariée, elle les ajustait sans fin, le vide-poches à gauche, le pot à stylo juste au-dessus du bloc-notes, puis elle recommençait... Sa voix se fit tour à tour grave et plaintive. « Non, non, non. »

L'index de Maxime se figea sur son bouton (n'y touche pas).

Sa mère raccrocha et entra dans sa chambre. « Ton père s'est mis dans une belle merde. » Elle se tut, planta son regard dans celui de Maxime, comme si elle s'y accrochait pour ne pas tomber. Ses lèvres s'agitèrent. Il était question d'une bagarre à l'usine, d'une sale affaire. Il ne comprenait rien. Son visage déformé par la douleur hypnotisait Maxime. Ses pommettes ressortaient démesurément. Des rides jaillissaient, sur son front, ses joues et le contour des yeux aussi. Il aurait voulu qu'elle lui explique, mais n'osa rien demander. Est-ce qu'ils allaient devoir filer à l'usine ? Cela ferait une bonne excuse pour louper l'anniversaire de Nicolas.

D'un geste furtif, il s'assura que son bouton n'avait pas grossi, puis baissa les yeux, redoutant que sa mère devine sa pensée.

Maxime se sentit coupable. Il aurait dû dire quelque chose, ou mieux, se jeter dans ses bras. Ils auraient pleuré ensemble. Il ne parvenait pas à se décider. Une brève colère s'était emparée de sa mère : « Et en plus il s'est mis sur répondeur ! Je ne peux même pas le joindre ! » Puis, comme si elle avait épuisé tout ce qui lui restait d'énergie, elle disparut.

Maxime s'affala sur un coussin et alluma sa console de jeu. Un lourd silence étouffait l'appartement. À la douleur lancinante qu'il ressentait au-dessus de sa lèvre, il devinait que son bouton était en train de s'affermir – mais résista à l'envie d'y toucher.

Il exhalait sa rage contre les adversaires qui défilaient sur l'écran quand le téléphone sonna de nouveau. Il se précipita pour éviter à sa mère de se déranger. C'était l'oncle de Bordeaux qui appelait pour savoir si c'était bien son beau-frère l'ouvrier qui avait parlé aux infos de faire sauter l'usine. Hun-hun. Maxime refusa de lui passer sa mère. Elle dort. Il raccrocha.

Il alluma son ordinateur pour discuter avec ses amis sur messagerie. C'était l'effervescence. L'un d'eux lui avait envoyé une vidéo de Laurent diffusée sur Internet. Le plus enthousiaste était Nicolas. Depuis que la rumeur s'était répandue que Maxime assisterait à sa soirée, tous tentaient de s'y faire inviter.

Le cœur de Maxime battait à toute vitesse. Lundi, quand il se pointerait au lycée, il se composerait une attitude faite de mystère et de poids trop lourd à porter. Il profiterait de cette excuse, le geste désespéré de son père, pour sécher un cours ou ne pas rendre un devoir. Il hocha la tête. Ce n'étaient là que de petites revanches d'élève médiocre. L'affaire lui offrait des perspectives beaucoup plus vastes.

Son téléphone l'informa qu'il avait reçu trois appels en absence de Nicolas et un SMS : « Slt Max, tu survi a ce ki t'arrive ? On se voit ce soir, jesper. Biz. Marion. » Il le relut plusieurs fois. Maxime agita un poing vainqueur. La célébrité est le bien le plus précieux... Il s'amusa de la tête que ferait son prof en lisant sa réponse.

Il se figea devant le message de Marion. Quand la plus belle fille du lycée t'écrit, tu as intérêt à répondre sans traîner !

Chère Marion...

Il sentait que quelque chose de grand se passait. Cela me fait trop plaisir... Il effaça la phrase. C'est gentil à toi de prendre de mes nouvelles. Il ne lui venait que des mots banals. Je suis pas sûr de venir ce soir, mais si cela te fait plaisir... Trop prétentieux. Je dois m'occuper de ma mère. Elle n'a plus que moi... Trop miséreux. Retrouvons-nous dans un café. Trop de gros lourds à la fête de Nico... Dangereux, si jamais elle répondait oui. Je t'ai toujours aimée... Suicidaire.

Je quitte le lycée et ma famille pour fuir cette histoire. Veux-tu venir avec moi ? Voilà ce qu'il aimerait lui écrire. Cela aurait de l'allure, mais la douleur de son bouton le paralysait (n'y touche pas).

Sur l'écran de son ordinateur, il observait le reflet de son visage. Il ne comprenait pas pourquoi l'adolescent sur les photos ne ressemblait pas à celui qu'il examinait dans la glace de l'entrée,

chaque matin, avant de partir au lycée, comment toute la grâce et l'harmonie qu'il décelait dans ses traits avaient pu disparaître sur les clichés. Il faut toute une vie mon pauvre Maxime pour admettre que ta véritable physionomie n'existe que dans le regard des autres, comme ta véritable voix n'est pas celle que tu as dans l'oreille, mais celle enregistrée sur les répondeurs. Rares sont les visages dont la beauté résiste aux regards pressés et sans aménité des gens. Et ce que tu discernes devant ton miroir disparaît dans leurs yeux vides.

Au vrai, chacun devrait être vu comme il se voit.

Il renonça à répondre à Marion ainsi qu'à se rendre à la fête de Nicolas. Il ôta son pantalon, envoya voler ses chaussettes dans la pièce, se laissa tomber sur le pouf et reprit son jeu vidéo.

Dans ce flux incessant d'images fugitives se glissait le spectacle de Sylvie abattue, l'anniversaire de Nicolas, son comédien, tout lui parvenait et disparaissait avec la même vitesse que les attaques de ses ennemis.

Il aurait dû reconforter sa mère mais plus les heures passaient, plus il s'en sentait incapable.

Elle entra sans frapper.

— Fais tes valises ! On s'en va.

Il la fixa sans comprendre. Elle répéta : « Fais tes valises ! ». Il se leva sans hâte. Elle esquiva son regard interrogateur. Il ne devait prendre que le strict nécessaire pour deux ou trois jours.

— Allez ! Bouge-toi !

Elle disparut dans le couloir. Il l'entendit descendre la valise de l'armoire.

— Ça y est ? hurla-t-elle.

Il éteignit sa console, choisit parmi ses jeux ceux qu'il voulait emporter, prit son ordinateur portable.

— Dépêche-toi !

Il sursauta. Il ne l'avait pas entendue revenir. Il se rhabilla. Elle s'exaspéra devant sa lenteur à faire ses lacets.

— Grouille, nom de Dieu !

Il lui demanda où ils allaient ainsi à 1 heure du matin.

— Je ne veux pas prendre le risque de tomber sur ton père !

Les cheveux en désordre, le visage déformé, elle s'agitait autour de lui. Il faisait de grands gestes lui aussi, manifestant sa réprobation d'être ainsi bousculé. Elle leva la main. Il la toisa. Elle le prit dans ses bras. Ses larmes arrosaient les joues de Maxime. Ils s'installaient pour quelques jours chez sa sœur. Sylvie avait passé plus d'une heure au téléphone avec elle à tout régler.

Un coup de klaxon retentit devant la maison. Son beau-frère était déjà là.

— C'est lui ! s'exclama sa mère qui partit en courant. Je commence à charger. Tu nous rejoins.

Maxime glissa avec précaution sa console et son ordinateur dans son sac, jeta par-dessus quelques affaires. En se redressant, il se força à regarder son bouton dans la glace. Il se fit la promesse que les assauts d'acné étaient terminés. Il finit par sourire.

Il avait une excuse imparable auprès de Marion.

Ils libérèrent Massillon et Galtier, le 15 décembre en fin de matinée. La séquestration avait duré une vingtaine d'heures. En échange, le groupe s'était engagé à verser 50 000 euros d'indemnité à chaque salarié. Les deux acolytes traversèrent la cour. Une double haie d'ouvriers les injurait. Le PDG n'avait même pas les traits tirés ou un peu de barbe naissante. Un vrai robot ! souffla Laurent dégoûté.

Deux journées de chômage technique furent décidées, le temps de remettre un peu d'ordre dans l'usine et d'apaiser les esprits.

Les journalistes remballèrent leur matériel, seuls les camions des CRS campaient le long des grilles.

Laurent était parti parmi les derniers. En compagnie de Carré et des membres de la délégation, il avait salué un à un les gars. Quelques-uns klaxonnaient en signe de victoire et Laurent frigorifié leur adressait un maigre sourire.

L'uniforme débraillé, la chemise pleine de taches et sortie du pantalon, Yazid le raccompagna jusqu'à son véhicule. Ils avaient passé une partie de la nuit avec Blaise, Florent et Nemanja, l'autre veille, à boire, fumer et discuter de la fermeture de la Contilis. Laurent n'était pas pressé de rentrer.

En se réveillant, il avait rallumé son portable, consulté les nombreux appels de Sylvie, et s'était abstenu de la rappeler. Il roulait lentement comme s'il voulait se donner le temps de trouver une excuse mais, malgré tous ses efforts, il ne trouvait rien de convaincant pour justifier son silence. Il aurait voulu qu'elle comprenne que la tension entre eux lui faisait perdre tous ses moyens.

Il décida de laisser passer la soirée, le temps qu'elle lui pardonne son silence. Dès le lendemain, il mettrait son plan à exécution. Ils sortiraient en boîte.

Sylvie avait la grâce des danseuses du ventre. Elle fixait un point

au loin, un sourire étrange au coin des lèvres. Assis au bar à l'observer, il se disait que c'était pour lui plaire qu'elle bougeait comme ça. Au bout d'un moment, il réussissait à repérer son rythme. Une onde partait de ses mains, se propageait dans ses bras, ses épaules, gagnait ses hanches puis ses jambes. Les cheveux collés sur la nuque par la sueur. Il y avait quelque chose de grave quand elle dansait.

Il fut étonné que ni Sylvie ni Maxime ne soient là.

Le mercredi, son fils finissait les cours vers midi. Depuis qu'il était né, Sylvie ne travaillait pas ce jour-là, même si aujourd'hui elle n'avait plus guère à s'occuper de lui.

Ni le manteau de sa femme ni celui de son fils n'étaient accrochés dans l'entrée. Ils sont partis faire des courses.

Il se doucha rapidement, enfila un polo et un jean et entreprit de préparer le déjeuner. Sylvie échapperait pour une fois à la corvée de la cuisine. Il bricola un repas, une salade de tomates, des tranches de jambon et des pâtes au gruyère. Il alluma la télévision. Les nouvelles régionales étaient focalisées sur la fermeture de la Contilis. Il éteignit. La pendule de la cuisine marquait 13 h 30. Peut-être s'étaient-ils arrêtés au McDo pour faire plaisir à Maxime. Il envoya un SMS à son fils mais ce dernier, comme à son habitude, devait avoir éteint son portable. Il se résolut à déjeuner tout seul, rangea au Frigidaire le restant de pâtes, il le réchaufferait pour le dîner, fit la vaisselle et, pour tromper son attente, ralluma la télévision. Il s'endormit sur le canapé.

Il mit quelque temps à reprendre ses esprits. Le salon était plongé dans l'obscurité. 17 h 30. Il regarda par la fenêtre. La place où Sylvie se garait était toujours vide. Il eut beau se convaincre qu'ils étaient allés au cinéma après le déjeuner, il sentit dans son ventre un frisson annonciateur de catastrophe. Sylvie était sûrement en colère après lui. Il calcula mentalement l'heure de la fin de la séance.

Il régnait dans la maison une quiétude étrange. Il laissa un autre SMS à Maxime. Il y avait quelque chose d'incompréhensible, de menaçant dans leur absence. Cette escapade signifiait au mieux son intention de ne plus s'inquiéter pour lui. La perspective de son indifférence le tétanisa.

Il était si fier qu'elle l'ait choisi. Ce sentiment ne s'était pas émoussé malgré leurs seize années de mariage. Lors de leur première rencontre, elle était arrivée au bras d'un autre à un repas

organisé lors d'un tournoi de foot et s'était assise en face de lui. Plus tard dans la soirée, ils avaient dansé et plus tard encore, elle s'était enhardie à l'embrasser, et lui, comme délivré d'un sortilège, n'avait jamais cessé de l'aimer depuis cet instant.

Il appela Maxime. La boîte vocale s'enclencha. Il résista jusqu'à 19 heures avant de se résoudre à téléphoner à Sylvie, sans plus de résultat. L'ignorance de ce qu'ils faisaient, l'impossibilité de les joindre le rongeaient. Toutes les cinq minutes désormais, il rappelait sans laisser de message. Il s'épuisa à examiner toutes les hypothèses que son désarroi grandissant lui suggérait. L'idée l'effleura de contacter la sœur de Sylvie ou les amies qu'il lui connaissait. Il ne put s'y résoudre. La honte de leur dévoiler son inquiétude, de leur laisser entrevoir qu'elle soit partie, ou même qu'il ait pu le croire, était trop violente.

Un homme n'ameute pas, il attend – seul et en silence, quelles que soient sa peur ou sa souffrance.

Il inspecta la cuisine, le salon et leur chambre dans l'espoir que sa femme eût laissé un mot. Il se servit un grand verre de whisky. L'effet fut quasi immédiat. La vérité peu à peu gagnait son cerveau mais l'alcool en anesthésiait les effets les plus douloureux. Il s'extirpa du canapé et monta à l'étage, fit le tour des chambres avant de redescendre. Il écouta le répondeur. Il avait déjà vérifié à plusieurs reprises qu'il n'y avait aucun message, il voulait juste entendre l'annonce enregistrée par Sylvie et sa voix envahir les pièces vides.

Plus tard dans la soirée, il se décida à fouiller les armoires. Plusieurs étagères étaient vides. Les chiffres lumineux du réveil de leur chambre marquaient 23 h 08.

Il se laissa glisser sur la moquette.

Sans force, il parvint à se traîner jusqu'à une chaise de la cuisine. Il contempla, comme il faisait chaque soir en fumant une dernière cigarette avant de se coucher, les carreaux blancs au-dessus du plan de travail, la vaisselle de la veille dans l'égouttoir, les vases et les bocaux de confiture empilés au-dessus de la hotte. Il aimait le spectacle rassurant de ce capharnaüm, qui croissait lentement, et témoignait, tels les cernes d'un arbre, de ces années de vie commune avec Sylvie. Et aussi les dessins de son fils scotchés aux murs. « Pourquoi tu n'enlèves pas ça ? » râlait Maxime, mais Sylvie tenait à ces feuilles qui avaient fini par prendre une teinte jaunâtre et grasseuse, où s'étaient des déclarations d'amour enfantines.

Un terrible accès de rage l'envahit. Il balança son verre contre le

mur et se coupa en ramassant les morceaux. Si Maxime s'était trouvé dans la pièce à cet instant, il se serait jeté sur lui, l'aurait agrippé par le col pour hurler, son visage contre le sien : Espèce de salaud !

Il n'en voulait pas à Sylvie.

Au fond, il s'y attendait. Les choses avaient commencé à se dégrader l'année dernière, au retour des vacances. Elle était devenue irritable. Elle affichait en permanence une expression de contrariété qui accentuait les rides le long de ses joues, aiguisait son visage – le regard éteint, les lèvres serrées et les cheveux plaqués en arrière qui lui donnaient un air sévère, ou plutôt triste comme un chat mouillé. Il ne savait pas à quoi attribuer ce changement ni même ce qu'il signifiait. Peu habitué à se livrer à la psychologie, il devinait bien plus qu'il raisonnait. Par la suite, il l'avait vue s'étioler lentement. Il se rassurait en invoquant une mauvaise période ou bien encore la malchance. Contre toute raison et l'accumulation des signes, il s'était pris à espérer que, s'il n'y prêtait pas attention et faisait le dos rond, cela passerait. La tristesse de Sylvie était devenue si pesante – il ne parvenait plus à lui tirer même un sourire.

Il était resté prostré, incapable de se lever, comme si toute vie se retirait de ses muscles.

Les avocats de la Contilis ont dénoncé l'accord et menacent de mettre la filiale en liquidation judiciaire, annonça Carré. On n'a pas le choix.

Il était retourné à la table des négociations. Les salariés n'auraient que 10 000 euros.

Ils reçurent leur lettre de licenciement six jours plus tard, le 23 décembre.

Seuls quelques-uns restèrent. La fermeture définitive et le transfert à Ostrava ne prendraient effet qu'au 1^{er} mars, à cause des aides de l'État reçues l'année précédente. Pour ne pas avoir à les restituer, le groupe était dans l'obligation de maintenir le site ouvert jusqu'à cette date.

Massillon tint à choisir lui-même les derniers à partir. Il désigna ceux qui avaient joué un rôle dans sa séquestration – c'était sa vengeance : Carré, bien sûr, Blaise, Laurent, Nicole la comptable, Galtier aussi, il fallait bien qu'un dirigeant paye pour ce fiasco. Florent, sans doute à cause de son rôle auprès des Brigades rouges, se vit contraint de terminer son stage.

Laurent ne parvenait pas à s'habituer au vide inquiétant laissé par le départ de Sylvie. Les premiers jours s'étaient déroulés dans un brouillard continu d'où n'émergeaient que de brèves séquences, formant un tableau aux couleurs embues.

Les portes béantes de l'armoire vide de sa femme, qu'il fixait depuis son lit.

La fissure, près de la prise électrique à l'entrée de la salle de bains.

Le dessin sinueux des veines de la table en bois encadré par ses coudes, la tête dans ses mains au-dessus d'un verre vide, une goutte de café dessinait un ovale dans la petite cuillère qui trônait abandonnée.

Des signes, des images, qu'il s'obstinait à vouloir décrypter.

Il appuyait sur les touches multicolores de la télécommande à la

recherche de quelque comédie sentimentale dont le happy end lui procurerait un flot de larmes silencieux et apaisant. Il attendait comme une délivrance non pas la scène de réconciliation, celle du baiser dans une salle de restaurant ou sur le quai d'un métro, mais l'instant d'avant, quand le type trouvait soudain la force de déclarer son amour.

Dès qu'il éteignait la télévision, le silence l'engloutissait, seulement troublé par le bruit de quelques appareils ménagers. Cela lui rappelait les journées à la chaîne avec le casque sur la tête. Il passait ses soirées sans presque un mot, parfois il s'injurait mais tout aussitôt redevenait coi.

Il évitait tout contact avec l'extérieur. Il s'accrochait à l'idée que, tant qu'il n'en parlait pas, les choses pouvaient se remettre, en tout cas n'étaient pas définitives. Quand quelqu'un téléphonait, il esquivait tout ce qui touchait de près ou de loin sa femme.

Le 24 décembre, il guetta un signe d'elle et il finit par se décider à entrer en contact avec sa belle-sœur. Ils s'étaient toujours bien entendus et l'appeler pour lui souhaiter un bon réveillon était un prétexte suffisamment solide pour obtenir des nouvelles, sans paraître en quémander ou étaler sa peine. Il but plusieurs whiskies avant de composer son numéro, pourtant, après chaque sonnerie, il eut la tentation de raccrocher. Ils vont bien, répéta-t-elle plusieurs fois, d'un ton distant. Il se retint de la questionner plus avant, bredouilla un merci larmoyant et se méprisa pour cet excès de sentiments. Il passa le reste de la soirée près du téléphone, dans l'espoir que Sylvie le recontacterait.

Au début de leur mariage, elle lui avait fait promettre de s'épargner les interminables engueulades qui semblaient le lot de tous les couples. Les reproches étaient inutiles. On ne se réforme pas. On se quitte. En secret, il s'était juré d'accepter toutes les concessions qu'elle lui demanderait. Mais une femme comme Sylvie ne pouvait se satisfaire d'un homme gentil et docile.

Plus il s'épuisait à chercher les raisons de son départ, plus il se rendait compte combien toutes ces années, il était resté sourd à ses exhortations. Souvent, alors qu'il était encore au-dessus d'elle, son corps pesant de tout son poids, sa tête calée contre la sienne, elle lui parlait tout bas à l'oreille. Elle le conjurait de se laisser aller. Elle serait patiente, il pouvait lui faire confiance. Pour toute réponse, il l'embrassait au creux de l'épaule et roulait sur le côté du lit. Avec le temps, ces appels étaient devenus une sorte de petite musique d'après l'amour. En y repensant, le regard de Sylvie à cet instant, où

la tendresse le disputait à la mélancolie, l'accablait.

Il descendit la bouteille de whisky.

Quand il dut se rendre à l'évidence, il s'extirpa du canapé, se saisit de son portable et se résolut à envoyer un SMS à Sylvie. Il chercha de longues minutes quelle phrase écrire, y renonça, se rabattit sur Maxime et lui adressa un « Joyeux Noël ! » sans plus de commentaires. La réponse fusa quelques secondes plus tard, tout aussi lapidaire « Toi oci... »

Il relut plusieurs fois son message, en pleurant. Il ne s'était jamais posé la question de savoir en quelle estime le tenait son fils. La séparation, en donnant à Maxime la possibilité de décider de le laisser ou non continuer à être son père, avait apporté la réponse qu'au fond Laurent redoutait. Aucun ne parlait de l'autre avec admiration, avec hostilité non plus. Il disait « mon fils » comme s'il s'agissait d'un simple fait établi et trouvait qu'il aurait été impudique de vanter ses mérites. Il revoyait l'air gêné de son grand-père quand il l'emmenait au café, parmi les autres routiers.

Le week-end suivant, Laurent s'arrangea pour ne pas sortir. Il passa des heures le corps en travers du lit, les jambes hors du drap, ou bien la tête calée sur l'accoudoir du canapé, comme s'il dormait dans la cabine d'un trente-huit tonnes, en souvenir du camion de son grand-père, qui, sans sa remorque, trônait dans la cour de sa maison. Parfois il avait le droit d'y grimper et se glissait dans la couchette pendant que son grand-père lui racontait ses voyages.

Au bout d'un moment, Laurent s'imagina lui-même au volant du poids lourd, sillonnant les routes. L'asphalte s'offrait comme un tapis volant. Il se laissait bercer par le déroulement des paysages.

Cette rêverie, à laquelle il s'abandonnait désormais chaque soir avant de s'endormir, était comme un baume. Il convoquait d'autant plus volontiers ces images que son scénario bien rodé défilait sans effort. Il roulait sur une départementale, vallonnée et déserte, à l'aube, puis traversait des villages, aux rues sans passants, dont seules les devantures criardes des salons de coiffure arrêtaient le regard. Il rejoignait ensuite l'autoroute. Le bitume glissait sur son pare-brise comme une pluie monotone.

Toute son existence ramenée à ce seul objectif, atteindre sa destination, affichée en lettres majuscules sur les larges panneaux indicateurs, au rythme régulier d'un compte à rebours.

Il parcourait cet univers sans joie, convaincu de tenir.

Malgré toute cette merde.

Tant qu'il roulait, il ne pouvait rien lui arriver. Alors il accélérait légèrement et sentait sous ses fesses la puissance de son bahut. Il finissait par rejoindre des rocade bordées d'enseignes publicitaires dont le ton guerrier annonçait de fracassantes promotions sur l'électroménager, et atterrissait sur des parkings immenses, se garait à l'arrière d'un supermarché, devant l'entrepôt où l'employé à l'uniforme délavé appuyait sur la commande pour lever le rideau de fer.

Et partout, dans les villes, sur les aires d'autoroute où il croisait les regards absents des conducteurs, devant les hangars et les réserves où il livrait, il affichait le même sourire triste.

De n'être que de passage.

Un matin, à la mi-janvier, une dizaine de camions se garèrent dans la cour de l'usine, trois voitures à leur suite. Des hommes en costume en descendirent qui, dans un même geste presque synchrone, firent claquer les portières. Ils adressèrent à Laurent et Blaise un vague salut et s'engouffrèrent dans les ateliers. L'un d'eux, leur chef, examina les chaînes d'assemblage tout en donnant des ordres. Laurent ne comprenait pas en quelle langue il parlait. On aurait dit un de ces acteurs qui jouent les officiers allemands dans les films de guerre. D'autres gars arrivèrent, en bleu de travail, poussant un petit chariot sur lequel était entassé du matériel. Armés d'outils, plusieurs commencèrent à s'activer autour des robots sur les indications des types en costume. En moins d'une heure, ils débranchèrent les câbles, démontèrent les boîtiers de contrôle et embarquèrent les robots.

Aussi vite qu'ils étaient apparus, les camions, les voitures, les Tchèques et leur chef repartirent.

Le silence lui tombait dessus dès qu'il refermait la porte de sa maison. Mais Laurent réussit à instaurer un rituel qui lui permettait d'atteindre le moment où la fatigue le contraignait à gagner sa chambre.

Dès qu'il rentrait, il se servait un verre puis se dirigeait vers le placard où étaient rangés les albums photo. Il en feuilletait un chaque soir, respectant l'ordre chronologique, depuis leur mariage jusqu'à leurs dernières vacances à Argelès. Tout au long de ces

années, Sylvie, avec une constance d'autant plus étonnante qu'elle en manquait par ailleurs, s'était astreinte à réaliser de véritables reportages de leurs séjours. « C'est pour les enfants de Maxime. »

Laurent souriait en essayant de se la représenter en grand-mère, le visage à peine marqué, juste les pattes d'oie autour des yeux plus visibles, qui renforceraient son côté espiègle. Jusqu'à mon dernier souffle j'aurai envie de toi. Elle riait en lui donnant une petite tape sur l'épaule.

Mais environ un mois après le départ de Sylvie, alors qu'il recommençait pour la troisième fois le visionnage complet des albums, il ne parvint pas à mettre la main sur celui de leur séjour à Barcelonnette en 2004.

Il vida le placard et entreprit de ranger méthodiquement les albums sur les étagères, du plus ancien au plus récent. Plusieurs années avaient disparu. Il crut qu'il devenait cinglé. Sa vie ressemblait à un manteau mité par où le vent s'engouffrait et il ne pouvait se défaire de cette sensation d'étrangeté.

Troublé, il se releva pour se resservir un verre quand soudain, la vérité lui apparut : Sylvie était venue en récupérer.

Incapable de trouver le sommeil, il passa la nuit à l'imaginer, dans leur maison, dans cette chambre, en train d'emporter comme une voleuse des objets qui leur appartenaient. Il décida de faire comme si de rien n'était, mais chaque matin, avant de partir, il inspectait les pièces, mémorisant la place de chaque chose, et le soir, il se mettait en quête de découvrir ce qui avait disparu, et réfléchissait le reste de la soirée aux choix de sa femme.

Au bout de quelques jours, Laurent se risqua à disposer sur la table du salon certains cadeaux faits à Sylvie, des objets auxquels il attachait une importance particulière : une boîte à bijoux en bois laqué rapportée de leur voyage de noces en Espagne, un vase arrondi en métal ressemblant à une grosse boule de Noël dans lequel elle mettait chaque semaine un bouquet de fleurs, et un masque d'Arlequin acheté à Venise.

À son retour, il se versa un verre de whisky et le but lentement avant de pénétrer dans le salon. Au spectacle de la table vide, il éprouva, pour la première fois depuis le départ de Sylvie, une joie profonde, comme s'il les lui avait offerts à nouveau.

Il déposa ensuite la cafetière – il la mettait en marche chaque matin en partant pour qu'elle trouve du café chaud en se levant –, un vieux pull à lui qu'elle aimait mettre pour traîner dans la maison, leur valise dans laquelle se mêlaient leurs affaires quand ils

partaient en vacances.

Parfois Sylvie laissait l'objet sur la table, alors il retentait sa chance un peu plus tard et il arrivait qu'elle se laissât fléchir.

Ce manège dura environ deux semaines. Elle embarqua les plantes, quelques souvenirs et ustensiles de cuisine, décrocha les cadres et ne revint plus. Laurent, tout entier absorbé par ce dialogue muet avec Sylvie, se rendit alors compte de l'ampleur des disparitions.

La vue de la salle de bains où il ne restait plus que ses affaires lui porta le coup de grâce.

Avant, il ne pouvait entrer dans cette pièce sans émoi, face aux témoignages de l'intimité de sa femme. Une chemise de nuit aux couleurs vives pendue à la patère le troublait tant qu'il lui arrivait d'enfourer son visage dans les replis ou d'en caresser l'étoffe. Souvent, un de ses soutien-gorge traînait, accroché par la bretelle au séchoir, ou bien ses vêtements de la veille s'entassaient sur le rebord de la baignoire ou à même le sol, comme s'ils avaient soudain glissé de son corps : le pantalon conservait la forme du bassin, telle la feuille ronde du nénuphar, les chaussettes coincées à l'intérieur des jambes et tout en dessous, les chaussures. « Tu te désapes comme un mec ! » lui disait-il souvent. Son parfum, confondu avec celui de la crème qu'elle se passait sur la peau après la douche, achevait de l'enfiévrer, ce qui se traduisait par des fourmillements dans son sexe et parfois même par un début d'érection.

Toute trace de Sylvie avait fini par s'effacer.

« Ce sont les femmes qui décident où on habite. Les hommes eux ont seulement la nostalgie des lieux de leur enfance », pensait Yazid.

L'ancien vigile fut le premier à qui Laurent confia le départ de Sylvie.

Il avait pris l'habitude de discuter avec lui dans sa guérite ou bien de le retrouver à la cafétéria. Ils buvaient une bière et il lui livrait les idées qui lui traversaient l'esprit. Le franc sourire du vigile donnait à ses paroles un ton à la fois comique et sentencieux. Laurent n'arrivait jamais à savoir s'il était sérieux ou non, mais sa façon d'écouter, de ne pas l'interrompre lui avait gagné son amitié.

Soutenu par Blaise, Yazid s'était mis en tête de l'obliger à sortir pour faire des rencontres. Quand on tombe de cheval, faut tout de suite se remettre en selle. Laurent savait qu'il n'était pas prêt mais ils insistèrent tant qu'il accepta de les accompagner dans un bar. On était au début du mois de février et cela faisait quarante-sept jours que Sylvie était partie.

Ils s'installèrent au comptoir, une position stratégique selon Yazid. Ils burent un verre puis un autre et Laurent commença à se détendre. Chaque fois qu'une femme entra, ils demandaient son avis à Laurent, qui secouait invariablement la tête de façon négative. Il se rendait bien compte qu'il devrait finir par en trouver une à son goût mais il avait besoin d'avoir bu davantage.

Yazid aborda un groupe de trois jeunes femmes qui venaient d'arriver et les convainquit de se joindre à eux. Laurent observa la femme à côté de lui. Soit que la bière commençait à produire son effet, soit qu'il se laissait porter par l'ambiance rieuse, il la trouva plutôt jolie. Elle avait de longs cheveux blonds, le visage pas vraiment régulier mais quelque chose dans le regard qui accrochait l'œil et un rire agréable.

Yazid avait briefé Laurent. « Tu lui demandes d'où elle vient, ce qu'elle fait... et tu la laisses parler. » Il n'avait même pas eu à suivre son conseil. Elle lui raconta sa vie sans la moindre pudeur. Il acquiesçait de temps en temps, poussait de petits ricanements à ce qu'il devinait être une remarque drôle. Il croisa le regard de Yazid qui lui fit signe de l'inviter à sortir fumer.

Le silence de la rue les intimidait. Ils tiraient sur leur cigarette sans un mot, osant à peine échanger un regard.

— Le ciel est magnifique ce soir, finit par dire Laurent.

Elle lui demanda où était la Grande Ourse.

Aussitôt il songea à Sylvie, qui aimait tant observer les étoiles. Elle disait qu'elles étaient l'âme des morts. Souvent elle leur donnait le nom d'un parent disparu.

Saisi d'une soudaine impulsion, sans doute l'envie d'impressionner un peu la fille, il grimpa sur le capot d'une voiture stationnée devant le bar, s'allongea à demi, le dos calé contre le pare-brise et contempla la nuit. « Qu'est-ce que tu fous ? T'es complètement dingue ! » Elle se mit à rire sans pouvoir s'arrêter. Elle lui tendit sa bière et le rejoignit.

Laurent indiqua les constellations qu'il connaissait, enfin, en inventa au fur et à mesure, d'après les formes qu'il devinait. Bientôt il se laissa prendre au jeu. C'était le genre de choses que Sylvie aurait adoré. Elle se serait blottie contre lui, en l'écoutant. L'autre marquait quelques signes d'impatience. Elle attendait qu'il se décide enfin à passer son bras autour de son épaule. Elle soufflait, s'agitait mais Laurent ne bougeait pas. Il continuait à examiner le ciel et à débiter tous les noms qui lui passaient par la tête. « J'ai super mal au cou avec tes conneries », lança la fille en se tortillant sur le capot. Laurent ne l'entendait plus.

Il s'était mis à repenser à sa rencontre avec Sylvie. Dès qu'elle était entrée dans le restaurant, ils l'avaient tous remarquée. Le type qui l'accompagnait était nouveau au club et redoutant de se présenter seul, il avait emmené la meilleure amie de sa sœur. « Tu fais vraiment chier », s'emporta la fille en se redressant, mais elle perdit l'équilibre en voulant descendre et glissa sur le côté. Laurent n'eut même pas le temps d'esquisser un geste pour la retenir. Elle s'affala sur la chaussée en un bruit mat. Elle réapparut au bout de quelques secondes en criant : « Putain je me suis fait mal en plus ! » Laurent ne put réprimer un sourire. Elle se rua dans le bar sans se retourner.

Sylvie s'était approchée. Si elle s'assoit à notre table, je me lance. Elle s'était installée juste en face de lui et Laurent avait gardé la tête penchée sur son assiette tout le long du repas. Aux premières notes de musique, des couples s'étaient formés sur la piste. À la prochaine, je l'invite. Il lui tournait le dos, absorbé dans la contemplation des danseurs. Il avait sursauté en sentant la main de Sylvie sur son

épaule. Il n'osait pas la serrer contre lui et craignait qu'elle sente la moiteur de ses mains à travers son tee-shirt. Elle avait murmuré à son oreille : « C'est la première fois que je prends l'initiative. Comme tu m'as fait du genou sous la table toute la soirée, et que tu ne te décidais pas, je me suis dit qu'il fallait que je t'aide un peu... »

Il n'avait jamais osé lui avouer la vérité.

Laurent contemplait la cour de l'usine à travers les vitres de la cafétéria.

Le vent froid, venu du Nord, qui s'engouffrait entre le bâtiment préfabriqué et les entrepôts faisait tourbillonner les flocons de neige. L'hiver était apparu tardivement, il n'avait presque pas neigé de tout le mois de janvier. Mais fin février, le thermomètre s'était mis à descendre.

La veille, une vraie tempête s'était abattue sur la région. Trente centimètres de neige en trois heures. Autrefois, il aurait appelé son chef pour lui dire qu'il restait chez lui. Mais cette fois-ci, avec une rage dont il ne s'imaginait pas capable, il avait dégagé son pare-brise et déblayé les quelques mètres de bitume devant sa voiture pour pouvoir démarrer, roulant au pas jusqu'à l'usine. La façade de la Contilis était éclairée par quelques lampadaires.

Après la disparition des robots, Blaise et lui avaient déserté les ateliers. Ils s'étaient réfugiés dans la cafétéria. Personne n'était venu récupérer les appareils. La présence des percolateurs posés à l'envers sur le rebord de la machine à café ou du ronronnement du réfrigérateur leur donnait l'impression que la vie était simplement en suspens.

Plus matinal, Laurent arrivait le premier. Les néons faisaient un bruit mat en s'allumant. Il mettait en marche la radio puis la cafetière électrique apportée par Carré. Blaise le rejoignait un quart d'heure plus tard.

Laurent passait l'essentiel de son temps à la fenêtre à scruter les bâtiments en face. En quinze années, il n'avait jamais vraiment prêté attention à la Contilis.

Il aperçut le stagiaire pénétrant dans la guérite.

Comme un enfant cloué dans son lit découvre les anfractuosités du plafond, la peinture écaillée, ou le papier peint abîmé du mur, et, envahi par eux, leur donne une importance démesurée, Laurent pouvait désormais se remémorer les moindres détails des façades des ateliers. Le revêtement en plâtre avait disparu par endroits,

laissant à nu les rangées rectilignes de briques, certaines ocre, d'autres rouges ou brunes.

Florent ressortit de la guérite, suivi par Yazid et son collègue Nemanja. La tête rentrée dans les épaules, le col de sa parka relevé jusqu'aux oreilles, le stagiaire avançait péniblement.

La neige effaçait toute trace du travail des hommes. L'usine était d'une beauté étrange comme si elle était lavée de son passé au moment de fermer définitivement. Laurent ne put retenir un sourire amer en pensant qu'il s'agissait de leur ultime journée.

Yazid avait organisé un pot pour l'occasion. Aucun n'avait le cœur à la fête. Mais ils s'étaient laissé convaincre par son insistance : leur départ serait moins pénible s'ils buvaient un coup tous ensemble.

Cela n'avait plus guère d'importance pour Laurent. Il était certain de finir comme son grand-père. Une fois l'âge de la retraite venu, celui-ci s'était arrangé pour continuer encore à conduire quelque temps. Il ne ratait jamais une occasion de prendre le volant du bus scolaire pour dépanner son patron lorsqu'un chauffeur était malade, ou d'une fourgonnette pour effectuer une livraison à la demande d'un commerçant du village. Mais quand plus personne ne fit appel à lui, qu'il fut contraint de rester à la maison, devant la télé, il s'éteignit sans chercher à lutter, comme si la cabine de son camion avait renfermé toute sa force. Pour Laurent, ce n'était qu'une question de temps.

Arrivé à mi-chemin dans la cour, Florent se baissa, ramassa un peu de neige et la lança sur les deux vigiles. Pendant quelques minutes, les trois hommes se livrèrent à une joyeuse bataille. Le visage réjoui du stagiaire provoqua un élan d'affection chez Laurent.

Florent entra dans la cafétéria. Il fit quelques pas à l'intérieur, les joues rouges et le souffle vif, et s'arrêta pour reprendre sa respiration. La neige dégoulinait de sa parka. Les deux vigiles apparurent à leur tour, tout aussi trempés. Ils ôtèrent leurs manteaux et se collèrent contre les radiateurs. Une flaque d'eau se forma à leurs pieds. La radio crachait ses jingles criards.

Laurent quitta la fenêtre d'un pas traînant et gagna le bar. Un bruit sec de bouchon emplît la pièce. Laurent versa le champagne dans des gobelets – les tendit aux trois hommes. Carré fit son entrée, secoua ses chaussures et son anorak. « Fait meilleur ici... »

— À la nôtre, lâchèrent-ils mollement.

Ils buvaient lentement de petites gorgées, la tête baissée.

— Rassure-moi, Yazid, t'as pas invité Galtier ?

Le vigile posa son verre et partit le chercher, sourd aux protestations de Laurent.

La porte se rouvrit presque aussitôt sur Nicole. Gênée par le regard des quatre hommes, elle s'arrêta près de l'entrée.

Les paysages de plage et de montagne aux couleurs saturées, accrochés au-dessus des tables du fond, paraissaient encore plus déplacés qu'autrefois.

— Une larme, fit-elle en soulevant légèrement son gobelet pour que Laurent cesse de le remplir.

Il aurait aimé qu'ils unissent leur tristesse et s'enivrent tous ensemble mais la présence de Nicole le refrénait. Il eut l'envie soudaine de rentrer chez lui et, à l'abri des regards, de se soûler méthodiquement, affalé sur le canapé.

Yazid réapparut avec le DRH un peu intimidé.

Laurent ne le lâchait pas des yeux. La séquestration lui laissait un goût d'inachevé. Agité par un brusque accès d'humeur querelleuse, il proposa de porter un toast à la fermeture de l'usine.

— On vous a quand même foutu une belle trouille en vous séquestrant, non ?

Galtier l'ignora.

— Laisse tomber, suggéra Carré. Aujourd'hui on est tous dans la même galère...

Laurent arbora une moue railleuse.

— N'empêche, ces enfoirés nous ont carotté nos 50 000 euros...

Galtier posa son gobelet et salua Nicole. Yazid le retint. Les autres intimèrent à Laurent de s'arrêter. Il maugréa encore un moment – finit par se calmer. Il remplit son verre, porta un nouveau toast, à Florent et à Nicole.

— On n'a jamais eu l'occasion de vous remercier pour votre aide ce jour-là.

Nicole semblait ne rien avoir entendu. Elle s'activait à laver les assiettes.

Florent rougit, mal à l'aise.

Laurent s'entêtait. Il n'aurait jamais cru un stagiaire capable d'une telle action d'éclat. J'ai pas raison ?... Les gens du marketing étaient tous du côté de la direction.

Florent esquisssa un geste de dénégation.

— Il faut que je vous avoue quelque chose...

Son ton grave les fit taire. Ils s'attendaient à quelque déclaration touchante et fixaient leur verre.

— Massillon avait... enfin, il avait tout prévu... Je veux dire tout manigancé...

Tous écoutaient sans bouger. Même Nicole s'était arrêtée et, les bras le long du corps, se tenait devant l'évier.

Florent hésitait, cherchait ses mots. Le bruit du gobelet, que ses mains réduisaient en morceaux, trahissait son trouble.

— On le sait tout ça, lui dit d'un ton doux Carré.

— Non, non ! Vous ne comprenez pas. Je ne parle pas de la fermeture de l'usine...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

D'une voix à peine audible, il raconta son entrevue avec Massillon le matin précédant la réunion. Nous ne pourrions pas vous garder à la fin de votre stage, lui avait asséné le PDG. Florent s'était risqué à lui rappeler les promesses du groupe. Faisant pivoter son fauteuil vers la fenêtre, Massillon lui avait offert son profil anguleux, les pommettes hautes, le nez saillant, jusqu'à la monture de ses lunettes, rectangulaires. Une solution peut-être. Il connaissait personnellement le directeur du marketing central au siège, nul doute qu'il pourrait lui obtenir un poste dans une filiale. Le PDG s'était retourné vers lui, les coudes sur le bureau, les mains à hauteur de son visage. En échange, mon cher Florian... Il l'avait interrompu timidement. Je m'appelle Florent. Massillon s'était contenté d'un bref ricanement. Vous allez me rendre un petit service... Florent s'était empressé d'accepter.

— Quel genre de service ?

— Je ne sais pas... comment il était au courant, mais... en tout cas, il savait que je m'entendais bien avec les Brigades rouges...

Il murmurait presque. Les autres furent obligés de lui faire

répéter.

— Alors il m’a demandé de...

Ils faisaient cercle, immobiles, autour de Florent.

— Qu’est-ce qu’il t’a demandé ?... s’emporta Galtier.

— Du calme, s’interposa Carré. Laissez-le continuer. Vas-y gamin, on t’écoute.

Florent parlait maintenant très vite, il leur raconta ses huit stages en deux ans, le boulot des autres sans être payé, il n’en finissait pas de se justifier, il avait toujours rêvé d’un CDI.

— On te croit, on te croit, s’énerva Carré.

— Bordel, crache le morceau ! s’exclama Laurent.

— Il voulait que je pousse les Brigades rouges à le séquestrer à la fin de la réunion ! marmonna-t-il avant de se mettre à pleurer.

Sous l’effet de la révélation, les muscles de Laurent furent parcourus par un tressaillement. Carré jeta un regard interrogateur à Galtier.

— Mais ça n’a aucun sens ! Pourquoi il aurait fait ça ?

Galtier lâcha son gobelet. Le champagne se répandit sur le lino jaunâtre en pétillant comme s’il allait le décaper.

— Le salopard ! Il a organisé sa propre séquestration ! Grâce à ça, il devenait intouchable ! Non seulement le groupe ne pouvait pas le virer mais en plus il était sûr d’obtenir une belle promotion après une telle épreuve !

La radio bourdonnait.

— Tu veux dire que tu as agi sur ordre de Massillon ?

Sous la violence du ton, le stagiaire recula d’un pas. Laurent s’avança vers lui mais fut devancé par Nicole qui le prit dans ses bras.

— J’étais au courant moi aussi que l’usine allait fermer.

La tension retomba un peu. Elle rapporta l’épisode du mail et l’énorme savon que lui avait passé Massillon.

— Machiavélique ! s’exclama admiratif Galtier. Il espérait que vous balanceriez le contenu du mail lors de la réunion pour vous

venger. Il comptait sur vous pour provoquer la colère des ouvriers...

Laurent serrait les poings. La séquestration était la seule chose, durant ces derniers mois, dont il se souvenait avec fierté. Il s'était plu à imaginer la stupeur des dirigeants de Boston apprenant la nouvelle, pestant contre ces ouvriers qui s'entêtaient à refuser que leur usine ferme. Et tout cela pour découvrir que leur explosion instinctive avait été manigancée par Massillon.

— J'aurais dû lui casser la gueule quand on le tenait...

Le PDG les avait abusés avec une facilité qui l'effrayait. Le même sentiment d'impuissance dominait les autres.

Carré, affalé sur une chaise, la tête entre ses mains, jérémiait :

— C'était une connerie... Je le savais...

— Ta gueule ! Toi et ton syndicat, vous êtes comme les patrons. Vous ne jurez que par les chiffres, les dossiers, les experts... Vous n'avez même pas été foutus de les obliger à tenir leurs promesses.

Leurs voix résonnaient étrangement dans le local. Les lumières éteintes du distributeur de boissons vides et la masse silencieuse des pieds des chaises retournées exhalaient la détresse et l'abandon.

— Si on n'avait pas bougé, il se serait fait virer ? interrogea soudain Blaise, incrédule.

Galtier réfléchit. Dans ce genre de situation, le groupe finit par se séparer des dirigeants après qu'ils ont accompli le sale boulot. Ils leur trouvent une mission sans intérêt avant de négocier un arrangement et l'ancien patron part avec une somme rondelette...

— Ce qui est sûr, c'est qu'après tout le bruit dans les médias autour de sa séquestration, il est devenu une sorte de martyr. Cela ne m'étonnerait pas qu'on le retrouve bientôt à un poste important...

— Putain ! marmonna Laurent.

La soif de vengeance bouillonnait en lui, d'autant plus intense qu'il n'avait aucun espoir de la mettre à exécution.

Nicole affectait un grand calme et plissait les yeux pour rendre son regard plus ferme. Elle semblait prête à s'interposer à toute attaque. Elle essaya d'estimer qui serait susceptible de lui venir en aide. Galtier sans aucun doute. Yazid peut-être aussi. Mais elle ne

faisait aucune confiance à l'autre vigile chez qui elle décelait un fond inquiétant de dureté.

Blaise s'emporta à son tour.

— On ne peut pas le laisser s'en tirer comme ça.

Nemanja suggéra d'aller chez Massillon et de lui faire son affaire.

— Il est serbe et chez lui, les vengeance sont plutôt... expéditives, plaisanta Yazid.

— Il n'a pas tort..., approuva Laurent.

Florent l'observait, cherchant à deviner ses pensées. Gêné par Nicole qui lui tenait les mains, les épaules voûtées, les yeux embués, il donnait le spectacle d'un gosse affligé d'avoir déçu ses parents.

Laurent lui adressa un rictus puis s'éloigna. Il donna un coup de poing contre un poteau qui résonna lourdement dans la pièce.

— Enculé de Massillon ! Même notre rage, il nous l'a volée.

II

Maxime resta près d'un mois chez sa tante qui habitait un pavillon, à Saint-Paterne dans la banlieue d'Alençon. La maison se trouvait au milieu d'un lotissement et lorsqu'ils arrivèrent en pleine nuit, Maxime fut bien incapable de la reconnaître. Elles offraient les mêmes façades aux briques blanches, recouvertes à mi-hauteur de crépi, les mêmes tuiles rouges, la même entrée par le garage.

Il monta directement dans la chambre préparée pour lui, pendant que Sylvie se réfugia dans la cuisine avec sa sœur et son mari.

Curieusement, alors que sa mère lui faisait toutes sortes de confidences, elle garda le silence au sujet de la séparation avec son père. Maxime l'entendait pousser de longs soupirs larmoyants dans son lit. Parfois même, au milieu d'un repas, seulement troublé par le cliquetis des couverts et le bruit des mastications, elle éclatait en sanglots. Elle s'enfermait dans la cuisine avec sa sœur pour remâcher à voix basse ses griefs contre Laurent. Elle informait seulement Maxime des démarches pour obtenir un logement par le biais de son travail ou de l'organisation de leur nouvelle vie, et éludait ses questions les rares fois où il s'était risqué à lui en parler. Comme s'il ne comprenait pas qu'elle avait honte de son mari. Au journal télévisé de 20 heures, il était apparu, le visage déformé par la colère, il éructait des insultes et proclamait qu'il allait faire sauter l'usine. Maxime avait vu et revu les images sur Internet et lu les commentaires méprisants des internautes. Lui aussi s'était senti humilié par ce père à la rage ridicule, qui répétait « ça va être le grand jeu ce soir ! » comme un alcoolique s'accroche à ses mots.

Maxime passa les premiers jours dans sa chambre à jouer sur sa console ou à surfer sur Internet, n'en sortant que lorsque sa mère l'appelait pour manger. Seul le reflet sur l'écran de l'éraflure rougeâtre qui lui barrait la joue et cicatrisait lentement ravivait régulièrement ses remords de s'être servi du drame familial pour couvrir la véritable motivation de son absence en classe. Les vacances scolaires lui offrirent un répit.

Mais même le petit sapin aux boules rouges et jaunes dans le salon semblait se désintéresser de Noël.

Le soir du réveillon fut troublé par le coup de fil de son père. Sa tante décrocha, et reconnaissant aussitôt la voix de son beau-frère, s'empessa de faire de grands gestes à Sylvie. Cette dernière se tint immobile dans l'entrée essayant de deviner les propos de Laurent aux réactions de sa sœur. Au moment de la distribution des cadeaux, Maxime reçut un SMS de son père. Il tressaillit comme s'il s'attendait à le voir entrer dans la pièce.

La semaine qui suivit les vacances s'écoula sans que son retour au lycée fût même évoqué. Sylvie était trop submergée pour réagir. Mais le lundi suivant, encouragée par son beau-frère, elle suggéra qu'il serait temps pour Maxime de reprendre ses études. Jouant sur l'abattement et la lassitude de sa mère, il lui opposa une telle inertie faite d'esquives, de câlineries et de larmes, qu'elle abandonna assez vite la partie, prenant même sa défense auprès de l'oncle.

Il recevait chaque soir des mails de ses copains sur les devoirs à faire ou les dernières rumeurs. Il laissait toujours passer un moment avant d'y répondre. Afin de capter leur intérêt, il s'était inventé une vie pleine de rebondissements.

Un courrier du lycée tira sa mère de sa torpeur. Elle se fit plus insistante. Il réussit cependant à obtenir un sursis grâce à leur déménagement. Par l'intermédiaire de l'hôpital, elle avait obtenu un F3 dans un des immeubles de cinq étages de Perseigne. La vue donnait sur un parking et les containers tandis que de l'autre côté se dressaient quelques petits pavillons qui formaient une frontière entre ce quartier populaire et le reste d'Alençon.

Il s'impliqua avec énergie dans leur installation et l'aménagement de l'appartement. Il exécuta les menus travaux de bricolage avec empressement, abandonna sa console ou son ordinateur dès qu'elle l'appelait pour percer, clouer et accrocher – elle n'eut pas le cœur de lui rappeler sa promesse. Il l'accompagna même dans leur ancienne maison pour récupérer des objets. Son père semblait en disposer sur la table, comme des offrandes, du moins c'est ainsi que Maxime l'imagina.

Au second rappel du lycée, Maxime modifia sa stratégie pour passer à l'étape supérieure. Profitant que sa mère était au travail, il se rendit au centre commercial aux premières heures de l'après-midi dans l'espoir de croiser le moins de monde possible. Il s'attarda au rayon quincaillerie pour comparer les verrous. Il finit par choisir un modèle de haute sécurité. La notice indiquait qu'il était équipé d'un pêne en acier carbonitruré pour retarder la possibilité de sciage et de contre-pistons rallongés afin de gêner l'ouverture par crochetage.

Le soir, sa mère trouva un mot sur la table de la cuisine. Maxime l'informait de sa décision de s'enfermer dans sa chambre et l'avertissait de la pose du verrou. Elle lui ordonna d'ouvrir, en vain. D'une voix calme qui l'étonna lui-même, il expliqua qu'il avait besoin de souffler et entendait que l'on respecte sa décision. Elle dut battre en retraite.

Désormais, Maxime attendait d'être seul pour s'aventurer dans la cuisine et prendre son repas, posé sur la table. En traversant l'appartement, il découvrait régulièrement quelque nouvel aménagement, un joli coupon de tissu coloré accroché aux fenêtres du salon, une reproduction de Rothko encadrée au mur du couloir, deux chaises en fer repeintes en orange. Sa mère avait toujours su, par petites touches, donner aux endroits où ils habitaient une chaleur et une gaieté qui témoignaient de sa volonté tenace à ne pas se laisser aller au découragement.

Le reste du temps, il se tenait devant son écran d'ordinateur, à se parer de nouvelles aventures, qui plaisaient tant à Marion et à ses camarades de lycée.

Il aimait cette vie imaginaire dont il pouvait infléchir le cours à son gré, sans crainte que la réalité ne vienne le contredire. Jusqu'alors, Maxime avait bien essayé d'exister par toutes sortes de moyens. Il s'était successivement passionné pour le football, la guitare puis le dessin, mais avait renoncé au bout de quelques mois, s'étant convaincu assez rapidement – lassé de rester sur le banc des remplaçants, découragé par les sons dissonants de l'instrument, déçu de ne parvenir qu'à de maladroites esquisses – de n'avoir aucune disposition dans ces domaines ni d'ailleurs le moindre talent particulier.

Ce fut une bien profonde désillusion. Mais cela en fut une bien plus grande encore de ne pouvoir s'y résigner. Ses camarades sans imagination se contentaient de petites victoires, une meilleure note que le voisin, le sourire d'une fille ou le fait d'être au courant avant les autres de la dernière histoire de cœur.

Pour la première fois, Maxime était en passe de réussir quelque chose qui sortait de l'ordinaire. La satisfaction qu'il en retirait s'étendait bien au-delà du cercle de ses seuls amis. Il s'aventurait désormais sur toutes sortes de forums de discussion qui évoquaient la Contilis ou l'affaire de son père. Il adorait l'effet qu'il produisait sur les autres internautes quand il annonçait être le fils de l'ouvrier de la vidéo. Il en rajoutait afin de s'attirer leur compassion, livrait même quelques anecdotes de son cru qui renchérisaient sur la condamnation unanime de son père. Un jour cependant, après avoir

mis en ligne une de ces habituelles réflexions mordantes contre Laurent, un message le prit à parti, lui reprochant de ne rien comprendre à sa détresse.

Troublé, il cessa les discussions pendant deux jours puis finit par admettre qu'il s'était montré injuste. Quelles que soient les rancœurs qu'il pouvait nourrir à son encontre, son père méritait mieux que ce lynchage en règle pour s'attirer de faciles sympathies. Dès lors, il prit sa défense avec la même vigueur qu'il avait mise à l'attaquer. Il repérait tout commentaire désobligeant et se fendait d'un post virulent pour décrire avec le sens aigu de la dramaturgie dont sont capables les adolescents les conséquences de son licenciement sur leur vie de famille. Maxime découvrait avec étonnement qu'il éprouvait presque plus de plaisir à susciter des réactions hostiles. Son existence virtuelle n'en prenait que plus d'épaisseur. Une rage grandissante l'habitait qui le conduisait, même quand il jouait en ligne avec des partenaires inconnus, à les insulter, voire à quitter sans vergogne la partie lorsqu'il était sur le point de perdre, privant l'autre de sa victoire. L'impunité était totale.

Maxime pensait que sa mère avait renoncé à l'extirper de sa chambre après deux mois de cette vie recluse, mais son oncle fit son apparition. Il fallait arrêter ces enfantillages. Pour toute réponse, Maxime lui adressa un bonjour affable. Déconcerté, l'oncle entreprit de forcer la serrure mais le pêne en acier carbonitruré eut raison de la lame de sa scie. Il brisa le manche de son tournevis en tentant de crocheter les contre-pistons. Après plusieurs bordées d'injures et quelques coups de marteau contre le battant qui creusèrent de larges entailles dans le bois, Maxime l'entendit proposer à Sylvie d'alerter les services sociaux.

Quand allait-il se décider à sortir ?

Il essaya de se souvenir précisément à quel moment le monde lui était devenu hostile, ou plutôt, quand il avait perdu la grâce. À treize ans, lorsqu'il s'était fait courser par des gars à peine plus vieux que lui pour lui piquer sa monnaie et son pain au chocolat, en rentrant de la boulangerie ? L'humiliation le brûlait toujours aussi fort. Ils l'avait rattrapé devant la porte cochère de l'immeuble en face, le bras tordu, l'argent dans leurs mains, tu fermes ta gueule sinon on te retrouvera, le pain au chocolat par terre, l'un d'eux l'écrasait du pied, sous les rires mauvais des autres, disparus aussi vite qu'ils étaient apparus. Ou quand les amis de ses parents cessèrent de s'extasier à son sujet ?

Il n'arrivait pas à se rappeler. Ses gestes s'étaient lestés d'un poids qu'il n'avait pas même soupçonné, bien loin des peurs enfantines,

puissantes mais brèves. Il vivait désormais dans une tension et une insécurité diffuses qui, lorsqu'elles s'apaisaient, le laissaient dans une irrésolution cotonneuse – tu étais si gai, petit, toujours de bonne humeur. C'était comme si le monde s'était soudain désintéressé de lui. Débrouille-toi. À ton âge.

Sa mère s'était tue maintenant. Seul le hoquet de ses larmes résonnait contre la cloison. Comment lui faire comprendre qu'il avait enfin trouvé sa voie ? Loin de la médiocrité de l'« IRL », *in the real life*. Depuis qu'il ne sortait plus, les poussées d'acné s'étaient faites plus rares, en tout cas moins fortes.

— Quand ? marmonna sa mère.

Jamais.

Fin février, quelques jours avant la fermeture définitive du site, les responsables de la cellule de reclassement convoquèrent les derniers Contilis pour préparer leur reconversion. S'il n'était pas devenu ouvrier, Laurent aurait aimé être routier, comme son grand-père. « À votre âge, je ne crois pas que cela va être possible... »

Vu le peu de perspectives d'embauche, le conseiller leur imposa un stage théâtral d'un mois, intitulé « Retrouver la voix », qui devait les aider à reprendre en main leur existence.

À tour de rôle, ils furent contraints de monter sur les planches. Nicole se résigna. Ce n'était qu'une épreuve supplémentaire que la vie lui infligeait. « Depuis qu'il est parti, ce n'est plus pareil... » Elle se montra incapable d'aller plus avant. Mme Faber, leur professeur, la prenait pour une secrétaire, et voulait à tout prix lui faire raconter ses journées, ce qui acheva de la condamner au mutisme. Seuls les chiffres pouvaient mettre à l'abri des regards des hommes. Cela leur coupait toute mauvaise pensée. Au bout de la deuxième semaine, elle se fit exempter et passa ses matinées assise dans un coin à écouter les autres.

Le stage touchait à sa fin lorsqu'un matin, vers l'heure du déjeuner, le conseiller sonna chez Laurent et l'invita à le suivre. Ils montèrent dans une berline noire.

Le chauffeur démarra sans un mot. Laurent observait les rues désertes à l'heure du déjeuner, pour tenter de deviner leur destination. Le téléphone du conseiller sonna. Tout en affichant un air indifférent, Laurent s'accrochait à chaque bribe de conversation pour reconstituer le puzzle. La propreté impeccable de l'habitacle et la cocarde tricolore sur le pare-brise renforcèrent son malaise.

Le conseiller raccrocha. Il entama la conversation d'un ton amical, lui demandant son avis sur le stage. Comme Laurent gardait le silence, il lui annonça que cette formation totalement inutile prenait fin. Sans plus de précision, il l'informa qu'ils avaient rendez-vous au conseil général. Depuis ce matin, le président et les élus de sa majorité discutaient d'un grand projet. « Un projet qui vous concerne au premier chef... » Laurent s'enfonça dans son siège.

L'autre marqua une pause, puis changeant de sujet, commenta les résultats de l'équipe de football locale. « Pas leur meilleure saison... » Il avait encore en mémoire la foule massée devant le château et la mairie, pour acclamer les joueurs, lorsqu'ils s'étaient hissés jusqu'en huitièmes de finale de la Coupe de France. Seul le football pouvait susciter un tel engouement. Même l'économie avait redémarré après la victoire des Bleus à la Coupe du monde en 1998. « Et vous savez pourquoi... ? » La victoire n'était pas la seule raison. Le public supportait tout autant des équipes moins fortes ou au palmarès moins fourni. Ce qui comptait, c'était la possibilité de vaincre. La possibilité. Pas la certitude, ni même le résultat, mais le fait que, transcendé par l'enjeu, n'importe quel club, même le plus faible, pouvait l'emporter. Le football, c'était le monde tel que les hommes aimeraient qu'il soit. Chacun avait son destin en main, il suffisait de le vouloir.

Son laïus rappelait à Laurent les réunions du personnel, quand il tentait d'estimer l'ampleur de la mauvaise nouvelle au temps que mettait la direction à en venir au fait.

Pour faire simple, reprit le conseiller, au monde de la finance, complexe, opaque, où d'un simple coup de fil ou d'un clic d'ordinateur, on gagnait ou perdait des millions, s'opposait celui du sport avec sa rigueur, sa discipline, ses entraînements, son sens du collectif... C'était pour cela aussi que de plus en plus d'associations se tournaient vers le football comme moyen de réinsertion des jeunes ou des chômeurs... Il s'interrompit.

Laurent observait avec attention la main de son voisin posée bien à plat sur le siège en cuir, le nœud de sa cravate serrée contre sa pomme d'Adam, la mèche de cheveux isolée et rabattue sur le côté pour masquer une calvitie naissante. Un début d'embonpoint commençait à faire disparaître la saillie de la mâchoire. Durant tout son monologue, il n'avait cessé de regarder par la vitre. Il se tourna soudain vers Laurent.

— Est-ce que vous aimez toujours le football ?

Sans attendre sa réponse, il le félicita de son parcours, depuis les juniors jusqu'aux vétérans. Il mentionna les quelques trophées régionaux remportés avec son club et remarqua, en forme de conclusion, que « le football, c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas ».

Laurent croisa dans le rétroviseur le regard amusé du chauffeur.

L'autre lui suggérait-il de reprendre le football ou bien était-il en train de se payer sa tête ? Le chômage rendait tout flou.

— Le département est encore sous le choc de la fermeture de la Contilis. L'affaire est remontée jusqu'à Paris.

Le conseiller ne faisait pas seulement allusion à la séquestration de Massillon et à la menace de déverser le platine dans la rivière.

— Le fleuron de notre industrie. Deux cents ouvriers sur le carreau.

Les élus locaux n'avaient malheureusement rien pu faire pour l'empêcher.

— Un sale tour que nous a joué le groupe, après tous les avantages que nous leur avons consentis... Et bien sûr, l'opposition s'est empressée d'attaquer la gestion du président du conseil régional.

Comme s'il devinait que Laurent allait décrocher, il enchaîna.

— Nous ne pouvons vous redonner un travail... du moins pas dans l'immédiat... La crise, les délocalisations... Vous comprenez. Le département n'a pas les moyens suffisants... Mais nous pouvons faire mieux, beaucoup mieux ! Vous savez quel est le pire dans le chômage ? Ce n'est pas de ne plus avoir de travail mais le sentiment de ne plus servir à rien, d'être inutile. Je n'ai pas raison... ?

Laurent acquiesça prudemment.

— C'est pourquoi nous vous avons choisis pour une expérience unique en France. Vous allez montrer à tous que ce n'est pas parce qu'on est chômeur qu'on ne vaut plus rien, bien au contraire. Notre but est de faire de vous des héros ! À travers vous, ce sont tous les sans-emploi du département qui vont retrouver l'espoir et l'envie de se battre. Vous serez nos porte-drapeau. Pour que tout le monde sache qu'ici, dans l'Orne, non seulement nous ne laissons pas tomber nos chômeurs et nous refusons d'en faire des assistés, mais plus encore que nous savons reconnaître leur richesse !

Laurent jetait des regards circonspects au conseiller qui s'échauffait.

— Le conseil général vous a sélectionné pour participer à la première Coupe du monde de football des sans-emploi ! La Coupe du monde ! Hein, qu'est-ce que vous dites de cela ? Cette Coupe du

monde – sa voix se fit plus profonde, martelant ces mots comme un roulement de tambour – sera la plus grande aventure de votre existence de footballeur et de chômeur ! Et attendez ! Vous serez capitaine de notre équipe !

Il passa directement aux détails pratiques. L'épreuve, programmée du 5 au 20 juin à Prague, était organisée par l'association « Le football c'est bien plus qu'un jeu ». Tous les frais seraient pris en charge. Il suffisait de s'entraîner trois mois pour représenter dignement le département.

Laurent était sonné, il n'écoutait plus. Il ne remarqua même pas qu'ils avaient cessé de rouler. Le conseiller le tira par la manche de son blouson. Sur la lourde façade du conseil général aux vitres fumées se reflétaient les maisons d'en face. Ils traversèrent le hall sans s'arrêter et pendant qu'ils attendaient l'ascenseur, l'autre le briefa rapidement. La réunion terminée, Laurent allait rencontrer le président. Une conférence de presse était fixée à midi. Le conseiller poussa Laurent dans l'ascenseur. Il n'avait qu'à sourire et à répondre aux questions des journalistes, en ne manquant pas de remercier le président pour cette formidable initiative. Il lui tendit un papier.

— J'ai noté quelques phrases à mémoriser pour la conférence.

Arrivé au dernier étage, le conseiller fit asseoir Laurent dans un salon désert. Il viendrait le chercher à la fin de la séance.

Les membres de la majorité du département étaient depuis le début de la matinée en comité extraordinaire. Le président du conseil général, en bras de chemise et arborant la large paire de bretelles qui l'avait rendu célèbre – « On n'est pas à Paris ici », aimait-il à plaisanter –, avait brossé un tableau succinct mais sombre de la situation économique. Personne n'avait vraiment pris la mesure des effets dévastateurs du chômage. « Même les chômeurs s'y sont résignés. » Et si l'on voulait bien regarder les choses en face, il fallait convenir que les allocations chômage, en quoi consistait toute l'action du conseil général, n'avaient pour but que de leur éviter de couler, ou pour être tout à fait honnête, de les faire tenir tranquilles. Le reste, les aides à l'embauche, l'allègement des charges ou les contrats-jeunes servaient à donner l'illusion qu'ils géraient la situation et à rassurer la population qui avait encore un boulot. Car seule celle-ci continuait à voter et à croire que les politiques pouvaient agir sur l'économie. Il fallait opérer une révolution. L'idée était de prendre modèle sur la lutte contre le cancer. Les dernières campagnes sur la recherche médicale avaient cessé de faire état de ses progrès et visaient au contraire à

minimiser la maladie. Les malades étaient présentés comme menant une vie tout à fait ordinaire et demandaient à être considérés comme des gens normaux. Ils adopteraient ce procédé avec les chômeurs. « À défaut de leur retrouver du boulot, nous allons les mettre en avant ! »

Les élus avaient accueilli l'idée fraîchement. Le président déplora leur frilosité et expliqua sa méthode, savant mélange de respect des traditions et d'innovation.

Son action politique ressemblait aux paysages locaux. Quand on les traversait, on avait l'impression de voir toujours le même décor. Mais il s'agissait d'une illusion d'optique. En fait, le temps ne s'écoulait pas comme à Paris où une nouveauté succède à l'autre, en un flux ininterrompu. Ici le temps stagnait, puis soudain connaissait de brusques sautes, afin de combler son retard sur la capitale, et parfois même la devançait. Ainsi, au gré des impulsions, de la ferme retapée au centre commercial flambant neuf, les constructions se côtoyaient, sans qu'aucune prenne véritablement le pas, ou plutôt sans que les plus anciennes se résignent à disparaître. Le tout formait un empilement de styles tout à la fois kitsch et démodés, comme ces devantures de petits commerces anciennement modernes.

En matière politique, les recettes qui avaient fait florès, rassurant les électeurs et permettant aux élus de se maintenir à peu de frais, se combinaient aux méthodes novatrices pour satisfaire l'accumulation d'intérêts particuliers que le président appelait en bon notable les « enjeux locaux ».

Il réussit à les rallier à son plan. « Nous allons mettre l'opposition hors-jeu ! » D'un geste théâtral, il signifia au conseiller d'aller chercher Laurent.

— Laissez-moi vous présenter celui qui va conduire notre équipe...

La porte s'ouvrit sur Laurent, debout dans le salon, les mains derrière le dos et le ventre proéminent.

— Approchez ! Approchez ! lui lança le président qui glissa à l'oreille de son directeur : C'est lui votre chômeur idéal ?

Les élus se levèrent et se pressèrent autour du nouveau venu. Ils affichaient tous le même sourire, les dents bien apparentes, le regard chaleureux. Laurent ne s'était pas senti aussi intimidé depuis son mariage. Vous êtes un enfant de la région ? Vous jouez dans

quel club ? Leurs questions fusaient sans attendre de réponse. Ignorant ce qu'on attendait de lui, il s'efforçait de sourire comme le lui avait ordonné le conseiller. Sa main prise, serrée – longuement.

La conférence de presse eut lieu dans une immense pièce où des rangées de chaises étaient installées. Les pendeloques du lustre se réfléchissaient dans les grandes glaces accrochées aux murs et se mêlaient aux reflets des visages, accentuant la vision embrouillée de Laurent. Le président annonça la participation de l'Orne à la Coupe du monde des chômeurs puis lui adressa une poignée de main virile. Laurent sentait monter la même émotion que lorsqu'il était amoureux. Des photographes l'appelèrent par son nom pour qu'il se tournât vers eux. Le conseiller lui fit signe de se servir de ses notes. Aucune phrase ne lui revenait, bien au contraire, un flot de mots orduriers lui encombraient l'esprit. Devant la haie de micros, il rentra le ventre.

— On va la ramener, cette putain de coupe... fut tout ce qu'il réussit à articuler, adressant un sourire navré au président.

Ce dernier passa son bras autour de Laurent, dont le visage était cramoisi.

— Voilà comme j'aime à entendre parler les vrais champions !

Le conseiller rassembla les anciens de la Contilis. Il pesta contre le directeur de cabinet qui s'était défaussé sur lui pour toute l'organisation. Il leur distribua la brochure officielle de la Coupe du monde et lut rapidement le règlement. Les matchs se jouaient sur un terrain aux dimensions réduites, les équipes se composaient de cinq joueurs, un gardien et quatre joueurs de champ. Il les inspecta. La mixité était autorisée mais malgré toute son envie de résoudre au plus vite les questions pratiques, il n'arrivait pas à imaginer Nicole courant après un ballon. L'expression hostile de l'ancienne chef comptable n'incitait guère à lui en faire même la proposition.

Galtier annonça qu'il refusait de participer au projet. Ses connaissances en football étaient inexistantes et qui plus est il n'avait d'attrance pour aucune forme de sport. Le conseiller fulmina. Il n'était pas question de football ici mais d'une opération visant à rendre un peu de dignité aux chômeurs de la région, à qui ils serviraient d'exemple. Ce rejet avait quelque chose d'immoral. Bien qu'aucune disposition légale ne le stipulât formellement, pouvait s'apparenter à un refus de stage et donc entraîner sa radiation des listes.

Laurent écoutait le sermon du conseiller. L'euphorie s'était doublée d'une peur grandissante. Il n'était qu'un petit joueur régional. Ils allaient le remarquer tout de suite. Le foot, c'est entre copains, mais là, putain ! Une Coupe du monde ! Profite, lui avait répondu Yazid. Laurent n'était pas habitué à se réjouir ou plutôt il avait été élevé dans l'idée que chaque bonheur a un prix. Une phrase de Sylvie lui revint. « Le problème avec toi, c'est que tu as une imagination de pauvre ! »

Au refus de Galtier, un violent accès de colère saisit Laurent. Même chômeur, l'ancien DRH conservait le pouvoir de gouverner son existence. Yazid s'interposa et, s'adressant à Galtier, lui suggéra d'occuper le poste d'entraîneur. Diriger une équipe, maintenir la cohésion, motiver les troupes, définir les objectifs, c'était un peu comme être DRH. Il tenait là une belle occasion de se racheter auprès des ouvriers de la Contilis.

Blaise brandissait la brochure distribuée par le conseiller et pointait le passage concernant les sponsors. Il lut à voix haute et aussi calmement qu'il le put le texte annonçant que la coupe serait remise par leur ancien patron, au titre de président du comité des entreprises partenaires de l'épreuve. Suite aux gros investissements réalisés en République tchèque cette année, le groupe tenait à témoigner son ancrage dans le pays en parrainant la principale compétition de la saison. Blaise dut relire les quelques lignes stipulant que les relations internationales et le sponsoring du groupe étaient confiés à leur ex-PDG. « La première chose que cet enfoiré a faite en arrivant a été de supprimer le club de la Contilis ! » s'emporta Laurent. Galtier entendait bien être là lui aussi quand ils se retrouveraient face à face. Il accepta le poste d'entraîneur.

Le conseiller doucha leur joie. L'équipe était encore amputée d'un joueur. Le retrait de Galtier et l'impossibilité quasi évidente d'intégrer Nicole entraînait un déficit de deux unités. Yazid le tranquillisa. « Vous savez qui ? » Yazid acquiesça. « Des chômeurs ? » Hun-Hun. « De chez nous ? » Hun-hun. « Parfait », lâcha le conseiller. Puis prenant Yazid à part, il ajouta : « Et elle ? »

Yazid sourit, s'approcha de l'ancienne chef comptable et sollicita sa participation en tant que soigneuse. « Vous savez, celle qui se précipite sur le terrain quand un joueur est blessé pour donner le coup d'éponge magique... » Avant qu'elle ait eu le temps de refuser, il s'empressa d'annoncer le recrutement de Florent dans l'équipe.

Leur plan était simple.

Une fois à Prague, ils coïnceraient Massillon et l'obligeraient à tenir sa promesse des 50 000 euros. Ils le menaceraient de révéler au groupe sa séquestration arrangée. Pas sûr que les dirigeants apprécieraient. Ils ne le relâcheraient qu'après qu'il aurait appelé Boston.

Laurent était le plus enthousiaste. Il démontrerait à Sylvie que la séquestration n'avait pas été une connerie. Il pouvait ainsi se laisser aller complètement à la joie de participer à cette épreuve. Non seulement il jouerait des matchs importants mais il vengerait les anciens salariés.

Yazid et Blaise ne firent aucune difficulté. Nicole et Galtier furent plus durs à persuader mais ils finirent par s'y rallier, convaincus qu'il valait mieux être présents là-bas si les choses tournaient mal.

Désormais, ils ne parlèrent plus entre eux de cette opération que sous le nom de code de « 50 000 ».

Toute droite ou presque, la route vers Paris s'étirait sur des kilomètres.

Le silence régnait dans l'habitacle, seulement troublé par les voix de la radio. Lorsqu'ils s'étaient retrouvés tôt le matin, devant un café du centre-ville, le voyage s'annonçait pourtant joyeux. Même Galtier se mêlait à leurs plaisanteries. Ils allaient chercher Florent, le stagiaire, et Nemanja, l'autre vigile de la Contilis, afin de compléter l'équipe.

Tant qu'ils roulèrent dans Alençon, puis le long de la départementale ralliant l'autoroute, la conversation s'était maintenue. Les à-coups de la conduite de Blaise et l'état de sa voiture avaient suscité des commentaires moqueurs mais dès l'entrée sur l'A28, leur volubilité s'éteignit.

Yazid, à l'avant, consultait son téléphone portable, fouillait dans la boîte à gants, incapable de rester en place. Il avait la peau blanche et ne portait ni moustache ni barbe. En fait, seuls ses cheveux frisés, une ligne très nette entourant le front et les tempes comme un casque, trahissaient ses origines arabes.

Galtier était coincé entre Laurent et Nicole. Le corps de l'ancien DRH la frôlait régulièrement. Les muscles de ses jambes se raidissaient aussitôt, chacun tentant de reprendre ses distances mais, invariablement, Galtier finissait par se relâcher.

Cette promiscuité la gênait. Elle s'obligea à penser à autre chose. Les proportions de la tarte à la rhubarbe meringuée, le dessert préféré de son fils, défilèrent dans sa tête : 125 grammes de beurre et le double de farine, pour la pâte brisée qu'elle faisait à la casserole, le beurre fondait avec un peu d'eau, puis elle ajoutait la farine d'un coup. Cette méthode lui avait valu autrefois, auprès de ses voisines, une réputation de fantaisie. Nicole sourit en pensant que c'était sans doute le seul souvenir qu'elles gardaient d'elle. Pour la crème pâtissière, il fallait un litre de lait, 100 grammes de farine et... du sucre. Son visage se crispa. Elle n'arrivait pas à se rappeler la quantité.

Depuis qu'il était parti, tout s'imprimait, sans repos. Cinq heures de sommeil, jamais plus. Une cacophonie contre laquelle elle livrait

un épuisant combat, toujours en éveil comme si elle guettait son retour.

Sa main sûre entaillait la tige de la rhubarbe, puis d'un grand geste rapide tirait le fil qui finissait sur le papier kraft, sous le regard de son fils. Il délaissait ses devoirs pour suivre les mouvements de l'économe. Elle mettait ensuite les morceaux à cuire à feu doux, cinq à dix minutes avec les 150 grammes de sucre, jusqu'à obtenir une compote filandreuse. Ils goûtaient tous les deux avec le bout de la cuillère et l'acidité provoquait le même frisson chez la mère et le fils.

Elle ne parvenait pas à arrêter le flux de ses pensées, tout juste à le contrôler. « Il faut que vous lâchiez prise », lui avait conseillé d'un air paternel son médecin, quand les migraines étaient apparues.

Nicole pouvait rester immobile et muette pendant des heures, jusqu'à faire oublier sa présence. Après son divorce, la présence de son fils lui avait fourni un rôle. Seule, il lui devenait impossible de cacher sa nudité. Les célibataires comme Nicole ne peuvent être qu'à la recherche d'un compagnon ou malheureuses.

Telle une athlète qui s'entraîne dur chaque jour, Nicole s'était alors astreinte à des exercices réguliers, qui consistaient d'une part à se dépouiller progressivement de toute vie sociale et d'autre part à contrôler toute forme de contact. Elle allumait la radio dès son réveil. Mais bientôt son plaisir à écouter certains journalistes – elle était particulièrement sensible aux intonations posées, profondes et veloutées – avait fini par lui apparaître comme une faiblesse. Elle s'était imposée une station de musique classique et se forçait à cesser toute tâche ménagère. Elle s'asseyait dans son fauteuil, concentrée pour ne pas bouger, pas même accompagner les mélodies d'un mouvement de la main.

Depuis ses vingt-cinq ans, son poids n'avait pas varié, quarante-sept kilos, mis à part sa grosseur et ces deux dernières années, en raison de la ménopause. Elle s'accordait une tolérance de plus deux, et se fixant la barre des cinquante comme une limite au-delà de laquelle elle aurait la conviction d'avoir perdu la partie.

Elle s'était résignée à renoncer à la danse. Autrefois, elle aimait bouger, sur la voix de Barry White, la musique latino, les derniers feux du disco, Bye bye Daddy cool, I'm crazy like a fool... Elle fredonnait, imitait plutôt le son des paroles en anglais et prenait un air inspiré quand passaient les chansons françaises, Si tu crois que la

vie est là... L'Aziza... Elle n'aimait rien tant que les morceaux joyeux, Niagara, Bob Morane contre tout chacal..., Call me... Elle s'abandonnait avec une soumission joyeuse à la répétition saccadée des gestes, déplacements simples et répétitifs des hanches et des jambes, préférant la *Isla Bonita* ou Oh oh girls want just to have fun... aux airs plus chaotiques, presque des exercices. Bamba, Bamba, por ti seré, por ti seré.

Elle n'osa pas demander à Blaise d'éteindre la radio, mais le flot de paroles du journaliste aggravait les premiers assauts de la migraine.

Six jaunes d'œufs et deux œufs entiers dans un saladier + xx grammes de sucre, puis 100 grammes de farine. À ébullition, elle ajoutait le litre de lait et le verre de rhum, puis remuait cinq minutes à feu vif, s'appliquant à reproduire le geste aussi régulier qu'un robot ménager. La meringue enfin.

Dès qu'elle sortait le batteur à œufs et insérait les deux fouets en inox, son fils s'approchait et demandait la permission de monter les blancs en neige. Elle lui mettait alors son tablier qui lui arrivait sous les mollets, approchait le récipient et branchait l'appareil. Avant qu'elle ait eu le temps de lui donner les consignes, il avait déjà appuyé sur le bouton, le bruit couvrant son rire pendant que le plan de travail se maculait. Elle faisait semblant de se mettre en colère tout en ajoutant une pincée de sel et du sucre glace. Il en réclamait toujours un peu. Elle aimait le contact des lèvres gloutonnes de son fils qui se refermaient sur ses doigts.

Blaise s'arrêta sur une aire de repos. La même radio diffusait dans les allées de la station-service. Chacun son tour glissa quelques pièces dans la machine à café, puis observa le gobelet descendre et se remplir, avant de rejoindre une table à l'écart. Nicole s'était éclipsée aux toilettes pour prendre son comprimé effervescent. Quand elle les rejoignit, debout et silencieux, serrés les uns contre les autres, les coudes appuyés sur la surface en contreplaqué, Galtier se proposa de lui offrir un expresso mais elle refusa.

Elle se demanda comment réagirait Florent en les voyant tous débarquer.

À la demande de Yazid, le conseiller de la cellule de reclassement avait recensé les stages effectués par Florent après la Contilis. Il avait successivement travaillé dans une grande boîte de marketing, à la promotion de magasins d'alimentation, puis dans une entreprise

d'outillage automobile où il avait aidé à repenser le design des produits. Mais inexplicablement, après un passage de quelques semaines dans une usine de mouchoirs, Pôle emploi avait perdu sa trace.

Encouragée par Yazid, Nicole avait contacté la mère de Florent au motif qu'elle avait du travail pour lui. Florent était à Paris pour chercher du boulot, s'était contentée de lui apprendre la mère.

Nicole se sentait bien incapable d'enquêter auprès des amis de l'ancien stagiaire et n'était pas assez familière avec Internet pour s'y livrer à des recherches. Elle décida de faire appel à un détective privé. La disparition de Florent lui laissait redouter qu'il ait pu mal tourner. Certaines personnes imaginent toujours le pire et seule l'intervention d'un professionnel les rassure. Un privé pouvait s'acquitter de cette mission rapidement et proprement. Il lui dévoilerait la vérité avec doigté et discrétion. Si elle devait chercher son propre fils, elle n'aurait voulu à aucun prix savoir par où il était passé ni tout ce qu'il avait fait.

Elle était reconnaissante à Yazid de ne pas chercher à comprendre ses raisons, ni même s'étonner de la voir changer. Les progrès de l'enquête lui tenaient à cœur et elle téléphonait chaque jour au détective. À sa grande satisfaction, elle fut bouclée en une semaine mais le résultat ne fit que raviver ses craintes. Florent travaillait désormais place Pigalle, au Pavillon de l'Amour.

Elle ne remarqua pas tout de suite les signes que Laurent lui adressait pour attirer son attention. Ils n'étaient plus que tous les deux accoudés à la table et il semblait s'être arrangé pour se retrouver seul avec elle.

— Finalement, on ne sait pas grand-chose de ses collègues de travail... risqua-t-il.

Il baissa la tête, tout en tournant la tirette dans son gobelet.

— Est-ce qu'on finit par ne plus l'aimer ? Enfin par s'en déshabituer... ?

Elle sursauta, sous le choc d'une question si intime.

— Depuis qu'il est parti, ce n'est plus pareil...

— Vous ... vous avez perdu tout espoir de le reconquérir ?

— Je parle de mon fils !

Il avait fait sa valise en quelques minutes puis traversé le couloir de sa chambre à la porte d'entrée. Il était passé sans un regard pour le salon où elle était assise. Elle se revoyait encore, se levant comme une folle avec le pressentiment que c'était grave, le rattrapant sur le palier. « Qu'est-ce que tu fais ? »

Le retour des autres interrompit brutalement leur face-à-face.

— Tu le connais bien, Nemanja ? Il est bon ?

Ils avaient tous en mémoire son air absent quand il les saluait depuis sa guérite d'entrée à l'usine, mais ignoraient tout de ses talents de joueur.

— Nemanja est serbe, yougoslave, si vous préférez.

Les visages de Laurent et Blaise s'illuminèrent.

— Des sacrés bons joueurs, les Yougos.

Elle sortait la pâte du four, ajoutait une couche de crème puis la rhubarbe et enfin la meringue avant de la remettre à cuire dix minutes.

Tant qu'elle était capable de se rappeler les proportions, elle était persuadée qu'il reviendrait. Un jour, il rentrerait et elle, sans un mot, lui préparerait son dessert.

— Pour avoir vu ses projets à la Contilis, je suis sûr qu'il va vouloir développer une gamme de produits bio ! intervint Galtier, revenant à Florent.

Ils s'amusaient maintenant à imaginer en quoi consistait son travail au Pavillon de l'Amour.

250 grammes ! La quantité de sucre pour la crème pâtissière lui était revenue soudain.

Un sourire dans le reflet de la vitrine.

— Un sex toy entièrement biodégradable... rigola Blaise.

Le cul est la seule chose qui fédère les hommes, pensa Nicole.

Un cabriolet. Décapotable. Et rouge.

Avec le reste des 50 000 euros, Yazid achèterait un costume de marque, enfin toute la panoplie, pompes italiennes, Ray-Ban, montre clinquante. La frime quoi. Et tant pis s'il dépensait tout en quelques jours.

Il descendrait sur la Côte, pour draguer des filles. L'important n'était pas de les lever, ni même de les séduire. Mais de leur faire croire au personnage qu'il se serait inventé.

Le cinéma, le vrai. Celui qui énerve les autres par ses outrances et provoque leurs rires mauvais. Des jaloux sans imagination. L'argent a le pouvoir de donner à la réalité un air de décor de film. Même si cela ne dure que quelques instants. La flambe. Yazid jugeait des hommes à leurs rêves. Peu importait qu'ils soient grands ou petits, convenus ou étonnants. Seuls ceux qui consacraient toute leur énergie à se laisser guider par eux trouvaient grâce à ses yeux. L'amour de Laurent pour sa femme le touchait par la passion qu'il y mettait.

Se soumettre ou flamboyer.

Il n'y avait pas de petite ou de grande frime, c'était un combat de tous les instants. Quand il était vigile, il veillait à sa touche personnelle, le nœud de cravate légèrement desserré, la casquette ramenée en arrière, la veste entrouverte.

Les autres ne pouvaient pas comprendre. Mais ce n'était pas grave. Galtier et Nicole placeraient leur argent. Par peur de manquer. Laurent l'offrirait à Sylvie.

Lui, il claquerait tout.

Seigneur.

Les déhanchements flexueux des filles, le long de la barre de fer, la jambe dressée à la verticale puis aussitôt ramenée au sol – parfois elles s’allongeaient en une sorte de grand écart lubrique –, s’apparentaient à un curieux mélange de contorsions gymniques et suggestives. Cette soudaine et fugitive surabondance de chair, dont la perspective distordue, elles en surplomb, les hommes la tête levée sous l’assaut de ces formes, renforçait encore l’aspect flasque, contrastait violemment avec le reste de leurs corps anguleux. En certains mouvements, lorsqu’elles se penchaient en avant ou bien au contraire s’étiraient en arrière pour mieux s’exhiber, le relief de leurs côtes apparaissait sous la peau.

Parfois elles descendaient dans la salle, accompagnées d’un flot de lumières vives, effleuraient les clients en des poses qui mimaient l’accouplement d’une manière si crue et en même temps si désincarnée que Laurent baissait la tête et fixait son verre.

Le Pavillon de l’Amour accueillait sa cargaison habituelle d’hommes sans âge assis au bar en compagnie de leurs verres d’alcool, de groupes de touristes applaudissant bruyamment chaque numéro et de couples encore jeunes qui s’amusaient tout autant de leur présence en ce lieu que du spectacle.

Nicole et Laurent s’étaient installés dans un coin discret d’où ils pouvaient surveiller la porte des loges tandis que les trois autres étaient postés près de l’entrée, afin de ne pas manquer Florent. L’ancien stagiaire était arrivé peu après. Yazid avait fait signe de ne pas bouger et d’attendre.

Laurent aurait préféré rester entre hommes. Prendre part à leurs plaisanteries graveleuses lui aurait donné une contenance et évité de prêter une attention trop directe aux filles. Même quand elles seraient venues gambiller à leur table, il aurait dissimulé son trouble avec quelques provocations puériles à l’adresse de Blaise ou de Yazid.

Un homme échauffé par le numéro d’une effeuilleuse se leva et

enfouit vingt euros dans son string. Florent écrivit aussitôt quelque chose dans un petit cahier. Nicole agrippa le bras de Laurent. Le manège se répéta plusieurs fois. « Il est devenu proxénète. » Laurent hocha la tête incrédule. Il y a sûrement une autre explication... Elle le remercia d'un sourire, mais son air navré suggérait que le doute n'était pas possible.

À l'entracte, ils se plantèrent devant la table de Florent. Il sursauta. En quelques mots, Yazid exposa leur proposition. « Une Coupe du monde des chômeurs... ? » L'ancien stagiaire émit un petit sifflement et sourit, il avait cru qu'ils étaient là pour le spectacle. Une brune à moitié rhabillée surgit des coulisses. « Alors combien ce soir ? » Il regarda son cahier, fit mentalement le calcul et lui annonça un chiffre. « Exactement ce que tu m'avais prédit ! » s'exclama-t-elle admirative. « Pas moi, la science ! » Elle lui caressa le visage. « Tu es trop mignon ! » Se tournant vers Nicole, elle ajouta : « Vous devez être fier de votre fils ! C'est un véritable génie ! » Nicole refréna un mouvement de répulsion.

— Tout ça, c'est grâce au professeur Méringue, commenta Florent. Il y a une vingtaine d'années environ, des chercheurs américains ont mis en lumière l'importance de l'odorat dans l'attirance ou la répulsion qu'on a pour quelqu'un. Dans le même temps, d'autres scientifiques ont découvert que l'odeur des femmes se transformait tout au long de leur cycle. Méringue a donc émis l'hypothèse d'un effet sur les hommes et a démontré que pendant la période d'ovulation, l'effluve corporel est particulièrement érotique.

Nicole remonta discrètement la fermeture éclair de son gilet.

— C'est la nature. Un truc animal, assura-t-il. Pour être sûres d'être fécondées, elles doivent impérativement attirer les mâles reproducteurs.

De plus en plus enthousiaste, Florent exhiba son cahier. Une page était consacrée à chaque strip-teaseuse et sous son nom de scène, la courbe d'un graphique indiquait la somme des billets récoltés auprès des clients, jour par jour, en corrélation avec son cycle hormonal. Les montants variaient du simple au double. La courbe étale de l'une des danseuses était due à la pilule, qui bloque l'ovulation et sa production de signaux chimiques.

— Voilà pourquoi je peux établir des prévisions avec une faible marge d'erreur.

Bien sûr il fallait tenir compte de variables comme le nombre de

spectateurs et leur générosité, mais il les neutralisait en s'appuyant sur un historique et un ratio nombre de clients/pourboires.

— Passionnant ! lâcha Yazid d'un ton ironique.

— Vous n'avez rien compris ou quoi ? C'est une découverte qui peut bouleverser la vie des femmes ! Si cette corrélation était avérée, il ne resterait plus qu'à isoler les composés odorants du message émis pendant l'ovulation pour fabriquer un parfum irrésistible.

Nicole grimaça.

— Non, croyez-moi, madame Sermaise... On redonnerait espoir à toutes les célibataires qui cherchent un compagnon.

— On vit très bien sans... lâcha-t-elle contrariée.

La remarque provoqua un silence gêné.

— Comment tu as atterri là ? s'étonna Yazid.

Quand le professeur Méringue avait décidé d'expérimenter son hypothèse sur le terrain, il s'était heurté au refus des chercheurs de son labo d'y participer, anxieux des réactions de leur femme et plus encore du mépris de la communauté scientifique. Il s'était alors rabattu sur un stagiaire.

Un soir, le professeur et son labo entier s'étaient rendus au Pavillon de l'Amour.

Méfiant, le patron du cabaret avait d'abord cru au contrôle d'une délégation sanitaire ou quelque ennui de ce genre. Le professeur, un homme maigre et osseux au regard tantôt fuyant, tantôt perçant, argumentait avec obstination comme auprès d'un collègue sceptique. « La composition de la copuline présente dans les sécrétions vaginales laisse apparaître des changements notables. La proportion des acides gras qu'elle contient, notamment l'acide acétique, l'acide butyrique et le méthylbutan, atteint son maximum quelques jours avant l'ovulation... » Un chercheur lui glissa quelques mots à l'oreille. « Vous avez raison. Venons-en au fait. Nous avons prélevé un peu de cette copuline à la veille de l'ovulation et nous l'avons soumise à l'odorat des chercheurs ici présents... malheureusement sans grand résultat... » Le patron du cabaret se gratta la tête nerveusement. Qu'est-ce que c'était que ces barjots qui passaient leurs journées à respirer les culottes des filles ? « Il faut dire que le laboratoire n'est sans doute pas le lieu le plus approprié pour ces stimulations... » concéda Méringue. « C'est pourquoi nous souhaiterions reproduire cette expérience...

comment dirais-je... » « In vivo ! » suggéra un collègue. « C'est cela ! In vivo ! » reprit Méringue et devant le regard perplexe du patron. « Autrement dit ici. » L'autre menaça d'appeler le videur. L'assistant fit un signe au professeur qui brandit aussitôt une enveloppe. « Bien évidemment, nous vous paierons pour le dérangement. » Des négociations s'engagèrent à l'écart, puis le patron satisfait les précéda dans les loges où Méringue serra d'une petite main rose et inerte celle de chaque danseuse. Le but de sa visite provoqua de petits rires incrédules. Enfin, désignant Florent tout à coup poussé en avant, il conclut : « Voici le jeune homme qui viendra chaque soir... »

— Méringue m'a promis de m'embaucher comme directeur marketing pour commercialiser le parfum quand ils en auront trouvé la formule...

Un homme accoudé au bar faisait des signes en direction de Nicole, l'invitant à le rejoindre. Elle lui décocha un regard mauvais.

Yazid fit remarquer à Florent que cela pouvait prendre des années, avec un résultat aléatoire, tandis qu'avec la Coupe du monde, il aurait l'occasion de rencontrer les dirigeants des plus grands groupes internationaux qui sponsorisaient l'épreuve. Le jeune homme souleva quelques objections, mais Yazid n'en démordait pas. Il se ferait remarquer à coup sûr et à lui le jackpot. Ces arguments faisaient leur chemin, rien qu'à voir l'expression du visage de Florent. L'enjeu était de taille mais il fallait donner une réponse sans délais.

Il leur demanda juste de l'attendre cinq minutes.

Lorsque, un mois plus tôt, il était entré dans les loges, Florent avait reçu comme autant de décharges les regards circonspects de la dizaine de filles qui le jugeait. Pour se donner du courage, il s'était imaginé Laurent à sa place. L'impression de puissance qu'il dégageait lors de l'occupation de la Contilis avait convaincu Florent qu'il était le prototype de l'homme capable de faire face à n'importe quelle situation avec une égale assurance. D'une voix virile, il leur aurait demandé leur nom, puis risqué sans doute une plaisanterie grivoise, afin de leur faire comprendre que ni leurs peignoirs aux couleurs crues largement entrouverts ni leur regard effronté ne le troublaient. L'une d'elle, grande, avec un tatouage de scorpion sur l'épaule, qui se faisait appeler Penny, s'était particulièrement moquée de Florent. Devant son air effarouché, elle l'avait rabroué : « Tu ne vas pas en mourir... » Il s'était abrité

derrière une étude de l'université de Valence démontrant que la rencontre de jolies femmes augmentait le niveau de cortisol, l'hormone du stress qui, à un niveau très élevé, provoque le diabète et l'hypertension. Depuis qu'il travaillait pour Méringue, il épluchait les revues scientifiques. Il y relevait toutes sortes d'informations dans le but d'impressionner ses futurs employeurs, toujours à l'affût d'une idée originale. « Tu veux dire que j'ai le pouvoir de vie ou de mort sur toi... » avait conclu Penny d'un sourire carnassier.

L'annonce du départ du jeune homme fut suivie d'un lourd silence. Florent se sentait lui-même ému. Il s'était cru capable d'effectuer ce stage comme les précédents, sans se départir de son sérieux et de son application. Mais au fil des semaines, le spectacle des loges avait mis en péril ce bel agencement.

Les danseuses arrivaient, anodines presque, en tout cas semblables à n'importe quelle femme croisée dans la rue et, lentement, se préparaient pour leur numéro. Chacune avait son rituel. Certaines pliaient soigneusement leurs vêtements dans leur vestiaire comme à la piscine, d'autres retardaient le moment de se déshabiller en se lançant dans une longue séance de maquillage, d'autres enfin, comme Penny, enlevaient tout d'un coup, se débarrassant d'une corvée. Mais toutes le faisaient sans souci de lui plaire. Et lui se sentait comme un enfant à qui le magicien dévoile ses tours : loin d'en perdre leur mystère, ils acquièrent au contraire une puissance sans limite, en le faisant pénétrer dans les replis du mouchoir ou dans la profondeur du chapeau claqué.

Florent prit ses affaires et se dirigea vers la porte. En sortant, il croisa dans l'une des immenses glaces qui barraient les deux murs de la loge le regard fermé de Penny.

Retrouver Nemanja s'était révélé plus ardu. Il n'était plus vigile, mais grâce à d'anciens collègues, Yazid avait réussi à suivre sa trace jusqu'à Paris, où, aux dernières nouvelles, il faisait la manche dans le métro.

Après s'être divisés en trois groupes et réparti les lignes, Laurent et Yazid étaient tombés sur le Serbe à la station Vavin où, avec un compagnon qui tirait une sono, Nemanja, un accordéon accroché aux épaules, s'appêtait à monter dans la rame.

Ils s'étaient installés à une table de café, près de la devanture, et avaient commandé trois bières. Laurent contemplait les voitures qui s'arrêtaient au feu avant de redémarrer, et le flot des passants qui traversaient le boulevard Raspail.

— J'ai juré de ne plus jamais jouer au football...

La physionomie du Serbe, jusqu'alors sans expression, s'était durcie, ramassée dans les muscles tendus de ses joues et de son menton. La sueur collait ses cheveux contre son front. Il n'avait pas retiré son manteau et gardait une main sur son accordéon.

— Autrefois chez moi, à Belgrade, j'étais un ouvrier comme toi, dit-il en s'adressant à Laurent qui ressentit ce brusque mouvement de connivence comme une attaque.

Nemanja travaillait dans une usine beaucoup plus grande que la Contilis, à Vozdovac, un quartier de Belgrade construit sur une colline. Les équipes du soir rejoignaient les ateliers, tels des régiments montant à l'assaut d'une butte.

— Dans mon pays, j'étais un homme. Les filles me tournaient autour. Nemanja, qu'elles disaient, joue-nous quelque chose.

D'autres bières avaient remplacé celles qu'ils venaient de vider, sous l'impulsion de Yazid.

Le samedi soir, Nemanja allait au stade voir les matchs de l'Étoile rouge. Radko, qui était comme son frère, et lui appartenaient au club de supporters les plus chauds, les Braves, que ceux du Partizan, l'équipe rivale de Belgrade, baptisaient par mépris les Tziganes. Il s'était mis à fredonner une des chansons qu'ils entonnaient, parqués dans le virage nord du stade : « Ce soir il y aura de la casse, ce soir ce sera le délire. Voici les hooligans des rues de Belgrade... »

Il avait mélangé les temps, sa venue en France, ses souvenirs de Serbie, écorché les mots, parlant parfois à voix basse, comme à lui-même, mais la musique était familière à Laurent. Il s'était revu, dans son salon, se saoulant méthodiquement, avec ce sentiment mêlé de s'apitoyer sur lui et de se mépriser d'une telle faiblesse. Les hommes accusent le hasard mais le hasard est impartial.

Il y avait eu une immense bagarre dans le stade de Zagreb lors d'un match. Radko était mort tué d'une dizaine de coups de couteau.

Deux femmes étaient passées près d'eux.

— Pays de merde !

Laurent lui avait jeté un regard mauvais, Nemanja s'était excusé.

En arrivant à Paris, il s'était promis de tout faire pour rester propre et amène. « *Je parle un peu français. J'aime la France. Pays de merde !* » Il s'était à nouveau excusé. Au centre d'hébergement, il sortait en cachette son dictionnaire et s'efforçait de retenir les formules de politesse. « *Je vous en prie. Pourriez-vous m'indiquer...* » Il avait ricané. Il n'éprouvait plus désormais ni gêne ni fierté et prenait même un malin plaisir à bousculer les gens. Les bénévoles, avec leur air de compassion, lui étaient particulièrement insupportables. Les filles lui parlaient comme s'il était un chien abandonné. « Elles me demandent si je vais bien. » Pendant une seconde, les traits de son visage s'étaient faits exagérément affables avant de se refermer aussitôt. « Tu veux vraiment m'aider ? Alors offre-moi ton cul ! »

Les vêtements informes et défraîchis du Serbe, son odeur âcre de crasse qui, sous l'effet de la bière, devenait de plus en plus aigre, et ses yeux creusés au fond des orbites, encadrés par de larges poches, heurtaient Laurent. Le recrutement de Nemanja donnait à leur équipe l'air d'une bande de paumés dont la déroute était inéluctable.

Quand la guerre était survenue, il s'était engagé dans les milices, avec les autres Braves pour venger son ami...

Ce que le football avait détruit, le football pouvait le réparer, s'était risqué Yazid.

— Fais pas chier !

Des rires avaient fusé de l'arrière-salle occupée par un groupe de touristes américaines.

— Ce sont celles-là les pires. Elles n'ont jamais un regard ou alors si, quand elles cherchent dans le wagon d'où vient l'odeur de merde, elles me voient et tournent la tête ! Même quand je passe pour la musique, elles fixent ailleurs.

Le carrefour offrait le spectacle d'un ballet bien réglé que Laurent avait l'impression de suivre comme dans un film en accéléré.

— Tout cela n'a plus d'importance.

Il s'était enfui de son pays après la défaite au Kosovo, dissimulé au fond d'un camion sous une planche entre le fond de la remorque et la cargaison de blé, pendant un interminable voyage. Par la route à travers la Grèce jusqu'à Patras, puis par bateau jusqu'à Venise. Un

Bosniaque partageait sa planque. Qui payait montait. Les passeurs se moquaient bien de la guerre. La planche avait cassé. Il serait mort étouffé sans le Bosniaque qui s'était extirpé de leur cache et avait creusé le blé avec ses mains pour le dégager. Nemanja ne ressentait plus de haine, plus rien.

Il s'était tu un long moment, comme s'il cuvait sa bière.

— Tu devrais faire attention toi aussi. Tu as déjà perdu ton travail. Le football pourrait te prendre le reste... Tu as une femme ?

Laurent s'était contenté d'un sourire triste.

— Elle m'a quitté... murmura Laurent.

Nemanja avait posé sa main sur son bras.

Sous l'effet de l'alcool et plus encore de l'intérêt que semblait prendre Nemanja à son récit, Laurent avait longuement évoqué Sylvie. Nemanja affectueux s'était épanché sur une aventure juste avant la guerre, avec la femme d'un professeur aux seins énormes. Puis il s'était enquis de la façon dont Laurent comptait s'y prendre pour reconquérir sa femme.

— Grâce à la Coupe du monde.

50 000 euros.

Blaise n'avait jamais touché autant d'argent en quinze ans de PMU.

327 978,50 francs.

Il est des sommes qui dépassent l'imagination ou plutôt qui demeurent irréelles, malgré toute l'envie qu'on a de les posséder. Blaise s'était accoutumé à l'idée.

Le petit bois derrière chez lui.

Voilà ce qu'il achèterait. Chaque matin en ouvrant ses volets, il contemplait le bosquet de chênes, bordé par une petite rivière où il pêchait tous les week-ends entre avril et octobre.

Il s'y rendait déjà gamin.

Avant même d'habiter là. Avec deux ou trois camarades, ils gagnaient les bords de la Brianthe ou des ruisseaux environnants, mais son coin préféré se trouvait caché derrière les petits chênes. C'était ce qui l'avait décidé à acheter sa maison lorsqu'il s'était installé avec sa femme.

Il était l'un des meilleurs connaisseurs des endroits poissonneux.

Il partait de bonne heure et faisait un détour par le tas de fumier du paysan d'à côté pour attraper quelques vers qui serviraient d'appât. La canne à pêche appuyée contre une pierre, il s'allongeait, suçotant un brin d'herbe, en attendant que le poisson morde. Il sentait le long de ses jambes et sur son visage la chaleur du soleil et les brefs souffles du vent. Peu importait la quantité de goujons et d'ablettes qu'il rapportait dans son seau.

Il fixait les nuages.

Et s'amusait à deviner quelque animal ou quelque objet dans leur forme mouvante.

Enfant, toujours enfant.

Laurent sortit son sac de sport du coffre de la voiture. Il parcourut les quelques mètres jusqu'aux vestiaires tout en levant les yeux pour vérifier le temps. Il s'installa juste à gauche de l'entrée, puis entreprit de se déshabiller. Le cérémonial des instants précédant les matchs lui était aussitôt revenu. Un long moment assis, en slip, les coudes en appui sur les cuisses, il se banda la cheville. Il enfila son maillot, son short, et ses chaussettes, repliées au-dessous des genoux. Il décomposait chaque geste, un tel rituel était l'assurance d'un bon entraînement. Il enleva et embrassa son alliance avant de la ranger dans la poche de sa veste.

Il se mit à courir et sautiller en passant devant les supporters, le regard au loin comme s'il ignorait leur présence et rejoignit l'équipe. Des élus locaux, des journalistes, des curieux et même des anciens de la Contilis étaient venus pour les acclamer.

Dès la fin du premier tour de terrain, Laurent sentit les muscles de son mollet durcir dangereusement. Il se concentra sur sa respiration pour enrayer la montée de la douleur. Deux expirations profondes, deux courtes inspirations.

Un-deux, trois-quatre.

Il guetta à la dérobée les mêmes signes de souffrance chez les autres. Mais devant lui, Florent arborait une foulée souple et nerveuse, Yazid tirait sans effort sur ses bras. Seul Nemanja paraissait moins à l'aise. Il levait à peine les jambes, glissant presque sur la pelouse. Laurent se cala sur lui.

Un-deux, trois-quatre.

À son passage devant la petite tribune, il aperçut le conseiller encadré de deux inconnus, engoncés comme lui dans leur loden, laissant apercevoir le revers de leur costume et une cravate, mais n'eut pas vraiment le temps de s'interroger sur leur présence.

Le long de la ligne de touche, Galtier donna un coup de sifflet et ordonna d'accélérer sur cinquante mètres. Aussitôt Laurent, distancé

par le reste de l'équipe, ressentit une vive brûlure aux poumons. Le retour à une foulée plus lente ne lui permit pas de reprendre son souffle. Un flot de salive envahit sa bouche, l'empêchant de respirer à fond. Il cracha. Les gens, derrière la rambarde, rigolèrent et le sifflèrent. La veille, il s'était fait une promesse. En chier – et il s'était lancé dans de grands moulinets d'épaules, en sautillant dans son salon.

Un-deux, trois-quatre.

Nemanja donnait des signes de fatigue. Le visage de plus en plus rouge, il avait du mal à conserver une respiration régulière. La course de Blaise restait toujours aussi élégante, même s'il avait pris du poids lui aussi.

Laurent s'efforça de penser à autre chose qu'à la souffrance. Il ne s'était jamais fait d'illusion sur son déclin physique. C'était dans l'ordre des choses. Il s'était arrêté de jouer au foot quand Maxime l'avait battu à la course. Certains pères se sentent émus, voire dépassés, le jour où leur garçon rencontre une fille, d'autres quand leur progéniture réussit l'examen qu'ils n'ont jamais passé. Laurent en fit l'expérience sur un terrain de foot. Alors que pendant tant d'années, il ralentissait sciemment pour donner à son fils l'illusion qu'il était plus rapide et s'amusait de sa naïveté à le croire, il avait eu beau ce jour-là tirer sur ses bras, allonger sa foulée, le gamin ne s'était pas laissé décrocher. Centimètre après centimètre, il lui était passé devant, le distançant sans même s'apercevoir que cette fois, son père ne l'avait pas laissé gagner.

Au loin lui parvint la voix de Galtier. Un nouveau sprint de cinquante mètres lui colla un point de côté. Si seulement il parvenait à maîtriser sa douleur, se lover en elle comme dans une bulle, il pourrait tenir des heures mais l'intensité du mal l'empêchait de prendre le dessus. Il aurait aimé que Maxime soit là, lui prouver qu'il n'était pas que cet ouvrier aux horaires décalés qui s'endormait devant la télé.

La Coupe du monde ! Sérieux ? Tu veux dire en vrai ? Son fils l'aurait regardé par en dessous comme il faisait quand quelque chose le surprenait, mi-admiratif mi-méfiant, doutant de la véracité de ses propos, mais impressionné par tant de spectateurs aux entraînements.

Les jambes de Laurent répondaient à peine à ses injonctions et des pointes lui lançaient jusqu'aux genoux. Les muscles, durs comme de la pierre, ne parvenaient plus à se relâcher, Laurent sentait l'asphyxie proche. Il jeta un regard mauvais à Galtier quand il passa

à sa hauteur. L'ancien DRH était à son affaire, toujours à diriger.

Un-deux, trois...

Le sifflet à la bouche, il se tenait les mains dans le dos, les rondeurs de son ventre accentuées par son survêtement tout neuf.

À leur retour de Paris, le conseiller les avait informés qu'une grande marque de sport s'était décidée à sponsoriser l'équipe en fournissant tout le matériel, chaussures, ballons, équipements. En échange, il fallait glisser le nom de la marque dans les interviews aux journalistes locaux.

Les joues de Laurent virèrent au cramoisi. S'écrouler le nez dans le gazon, il avait toujours adoré l'odeur et plus encore celle de la boue.

Un-deux...

Il s'arrêta. Son corps était vidé de toute énergie. Plié en deux, les mains posées sur ses genoux, il chercha désespérément de l'air, un filet de salive lui coula le long du menton.

Nicole, avec sa trousse de secours, s'approcha en hochant la tête. Il aurait donné n'importe quoi pour que ce soit Sylvie. « Se mettre dans un état pareil... » Elle lui tendit une bouteille d'eau. Laurent vit le conseiller descendre au milieu du terrain, et présenter les deux types en costume-cravate aux autres joueurs.

Il n'osait pas se relever de peur d'affronter les mines déçues des supporters. Juste le jour où nos sponsors se déplacent, se lamenta le conseiller en s'éloignant sans un regard pour Laurent, les bras en croix sur la pelouse.

L'échec du premier entraînement ne refroidit cependant pas l'engouement des habitants du département. Laurent s'était vu offrir le contenu de son Caddie par le gérant du supermarché sous les applaudissements des clients, pendant que le vigile, un grand Noir, tout sourire, lui donnait des tapes dans le dos.

Les journaux régionaux multipliaient les titres aux jeux de mots faciles, « L'homme qui a su saisir la balle au bond », « Une Coupe du monde pour ne pas rester sur la touche »..., tandis que les panneaux publicitaires faisaient le décompte des jours les séparant du coup d'envoi de l'épreuve.

Ils étaient également conviés à la moindre manifestation culturelle ou politique locale. On leur demandait de débarquer à deux ou trois à la dernière minute, en compagnie du conseiller et

des représentants de leur sponsor. On les faisait s'asseoir au premier rang avant de les appeler à la tribune. Sous les applaudissements, ils devaient écouter les envolées sur la valeur de la diversité ou sur l'importance de la réinsertion, et avancer sur le devant de la scène à l'annonce de leurs noms régulièrement écorchés par le tribun.

Cette soudaine célébrité valut à Laurent un appel inattendu de Sylvie, peu après que sa photo était parue dans le journal.

Le sang bouillonnait dans ses tympans. Son émotion était si forte qu'il la comprenait à peine. Depuis son départ – quatre-vingt-treize jours précisément –, il n'avait eu aucun contact avec elle.

— Je me fais du souci pour Maxime.

Il devinait l'apparition des deux rides aux coins de ses lèvres quand elle était contrariée, le froncement de ses sourcils.

Il bafouillait sans pouvoir dominer son trouble. Sa bouche était sèche.

— Je voudrais que tu interviennes...

Il faisait des efforts désespérés pour se concentrer sur la conversation mais s'enivrait du timbre de sa voix, de ses accents tantôt inquiets, tantôt emplis de tendresse maternelle. Mon amour, ma douce.

— Tu me promets de le faire ?

Elle paraissait elle aussi nerveuse, évitant toute allusion à leur séparation.

— Je vais essayer...

Il voulait qu'elle insiste, qu'elle le conjure. Il retrouva un semblant de calme.

— Il a toujours été un peu à côté de la plaque. Mais ce n'est pas un mauvais gars.

Elle lui reprocha de ne pas voir la gravité de la situation. Il s'excusa aussitôt. Mon amour, ma toute douce, les mots cognaient dans sa tête.

Redoutant qu'elle ne raccroche déjà, il posa vite quelques questions, cachant sous son souci de père attentif le plaisir de l'entendre.

Elle s'était détendue, rassurée par l'intérêt qu'il manifestait pour

Maxime.

Il ressentait toute cette conversation comme une violence. Est-ce que tu m'aimes encore ? Sa langue pesait une tonne. Il s'épuisait à trouver les paroles les plus neutres possibles.

Il risqua une plaisanterie, imaginant la lueur amusée dans ses yeux lorsqu'elle souriait. Il s'était rappelé la toute première fois qu'il l'avait appelée dans l'espoir d'un rendez-vous. Attends, je mets mes lunettes. Il avait ri. Quand je vois flou, j'ai du mal à comprendre ce qu'on me dit.

Une idée germa dans la tête de Laurent, mais il n'avait pas encore l'assurance nécessaire pour la soumettre à Sylvie : lui proposer de venir chez elle pour raisonner Maxime. Il avait peur qu'elle refuse et plus encore qu'elle accepte. La voir et lui parler l'aurait tellement déstabilisé qu'il n'aurait plus été en mesure de discuter avec son fils.

— Tu peux compter sur moi.

Leur obsession des 50 000 euros le faisait sourire. L'attendrissait. Pour Galtier, cela représentait à peine une année de salaire. Il enviait leurs rêves.

Seule la recherche de l'identité de l'officier à qui appartenait le sabre accroché dans son salon l'intéressait. Il savait déjà que c'était un officier de la Garde impériale.

S'il arrivait à mettre la main sur le registre du 1^{er} régiment, il était sûr de l'identifier.

Il se consacrait à cette quête avec la même énergie qu'autrefois à son travail. Il s'était même persuadé que le terme de sa recherche marquerait celui de sa vie et redoutait de subir le même sort que ces vieux briscards, décédés peu après leur retour au foyer. Le soir, dans sa salle de bains, il examinait ses traits, sûr de voir bientôt apparaître un teint cireux et de profondes rides. Il mourrait du foie, avait-il prévenu sa femme, la maladie des demi-soldes...

La retraite lui avait toujours fait peur. Les dictionnaires ne s'y étaient pas trompés, qui désignaient du même mot une défaite militaire et la fin de la vie active.

Pourtant, au contact des anciens de la Contilis, il découvrait le bonheur simple qui avait dû être celui de l'officier de la Garde, parmi ses hommes, à les commander et les protéger. Il aimait leur compagnie, leur franchise un peu fruste, leurs plaisanteries viriles. Pourquoi avait-il dû lutter toute son existence contre cela ? Il s'était promis de se battre pour qu'ils obtiennent ces 50 000 euros. Il y avait quelque chose de dérisoire et pourtant d'attachant dans cette quête.

Ce n'était pas même une retraite, mais une débâcle.

Le temps passé à étudier l'histoire l'avait convaincu que le travail représentait pour la civilisation actuelle ce que la guerre était pour les Romains. Une idéologie, un socle pour se lancer à l'assaut du monde. Tant que Rome avait su garder cet esprit, son Empire s'était étendu. De même, tant que notre civilisation considérait le travail comme le fer de lance de sa puissance, elle avait dominé le monde.

La cause de la chute de Rome n'était pas les grandes invasions

mais la disparition de toute envie de se battre chez les Romains. Le jour où ils ne voulurent plus faire la guerre, ils enrôlèrent des mercenaires wisigoths, alains ou francs. Eux croyaient encore en la leçon que Rome leur avait apprise : le pouvoir tenait dans le glaive.

Les empereurs s'étaient succédé, sans vertu ni vigueur, les généraux avaient préféré comploter plutôt que de mener leurs troupes en campagnes et à l'image de leurs chefs, les soldats n'aspirant plus qu'à une vie meilleure s'étaient débandés aux premiers chocs. Rome n'était plus qu'un empire de jeunes invertis et de vieillards séniles.

Pareillement, dans nos sociétés, on s'était mis à considérer le travail comme une corvée, préférant glorifier les loisirs. L'idéal était la réussite sans effort. On faisait encore semblant de croire au mérite mais on ne cessait de vanter la réussite éphémère de n'importe quel crétin.

La fermeture de la Contilis révélait ce que tous savaient secrètement mais se refusaient à admettre. On donne le boulot aux Barbares comme les Romains leur confiaient leurs armées.

La mort du travail.

Et ces 50 000 euros étaient le solde de tout compte.

Rien n'aurait pu distraire Laurent de son objectif. Depuis qu'il s'était remis au sport, il se découvrait une énergie dont il ne se serait jamais cru capable.

Après la catastrophique première séance d'entraînement, la tentation avait été grande de baisser les bras. La vision de Massillon surpris par leur soudaine irruption dans les tribunes, et se décomposant à mesure qu'il les reconnaissait, avait aidé Laurent à s'accrocher. Tout ce qui lui était arrivé depuis son licenciement jusqu'au départ de Sylvie était dû à Massillon. Au moment où Sylvie attendait de lui qu'il s'ouvre et fasse preuve d'initiatives, la dégradation du climat à l'usine l'avait poussé à se renfermer sur lui-même, à se noyer dans ses angoisses.

Massillon l'entêtait.

Laurent serrait les dents, se forçait à courir un tour de plus ou bien à accélérer dans les derniers mètres. Pour avoir la satisfaction de lui démontrer sa haine, effacer les regrets de ne pas lui avoir vraiment dit son fait quand il l'avait sous la main, et enfin tourner la page, il fallait s'entraîner et s'entraîner encore. Et quand parfois Blaise ou Nemanja, comme lui, montraient des signes de fatigue, il leur glissait le mot magique, « Massillon ». Le nom de l'ancien patron était devenu une sorte de cri de guerre.

Dès qu'ils étaient seuls dans les vestiaires, ils s'entretenaient de l'opération « 50 000 ». Ils entraîneraient le PDG de force vers un endroit retiré qu'ils repéreraient en arrivant au stade et le contraindraient à contacter Boston. Laurent se disait prêt à le secouer un peu si nécessaire. Mais ils n'en parlaient à personne, surtout pas au conseiller. Officiellement, ils portaient pour Prague afin de disputer la Coupe du monde, mais ne se préparaient que pour l'instant des retrouvailles avec Massillon.

Le premier mois d'entraînement, il avait sué sur le terrain, perdu du poids, et lentement retrouvé la forme. Il s'était astreint à des séances d'abdos et de pompes chaque fois plus longues. Il avait ajouté des tours de terrain, contrôlant sa respiration pour éviter le

point de côté lorsqu'il haussait progressivement le rythme. Il achevait désormais les séries de sprint avec un sentiment de légèreté et de puissance et réussissait à apprivoiser sa douleur.

Une force nouvelle naissait en lui.

Le football avait ceci de rassurant qu'il pouvait s'abandonner au jeu en toute confiance. Il y avait quelque chose d'intensément simple à effectuer ces courses répétitives pour empêcher les adversaires de marquer, à se jeter dans les bras du buteur, à écouter les incantations, toujours les mêmes, de l'entraîneur, dans le vestiaire. Quelque chose qui dépouillait le monde de ses incertitudes, car si le hasard ou la malchance jouaient leur rôle, et quel rôle, au cours de la saison, les matchs conservaient leur déroulement évident. Les règles étaient immuables comme les gestes, sans risque de voir soudain cette belle unité voler en éclat.

Il aimait par-dessus tout les ambiances de vestiaires, et plus particulièrement le moment où, une serviette autour des hanches, il revenait de la douche, encore humide, et se rhabillait lentement en compagnie des autres. La vision de ces corps nus, dont personne ne semblait se soucier, le rassérénait. Il avait lutté toute sa vie pour être là, avec ses défauts, son ventre rebondi, ses cheveux dégoulinants, comme les autres, les différences non pas abolies, mais sans plus d'importance. Longtemps il avait cru que de rire aux expressions crues de son grand-père comme aux blagues grossières de ses coéquipiers étaient un sésame pour se faire accepter alors qu'il suffisait juste de se caser dans un coin, silencieux, et sa peur s'évanouissait. Les odeurs de pommade, les chaussures à crampons jetées sur le sol, les maillots boueux entassés et la bouteille de pastis qui circulait de main en main étaient les joyaux de son royaume. Ici il n'y avait plus rien à cacher.

Ses muscles devinrent si affutés que sa rage, dépouillée désormais de toutes les petites mesquineries et les mauvaises raisons – se venger de Massillon était un acte de justice –, se doubla d'une énergie formidable qui appelait à la lutte, et plus encore au renouveau. Il devait changer. Radicalement. Massillon ne serait qu'une étape, une vieille affaire à régler. Sa vigueur le poussait à plus. Il ne savait pas encore comment, mais il y aspirait.

Un matin, alors qu'après l'entraînement général il s'infligeait une demi-heure d'exercice supplémentaire, lui revinrent en mémoire les mots d'encouragements de son grand-père quand il se lamentait sur son sort. « N'oublie jamais d'où tu viens. Des millions d'autres minuscules spermatozoïdes ont essayé d'atteindre l'ovule de ta mère

avant toi, mais c'est toi qui as gagné. Dans le lot, il y avait sans doute de futurs génies, peut-être même des présidents de la République ou des champions qui auraient gagné le Tour de France... Mais tu les as tous devancés, tout malins qu'ils étaient. Tu es un crack ! »

Tout semblait possible ou plutôt il ne se sentit plus empêtré dans son habituel fatalisme qui le poussait à renoncer devant la difficulté.

Il allait gagner la Coupe du monde.

Il s'arrêta de courir. L'idée avait jailli avec une telle évidence qu'il se sentit désarçonné. Il n'aurait jamais imaginé envisager une telle issue avec autant de lucidité. La victoire devait récompenser tous les efforts consentis. L'excitation lui fit contracter tous ses muscles et il s'élança, traversant le terrain en sprintant et hurlant « On va la gagner ! » jusqu'à s'écrouler sur la pelouse par manque d'air.

À partir de là, il fut différent. Il cessa de détester Galtier. Il prenait même plaisir à discuter avec lui. Jusqu'alors, le monde s'était divisé pour Laurent en deux catégories : ceux qu'il avait besoin de toucher lorsqu'il leur parlait et ceux avec lesquels il restait à distance. Insensiblement, Galtier passa de la seconde à la première.

Lorsqu'ils buvaient un verre après l'entraînement, Laurent se laissait aller à lui taper sur l'épaule en guise d'au-revoir ou bien se risquait à évoquer des souvenirs de la Contilis, lui révélant combien il avait été détesté par les gars de la chaîne. Il ponctuait ses remarques d'un geste de la main sur le bras de l'ancien DRH. Galtier lui répondait tout aussi amicalement, riait avec lui de sa mauvaise réputation, payait sa tournée et paraissait trouver dans cette soudaine promiscuité un plaisir viril évident.

Il en allait de même avec Florent. Au début l'admiration qu'il sentait poindre de la part de l'ancien stagiaire le mettait mal à l'aise. La culture et l'éducation du jeune homme étaient des barrières qui le contraignaient à surveiller son langage ou à éviter certaines plaisanteries. Mais, peu à peu, Laurent commença pendant les entraînements par lui donner des conseils tactiques qui, insensiblement, débordèrent en dehors du terrain et il s'étonnait de le voir acquiescer à ses avis. Il aurait aimé que Maxime ait la même bienveillance à son égard. Il n'aurait pas perdu ses moyens comme c'était le cas les derniers temps à la maison lorsque chacune de ses phrases était ponctuée par un raclement de gorge ironique de son fils ou par une lueur railleuse.

Laurent se montra même attentionné envers Nicole. Tous se

conduisaient avec elle comme s'ils ne s'apercevaient pas qu'elle était une femme, redoutant sa réaction ou plutôt la zone d'incertitude dans laquelle ils seraient entrés s'ils lui avaient rappelé son sexe. Un jour, Laurent s'était enhardi à lui proposer de porter sa trousse de secours et surprise, Nicole n'avait pas osé refuser. Avancant prudemment, il lui fit quelques compliments qui n'appelaient pas de réponse sur sa tenue ou sa coiffure, se hasarda même une fois à lui offrir des fleurs. Il faisait tout cela avec une bonne humeur naïve, évitait toute remarque déplacée si bien que Nicole se sentait différente mais nullement en danger. Surtout, il ne s'était jamais risqué à lui reparler de sa séparation, devinant qu'elle n'avait aucune envie d'une fraternité de chagrin. L'intérêt bienveillant qu'il manifestait envers Florent acheva de lui gagner le respect de Nicole.

Tout entier tendu vers la victoire, le capitaine se comportait comme si chaque instant de son existence était désormais le fruit d'un entraînement dont le but aurait été de reformer avec les autres un groupe aussi solide que l'ancienne équipe du matin. Mais, alors qu'autrefois il s'était contenté de suivre ses collègues, une union évidente existant entre eux contre le patron, le contremaître et les gris, il se sentait désormais investi dans la cohésion de cette nouvelle équipe si disparate. Il arrivait au stade avec en tête une série de questions ou remarques personnelles préparée la veille avant de s'endormir, conscient qu'il était dépourvu de toute fantaisie ou de talents d'improvisation. C'était d'ailleurs ce qui l'avait tout de suite attiré chez Sylvie. Son aptitude à court-circuiter le flot régulier des événements, provoquait invariablement un élan amoureux chez lui. L'espace d'un instant ils prenaient la fuite. Il éprouvait chaque fois une excitation inquiète et joyeuse à se faire remarquer quand elle chantait à tue-tête dans la rue ou volait un paquet de bonbons au supermarché en lui jetant un coup d'œil complice.

Seul Yazid semblait percevoir ce changement et encourageait Laurent à persévérer par de petits gestes. Dans le vestiaire, il l'invita à délaisser sa place près de l'entrée pour s'asseoir au centre, à ses côtés, et s'arrangeait pour qu'il donne son avis en toutes occasions.

Laurent ne vivait plus dans la crainte d'une fin, mais dans l'attente de la suite heureuse.

Auparavant, il lui restait une dernière chose à faire.

Nicole ne voulait pas y penser. En tout cas, elle n'en tenait pas compte dans le calcul de son budget. Elle n'en avait pas besoin.

Elle pouvait renoncer à tout. Sauf à ses randonnées. Peu lui importait le parcours, Nicole n'aimait pas la campagne. Les champs et les forêts ressemblaient toujours à des aires aménagées d'autoroute, où régnait une odeur de sandwich jambon-beurre sous cellophane. Elle ne cherchait que la lente montée des courbatures dans les mollets et dans les cuisses, l'alourdissement progressif des chaussures qui rendait éprouvant chaque accident de terrain, les bretelles du sac qui tiraient sur les épaules, l'humidité chaude des vêtements. Elle pouvait marcher des heures, dans cet état d'abrutissement, qu'elle s'attachait à faire durer bien plus sûrement que la légère ivresse que lui procurait son doigt de whisky tous les soirs.

50 000 euros, moins les prélèvements fiscaux.

Elle souscrirait une assurance-vie et ferait de son fils l'unique bénéficiaire. En souvenir des moments enchantés, passés à cuisiner pendant qu'il faisait ses devoirs sur la table. Il ne se doutait même pas combien ces heures avaient été toute sa vie.

Elle mourrait avec cette image.

Elle s'en était fait la promesse.

Les parents ne sont jamais plus dangereux que lorsqu'ils sortent de leur routine.

Le plus souvent, Maxime pouvait anticiper leurs réactions. Il connaissait par avance les promesses qui les rassuraient, les petites phrases qui les inquiétaient ou les apaisaient tant et si bien qu'il avait l'impression de conduire la discussion à leur insu et de jouer avec leurs émotions comme un programmeur sur son clavier.

Mais il arrivait parfois, en de rares occasions, que leurs attitudes échappent à toute prévision. C'était justement ce qu'il redoutait avec la venue de son père. Sa mère l'avait prévenu le matin même, au dernier moment, comme pour mieux le surprendre.

Aussi, quand la sonnette avait retenti, Maxime s'était-il levé de son bureau pour coller son oreille contre le battant de la porte. Les voix de ses parents lui parvenaient étrangement proches et il essayait de deviner leurs gestes. Sa mère complimenta son mari. « Tu as l'air en forme... » Laurent eut un rire gêné. Ce devait être grâce à sa Coupe du monde. Maxime avait cherché sur Internet tous les articles sur l'événement et peinait à reconnaître dans le chômeur méritant et battant que présentaient les journalistes le portrait de son père.

Il entendit ensuite le bruit de leurs pas se rapprocher. Une brève angoisse le fit reculer contre son lit, comme si la peur que lui inspiraient la voix grave et le corps imposant de Laurent quand il était enfant l'envahissait à nouveau. Il se souvenait de la fois où il avait aperçu son père dans la baignoire après un match. Les douches des vestiaires étaient en panne. Il s'était plongé dans l'eau qui avait aussitôt pris une teinte noirâtre. Par moments apparaissaient à la surface un genou ou un coude, suggérant à Maxime l'image de quelque monstre marin surgissant des profondeurs.

Ouvre !

Maxime s'immobilisa. Il sursauta en voyant la poignée de la porte

s'abaisser puis se relever à plusieurs reprises.

Il entendit le corps de son père s'appuyer contre la cloison et sa voix plus calme.

Laurent lui promit, s'il le laissait entrer, de ne pas le forcer à quitter la pièce. Maxime connaissait ce genre de promesse dont les parents s'affranchissaient ensuite.

La remarque fit rire Laurent.

Maxime s'était préparé à tous les arguments que son père ne manquerait pas d'avancer, le chagrin causé à sa mère, les conséquences sur son avenir, les regrets qu'il nourrirait par la suite.

Mais Laurent commença par lui parler de sa propre enfance. Son évocation s'était jusqu'alors limitée à quelques anecdotes sur son grand-père, qui se résumaient dans l'esprit de Maxime à une série de clichés hauts en couleurs mais dénués de toute réalité. Il peinait à reconnaître la voix de Laurent dans celle, émue et mal assurée, de l'homme qui lui racontait par bribes la souffrance de n'avoir jamais connu son père.

— Je n'ai pas su m'y prendre avec toi.

L'aveu surprit Maxime. Le regret paternel de ne pouvoir partager avec lui la préparation de la Coupe du monde le troubla plus encore. Il s'était conditionné, endurci même, pour faire face aux reproches mais la culpabilité qu'il désirait à tout prix étouffer réapparaissait, par ce détour inattendu.

Il en voulut à Laurent d'avoir contourné ses défenses avec autant de facilité. Pis même, son père n'avait rien demandé, juste fait part de son envie de repartir sur de nouvelles bases.

Si Maxime refusait malgré tout, ne s'agissait-il pas là d'un de ces entêtements d'enfant qui ne sait plus comment revenir en arrière sans perdre la face ? Il tendit la main vers le verrou. Il suffisait qu'il tourne le bouton, pousse la poignée, et passe la tête à travers le chambranle pour que commence une nouvelle histoire. Peut-être même que leur réconciliation entraînerait dans la foulée celle de ses parents.

Le contact de l'acier froid arrêta le mouvement de ses doigts.

La perspective de la séance d'embrassades à suivre le tétanisait. Il redoutait plus qu'il n'aurait su le dire toutes les marques d'attendrissement manifestées par son père. Son regard humide, ses grosses mains posées sur lui, et ses paroles sentencieuses qu'il répétait sans fin le dégoûtaient. Au contraire de Laurent, Maxime

avait en horreur toute forme de promiscuité masculine et c'était l'une des principales raisons pour lesquelles il avait arrêté le sport.

Il se rassit devant son ordinateur à la recherche de forums où il déverserait sa rage. Le silence devint oppressant, son père derrière la porte, guettant sa réaction. Un sentiment de trahison afflua en lui. Pour la première fois depuis son repli dans sa chambre, il ne parvenait plus à discerner qui de lui ou de son autre, toujours prêt à resurgir pour le pousser vers ses mauvais instincts, avait décidé de s'enfermer dans un mutisme hostile. Il retourna sa colère contre son père.

— Va-t'en !

Il eut presque aussitôt honte de son attitude trahissant sa faiblesse bien plutôt que la détermination dont il voulait faire preuve.

Sans relever sa virulence, son père manifesta son espoir de le voir changer d'avis et lui promit d'attendre son appel.

Mais ce qui acheva Maxime et provoqua ses larmes fut d'entendre son père murmurer d'une voix blanche qu'il l'aimait, avant de s'éloigner.

Le plus silencieusement possible, l'adolescent retourna à son poste d'écoute et l'oreille plaquée contre le mur tenta d'intercepter la conversation de ses parents.

Il les imagina dans l'entrée, impuissants à surmonter leur gêne. Il entendit des sanglots sans arriver à déterminer lequel des deux pleurait. Il les vit se serrant l'un contre l'autre, son père légèrement plus grand, la joue appuyée contre les cheveux de Sylvie, les mains posées sur ses fesses. Cette façon de s'approprier le corps de sa femme et d'afficher son désir mettait toujours mal à l'aise Maxime. Cela se produisait le plus souvent dans les moments où Laurent cherchait le pardon de Sylvie. Maxime détestait plus encore la réaction de sa mère dont la brève résistance cédait, manifestant par son relâchement son pardon.

Un bruit venant de la cuisine le tira de sa rêverie. Sa mère raccompagnait son père à la porte de l'appartement. Le craquement du parquet sous leur pas l'empêcha de distinguer clairement si son père l'avait embrassée avant de partir ou s'ils s'étaient serré la main.

Maxime échangea quelques messages avec Marion. Il lui raconta à sa manière la venue de son père : il avait pénétré de force dans l'appartement et Maxime avait dû se battre avec lui avant que sa

mère réussisse à prévenir la police. La réaction pleine d'empathie de Marion l'amusa et le contraria tout à la fois.

Au fil des mois, ils avaient fini par nourrir une liaison qui reposait uniquement sur des mails et des SMS. Au début, Maxime était très fier d'avoir réussi à attirer son attention, mais, échangeant sans jamais la voir, il ne se sentait plus paralysé par sa beauté. Elle avait cessé d'être inatteignable. Tout autre était le chemin parcouru par Marion. Avant la soirée d'anniversaire chez Nicolas, elle avait prêté une attention plutôt distraite à Maxime. Mais il était désormais un être à l'aura pleine de romantisme, qui éveillait en elle le désir de le sauver. Elle redoutait qu'il ne devine, sous ses airs un tantinet blasés, la puérilité de ses rêves.

Il lui envoya un message mordant. Il le regretta presque aussitôt, et se déconnecta.

Quand on n'a plus de pays ni de famille, qu'est-ce qu'on peut faire d'une telle somme ? Hein ? Nemanja avait d'abord pensé se prendre quelques putes pour voir s'il était encore capable de baiser. Il s'en serait offert plusieurs comme un type qui a jeûné trop longtemps se paye un gueuleton. Il aurait été le roi de la fête, les prenant l'une après l'autre, comme un défi. Un amant formidable, une force de la nature.

Mais son excitation s'était éteinte. Cela ressemblait à un air de musique de chez lui où l'allégresse cédait progressivement à la mélancolie. Il enviait la passion de Laurent pour sa femme.

La façon dont les autres l'accueillaient sans rien lui demander lui rappelait ses soirées à Belgrade en compagnie de Radko. Il ne leur disait presque rien. Son français défaillant, l'habitude de la solitude et la crainte de les perdre en se montrant maladroit l'empêchaient de se livrer mais il sentait combien au fil des entraînements il s'attachait à eux. Comme souvent les gens laconiques, il retenait leurs paroles, mémorisait leurs envies. Il aurait pu dire presque à coup sûr ce qui ferait plaisir à chacun.

Il décida que, si un jour il touchait les 50 000 euros – une disposition au malheur, à anticiper toujours le pire le retenait d'y croire véritablement –, il organiserait une grande fête. Il inviterait les filles du Pavillon de l'Amour. La femme de Laurent aussi. Il choisirait pour Blaise une super canne à pêche et pour Galtier un sabre du régiment de Raguse qui avait servi sous l'Empereur. Quant à Yazid, il hésitait entre une montre en or et un costume. Des garçons en tenue blanche leur serviraient une suite ininterrompue de plats. Des tonneaux de vin aussi, tellement qu'ils n'auraient plus soif jusqu'à leur dernier jour.

Et de la musique. Il s'achèterait un instrument tout neuf avec un clavier doré. Il jouerait toute la nuit comme autrefois quand Radko l'emmenait faire la tournée des bals sur sa moto. Nemanja grimpait derrière avec son accordéon sur l'épaule. Il sympathisait avec les musiciens pour monter sur scène et se mêlait à l'orchestre.

Peut-être aussi aurait-il le courage d'inviter Nicole à danser.

La descente sous les nuages fit apparaître un paysage étendu de villes et de champs. Le visage collé contre le hublot, Laurent scrutait les entrelacements de routes pareilles à une pelote dévidée sur lesquelles il devinait des camions gros comme des puces. La vision de ces agglomérations en miniature correspondait exactement à ce qu'il ressentait. Depuis leur départ ce matin de Roissy, il était en proie à une joie pure qu'il n'avait plus connue depuis son enfance, quand dans la cour de ses grands-parents, il s'amusait à rejouer les matchs de la Coupe du monde. Il visait avec son ballon le mur en crépi du garage. Chaque fois qu'il atteignait sa cible, il levait les bras au ciel, courait en tous sens, en commentant son but à la façon d'un journaliste sportif.

Quand l'appareil entreprit son approche pour atterrir, le grossissement des immeubles, l'élargissement des routes et la netteté progressive des véhicules lui donnèrent le sentiment de toucher au but. Dans le hall de l'aéroport, une large banderole souhaitant la bienvenue aux chômeurs du monde entier les accueillit. Un bus aux couleurs du département attendait leur petite délégation, à laquelle s'était joint le conseiller. Il avait pour mission de les encadrer et de filmer les péripéties du séjour, afin de les mettre en ligne sur le site du conseil général.

Laurent s'installa à l'arrière, comme il faisait quand il allait disputer des matchs contre ceux du Mans ou de la Ferté. Ils traversèrent Prague sans s'arrêter. L'excitation du voyageur, cette sensation grisante de pouvoir observer sans retenue et plus encore, d'avoir la chance, par la grâce du dépaysement, de devenir dans le regard intrigué des autochtones quelqu'un d'autre, beaucoup plus intéressant, gagna rapidement les membres de l'équipe. Ils poussèrent de grands cris à la vue des banderoles annonçant l'épreuve, suspendues aux réverbères le long de l'avenue Narodni. Ils s'amusèrent des tramways aux couleurs vieillottes ou bien encore des taxis jaune criard qui zigzaguaient avec maîtrise parmi le flux des voitures. Laurent s'absorba dans la contemplation des gens qui, à cette heure, sortaient du bureau ou faisaient leurs courses, avec le sentiment rassurant que tout cela ne différait guère de la vie à Alençon.

L'ambiance cossue et provinciale céda progressivement la place, à mesure qu'ils s'éloignaient du centre, à celle, sans âme, d'une succession d'immeubles et d'usines, certaines encore en activité, d'autres à l'abandon, aux équipements vétustes et sales, qui lui rappelèrent la Contilis.

Ils parcoururent une vingtaine de kilomètres avant de rejoindre leur hôtel à la périphérie. Il s'agissait d'une bâtisse aux murs peints dans un rose délavé, et à l'entrée affublée d'une rotonde prétentieuse. De larges fissures lui donnaient un air de château abandonné. Les organisateurs avaient imposé des endroits, sans grand luxe, fidèle à l'esprit qui animait le créateur de la Coupe du monde des chômeurs : « Éviter toute démesure rendant ensuite difficile le retour à la vie normale. »

De même ils dormaient, sauf Nicole, dans des chambres doubles qui exhalaient une odeur d'humidité et de remugle. Mais cela convenait parfaitement à Laurent. Il voulait garder toute son énergie et passa le reste de l'après-midi sur son lit. Il fit défiler les chaînes de télévision et reconnut plusieurs séries américaines. Tout en se demandant comment les spectateurs pouvaient ne pas s'apercevoir de l'incongruité de ces policiers new-yorkais menant leur enquête en tchèque, il se laissa bercer par l'agitation incompréhensible des personnages. Rien ne devait troubler ce qu'il appelait sa concentration.

Blaise enfouissait dans sa valise les dépliants touristiques glanés sur le présentoir devant la réception, le stylo et le bloc-notes de l'hôtel déposés sur leur table de nuit, l'échantillon de shampoing sur la tablette du lavabo, un numéro du *Blesk*, le tabloïd local, qui traînait sur un fauteuil. Il s'enthousiasmait de lire son nom dans le programme officiel de la Coupe du monde, parmi les cent quatre-vingt-douze participants des trente-deux équipes présentes, ou bien s'arrêtait dans le hall et souriait aux journalistes, reconnaissables à leur badge d'accréditation.

Laurent n'attendait qu'une chose, que l'arbitre siffle le début de leur premier match.

Le jour de la cérémonie d'ouverture, dans l'avenue Masarykovo Nábožnosti, il se prit les pieds dans un rail de tramway et heurta un des membres de la délégation les précédant. Laurent s'excusa d'un geste de la main, avant de comprendre qu'il s'agissait d'un membre de l'équipe polonaise, désignée le matin même comme leur premier adversaire par le tirage au sort.

Il se mit à les observer et nota que l'un d'eux se frottait la cuisse de temps à autre. Une ancienne douleur qui ne demande qu'à se réveiller. Il mémorisa leurs visages. Lors des matches, il prenait l'ascendant sur le joueur adverse quand ses traits étaient devenus suffisamment familiers pour ne plus lui prêter quelque motivation extraordinaire ou une force surhumaine.

Ils longèrent la Vltava.

La plupart des Polonais avaient le front large et massif, surmonté d'une épaisse tignasse, les joues planes aux pommettes hautes, et derrière cette physionomie poupine, Laurent crut déceler une violence latente. Il les sentait prêts à tout malgré leur air bon enfant et leur joie évidente d'être là, une force brutale tapie dans leurs tripes.

Ils arrivèrent sur la place de la Vieille-Ville. Des hommes, un brassard rouge au bras, leur indiquaient où se tenir. À la tribune, au pied de l'horloge astronomique, des officiels se succédaient, d'anciens joueurs, des dirigeants du comité d'organisation ou de la fédération internationale de football, des politiques aussi. Nichée au-dessus d'eux au sommet d'un fronton, l'horloge affichait – décortiquant avec précision tous les temps inventés par les hommes – l'ancienne heure de Bohême qui commençait au lever du jour, notée en chiffres arabes, celle actuelle en chiffres romains et celle enfin qui se divisait en douzièmes de journée. Les délégations de joueurs déployées sur la place écoutaient sagement. Les rayons de soleil de ce mois de juin éclairaient en diagonale le bas des façades surchargées de fenêtres et recouvertes de stuc jaunâtre. Le sol pavé rappelait à Laurent les après-midi printaniers dans la cour de la Contilis. Le fond sonore des discours en anglais berçait sa concentration. Sur l'immense cadran, l'astre solaire, accroché à la tige d'une main dorée, brillait dans la partie du ciel visible au-dessus de l'horizon. En dessous se situait la nuit. Entre les deux se tenaient *Occasus* et *Crepusculum*, coucher et crépuscule, et *Aurora* et *Ortus*, aurore et lever.

Laurent ne quittait pas des yeux les Polonais. La tactique de Galtier était simple : l'offensive. Un seul défenseur, un demi qui couvrait, et deux attaquants. « On les déborde par les ailes, selon la méthode napoléonienne... » Plus Laurent étudiait leurs dos musclés, leurs corps trapus et jeunes, plus il sentait irradier une peur diffuse. Leurs vestes de survêtements plissaient en bas des hanches ou se tendaient autour du cou. Ils leur donnaient une allure démodée, comme s'ils conservaient, plus de vingt ans après la disparition du communisme, le même aspect suranné, qui caractérisait alors les

habitants du bloc soviétique. « *Football has the power to change life !* » Une vague d'applaudissements couvrit la voix de l'orateur. Dans l'esprit de Laurent, l'équipe polonaise se superposait avec les ouvriers tchèques d'Ostrava, une sorte d'internationale de l'Est, prête à tout. « *The UWC is a single occasion to meet other players from different nations.* » Laurent se moquait bien de boire le coup avec eux, il voulait les battre. Il faudrait dire à Galtier d'adopter une tactique plus prudente, à deux défenseurs épaulés par un milieu et un seul attaquant. Il ignorait tout de Napoléon, mais lui, il connaissait le terrain. Contre ce genre d'équipe, il fallait subir, faire le dos rond et placer des contres.

« Mesdames et messieurs, chers participants à cette deuxième édition de la Coupe du monde des chômeurs... » Le nouvel orateur tout autant que ses mots prononcés en français tirèrent Laurent de ses pensées. Massillon se tenait sur l'estrade. « Retrouver l'envie de gagner, voilà le maître mot de cette belle compétition... » Laurent revit aussitôt les quais de déchargement, à travers les fenêtres du local syndical. Galtier, la tête baissée, paraissait perdu lui aussi dans quelque souvenir, Blaise ponctuait chaque phrase de Massillon d'une bordée d'injures murmurée entre ses dents, Nicole ne le lâchait pas du regard. Il pérorait à la tribune. « Quand un groupe tel que le nôtre jouit d'une telle notoriété, il a le devoir de la mettre au service d'actions citoyennes... » Connard, maugréa Blaise. La voix sans chaleur de Massillon et plus encore sa langue, raide et inadaptée, donnaient à Laurent la nausée. À l'annonce de la fermeture, il avait parlé de relais de croissance, de perspectives de reprise qui n'étaient pas au rendez-vous, comme aujourd'hui il évoquait une valorisation de l'effort nécessaire pour restaurer une image de soi dégradée... Et alors qu'il croyait son patron complètement à côté de la plaque, avec son jargon de technocrate, le monde dans lequel Laurent se débattait finissait toujours par obéir aux mots du PDG. Ils n'étaient que des pièces de bois aux fils actionnés par la volonté de Massillon.

« Au nom du groupe que je représente ici, je souhaite à tous les participants une très belle Coupe du monde... » Il salua puis quitta l'estrade pour rejoindre son siège, au milieu des principaux sponsors, un peu en arrière de la tribune, laissant à Laurent le sentiment d'un augure défavorable.

Le carillon retentit. Quatre automates près du cadran s'animent : un homme à la tunique d'un bleu éclatant se regardait dans un miroir doré, il symbolisait la vanité, un avare au long

manteau de cuir agitait sa bourse, et l'envie déguisée en Turc secouait la tête en jouant de la mandoline. Enfin, seule à ne pas être représentée sous des traits humains, la mort brandissait puis retournait un sablier de sa main gauche ; de l'autre, elle tenait un globe terrestre, rond comme un ballon. Les tempes saillantes, le nez évidé et les mâchoires édentées, elle observait de ses deux orbites vides ces chômeurs de tous âges, venus du monde entier, leurs survêtements aux couleurs chatoyantes, recouverts de noms de sponsors. Elle leur adressait le même sourire à l'enjouement mélancolique qu'aux foules de pauvres qui, autrefois, à chaque carnaval, repus et éméchés grâce à de riches mécènes, venaient lui présenter le roi des fous.

Heureusement pour lui, Laurent était trop occupé pour en tirer un présage néfaste. En compagnie de Blaise, il se faufilait parmi les autres délégations. Le rythme monocorde des discours avait repris. La ruée des Contilis bouscula l'ordonnancement impeccable. Avant même qu'ils puissent atteindre le podium, les hommes aux brassards rouges les obligèrent à réintégrer leur place.

Quand les délégations se dispersèrent, ils tentèrent bien de coincer Massillon mais les dirigeants présents à la tribune avaient disparu. Le conseiller par la suite leur apprit le départ de Massillon sitôt la cérémonie d'ouverture terminée. Il ne reviendrait que le jour de la finale pour la remise du trophée. Cette nouvelle mettait grandement en péril l'opération « 50 000 » mais Laurent se chargea de leur remonter le moral. Nous savons ce qu'il nous reste à faire !

Comme il le redoutait, la première rencontre fut pénible. Il y eut d'abord le discours de Galtier. Après avoir longuement vanté la fidélité des Polonais à Napoléon, il leur expliqua qu'à travers l'histoire ce pays avait toujours précipité la France dans des catastrophes comme en 1940...

Plus grave, les faibles dimensions et le revêtement synthétique du terrain, installé sur la petite place au carrefour de l'avenue Kaprova et de la rue Platnerska, favorisèrent le jeu rapide et collectif des Polonais. Au bout de cinq minutes, ils menaient déjà par deux à zéro. Paralysé par l'enjeu, à moins que ce ne fût par les nombreux touristes qui applaudissaient aux combinaisons de leurs adversaires, les Contilis s'épuisaient à courir après la balle. Même Blaise avait perdu son élégance habituelle. Seul Florent, dans les buts, faisait des miracles pour éviter que le score n'enfle.

À la mi-temps, l'abattement régnait dans la tente qui leur servait de vestiaire. Laurent paraissait particulièrement affecté. Sa force et

sa confiance d'avant-match avaient laissé place à une désillusion qui le poussait à voir dans la défaite se dessinant le symbole de toute son existence. Il adressa un regard suppliant à Yazid. L'autre observa ses coéquipiers et fut surpris de voir qu'ils étaient tous aussi K.-O. Même Nicole compatissait. « Vous tenez vraiment à le gagner, ce match ? »

La seconde mi-temps commença comme la première. Les Polonais contrôlaient la partie, avec de longues séries de passe, sous les « Olé » des spectateurs. C'est le moment que choisit Yazid pour donner le signal de la mise en œuvre de leur plan. Ayant enfin récupéré le ballon, Blaise l'adressa à Nemanja et lorsque le défenseur avança la jambe pour s'interposer, le Serbe s'écroula en hurlant. Aussitôt Nicole accourut sur le terrain pour les premiers soins. Laurent pointa un doigt accusateur vers le coupable. Le ton monta. Les Polonais reprochèrent à Nemanja de s'être laissé tomber, des insultes fusèrent. L'arbitre sortit le défenseur pour deux minutes. Le match reprit mais un nouvel incident éclata. Depuis le début de la reprise, dès que l'action se déroulait loin de lui, Laurent, échappant au regard vigilant de l'arbitre, distribuait des petits coups de pied dans les tibias de son adversaire. Excédé, ce dernier décida de se venger. Il attendit à son tour que l'homme en noir leur tourne le dos pour enfoncer son coude dans les côtes de Laurent qui s'effondra. La partie s'arrêta à nouveau. Florent se chargea d'expliquer à l'arbitre ce qui venait de se passer. Son anglais impeccable et son air sincèrement choqué firent le reste : l'arbitre expulsa l'attaquant. La tactique de Yazid qui répétait aux adversaires « *It's only a game. Be fair-play !* » finit par mettre le feu aux poudres. Il récolta d'abord une bordée d'injures en polonais mais son large sourire, qu'imperturbable il continuait d'arborer, acheva de leur faire perdre leur calme. Une brève bagarre s'ensuivit. Lorsque l'arbitre parvint à rétablir le calme, les Polonais, réduits à trois et passablement exaspérés, avaient perdu leur maîtrise technique. D'une belle frappe croisée, Nemanja réduisit le score. Dans la foulée, sur l'engagement, Yazid récupéra la balle et s'en alla tromper leur gardien pour égaliser. Les dernières minutes furent particulièrement tendues. Dans un ultime sursaut, les Polonais reprirent le contrôle sous l'impulsion de leur capitaine qui donnait de la voix et courait aux quatre coins du terrain. Laurent se rappela soudain l'avoir vu se frotter la cuisse durant le défilé. Lors de l'action suivante, le genou de Laurent heurta malencontreusement la jambe de son adversaire, du moins c'est ce qu'il signifia à l'arbitre,

en tendant la main au capitaine, pour l'aider à se relever. Mais l'autre fut contraint de sortir. L'issue du match ne fit plus de doute. Une balle dégagée en catastrophe par Blaise rebondit sur l'épaule de Nemanja et prit à contre-pied le gardien adverse. L'arbitre siffla la fin aussitôt après. Furieux, les Polonais refusèrent de serrer la main aux anciens de la Contilis, ce qui leur valut par la suite, quand la commission d'éthique réunie chaque soir statua sur leur cas, d'être exclus du reste de la compétition pour conduite antisportive.

Dès lors, la stratégie de la bande à Yazid fut toute trouvée. Abandonnant sans le lui avouer la conception impériale de Galtier, ils décidèrent, faute de pouvoir rivaliser techniquement, de s'attaquer aux nerfs de leurs adversaires.

La science consommée de Laurent pour distribuer des coups en douce, les provocations de Yazid assorties de sourires doucereux et enfin l'art de la chute de Nemanja, qui savait abuser même le plus expérimenté des arbitres, eurent raison tour à tour des Suisses et des Camerounais.

Nicole participa à ces succès. Son air apitoyé devant les souffrances supposées du Serbe, le sérieux avec lequel elle faisait mine de le soigner contrastaient avec les gesticulations mélodramatiques de Nemanja. À eux deux, ils offraient un tableau si saisissant, lui en victime résignée, et elle, d'un calme presque maternant, qui s'en remettait à l'arbitre, pour décider du sort du joueur adverse, lui ayant pour sa part déjà pardonné, que l'homme en noir ne pouvait résister à l'envie de réparer une telle injustice, et expulsait invariablement le fautif. Le rétablissement aussi spectaculaire qu'inattendu de Nemanja s'ensuivait aussitôt.

Même le côté frêle et le visage franc de Florent servaient les desseins de l'équipe, prédisposant le corps arbitral en leur faveur. Les encouragements de Galtier sur la touche, toujours respectueux de l'équipe adverse, et la gentillesse affichée en toutes circonstances par Blaise – il discutait posément avec les arbitres, ne cherchant jamais à influencer sur leur décision – complétaient heureusement les plans de Yazid.

En trois matchs, ils avaient bénéficié d'autant de penalties que toutes les autres équipes réunies et, parallèlement, ils étaient ceux qui avaient récolté le moins de cartons jaunes, arrivant ainsi en tête du challenge du fair-play. Yazid disait que la chance était avec eux et tous voulaient y croire. « C'est le signe des grandes équipes. »

Ils terminèrent premiers de leur groupe.

Le retournement inattendu du premier match avait transformé Laurent. Il était dans un état d'apesanteur. Sur le terrain, comme après à l'hôtel, ou dans les cafés de Prague, il avait l'impression d'être quelqu'un d'autre qu'il apprenait à connaître. Le soir de leur victoire sur les Camerounais, dans un bar où passait de la musique, il se surprit à inviter Nicole à danser. Son ton enjoué, son sourire chaleureux étonnèrent l'ancienne comptable. Dans d'autres circonstances, elle aurait décliné l'offre sans hésitation, mais protégée par le bruit de la musique et des conversations, elle réalisa que pour la première fois elle se retrouvait parmi un groupe d'hommes sans être ni une mère ni une proie.

Il la prévint qu'il était un piètre danseur. Sa femme le regrettait et lui s'était résigné à la voir dans les bras d'autres types. Elle sourit. « C'est comme le foot, cela demande un peu d'entraînement... » Tout paraissait irréel à Nicole et pourtant, loin de couper court au flux d'émotions contradictoires qui montaient de son ventre, asséchant sa gorge, résonnant dans sa tête, elle s'entendit acquiescer quand il lui demanda de lui apprendre. Personne autour d'elle ne paraissait mesurer l'intensité de cet instant. Des corps jeunes, comme elle autrefois, s'abandonnaient à la musique. La lumière des spots colorés projetait des raies rouges, jaunes et bleues sur le sol. Laurent s'appliquait à la suivre, se risquait parfois à quelques pas imprévus. Quand ils regagnèrent le comptoir, les autres ne firent aucune remarque.

Laurent savait très précisément ce qu'il ferait de son argent. Dès l'instant où ils avaient décidé de l'opération « 50 000 », cela lui était apparu évident.

C'était une histoire entre Sylvie et lui. Il ignorait encore comment il le lui annoncerait. Si elle avait continué à venir à la maison pendant son absence, nul doute qu'il aurait déposé bien en évidence sur la table le titre de propriété.

Il comptait lui acheter une petite maison au bord de la mer. L'odeur du soleil sur la peau de Sylvie mêlée au sel et à la crème solaire le rendait fou. Il adorait lui faire l'amour quand elle était en maillot de bain, ces chairs rebondies enserrées, pleines, qui ne demandaient qu'à respirer, le blanc de ses fesses, frais et un peu sec, alors que ses cuisses, son dos étaient dorés, et ses seins, blancs eux aussi dressés, frissonnant d'être soudain à l'air libre.

Il voulait lui donner en main propre. Ce qui l'inquiétait le plus était la lettre qu'il comptait joindre et dans laquelle il lui aurait dit tout son amour. Enfin tout ce qu'elle était pour lui. Il avait les idées mais pas les mots. Il aurait bien demandé son aide à Yazid. Il avait renoncé. Sylvie n'aurait pas aimé.

Elle attendait qu'il lui parle avec son cœur.

La défaite était désormais interdite. Elle aurait signifié le retour immédiat à Alençon.

Selon le vœu des organisateurs, l'enjeu des matchs éliminatoires justifiait un surcroît de cérémonial. Au terme de chaque rencontre, un joueur était élu par un jury de spécialistes et, avant de regagner les vestiaires, les deux équipes devaient se rassembler sur le rond central pour, main dans la main, écouter le récit de vie du gagnant.

« Je viens de l'Orne, j'ai travaillé une dizaine d'années dans une usine de pots d'échappement pour automobiles qui s'appelait la Contilis... »

En huitièmes de finale, ils affrontèrent les Canadiens. De fait, il n'y eut guère de match, le caractère austère des hommes de l'Amérique du Nord ne résista pas à la machiavélique technique des Français.

« Quand l'usine a fermé, j'ai perdu mon emploi. Avec l'aide du département, je peux participer à cette formidable aventure. »

Ils fêtèrent leur qualification dans le même bar que la fois précédente et Laurent se perfectionna à la danse avec Nicole.

« Je n'oublierai jamais cette expérience fantastique. Grâce au football, je sais que le travail, le respect des autres et la solidarité d'équipe finissent toujours par payer. »

Blaise récitait timidement le texte que le conseiller avait rédigé.

Les victoires avaient forgé une sorte de communauté que Laurent n'avait pas même rêvée. Coach, au fond je vous aime bien, avait-il avoué à Galtier. Entre deux danses, il buvait un verre avec Nemanja et l'entraînait en compagnie de Yazid sur la piste à la recherche d'une cavalière. Il poussait Blaise à entonner quelques chansons paillardes auxquelles répondaient aussitôt les autres joueurs présents dans le bar. Enfin, quand ils se retrouvaient chaque soir dans leur chambre d'hôtel, il s'arrangeait pour amener la conversation sur le sujet favori de Florent, les études marketing, et l'écoutait avec patience jusqu'à ce que l'ancien stagiaire, terrassé par la fatigue, finisse par s'endormir. Parfois pendant leur conversation, Laurent, mu par un besoin irrésistible de s'agiter, se

relevait et exécutait, torse nu et en pantalon de pyjama, quelques pas de danse.

« Une équipe de football repose sur :

- la fraternité et le travail en équipe ;
- le sens de l'initiative ;
- le contrôle de l'agressivité ;
- la reconnaissance de l'autorité... »

À chaque match réapparaissait, intacte, leur rage contre Massillon. Son absence durant la compétition n'avait fait que la renforcer. Au moment d'entrer sur le terrain, ils se regroupaient en cercle et criaient de toutes leurs forces « 50 000 » pour se motiver.

Un soir dans la chambre, Florent, délaissant le marketing, lui parla du Pavillon de l'Amour. D'une voix à peine audible, il raconta qu'un dimanche, alors qu'ils étaient assis sur leur canapé, son amie lui avait soudain demandé de lui montrer son cahier de notes sur les strip-teaseuses. Il s'y était d'abord refusé, mais elle avait tant insisté, prenant sa pose de petite fille mutine, qu'il s'était résigné à lui céder. Elle s'était arrêtée à la page de Penny, avait posé une ou deux questions, l'obligeant à jurer de ne jamais avoir d'aventures avec une de ces filles.

Il expliqua à Laurent que, dans les jours qui suivirent, une colère froide ne le lâcha pas. Il n'avait cessé d'y repenser. Il se souvenait seulement de l'accélération des battements de son cœur lorsqu'elle s'était focalisée sur la fiche de Penny, sa confusion quand elle lui avait demandé s'il la trouvait jolie, son exaspération en l'entendant se moquer de son nom...

— T'es amoureux, conclut Laurent.

Florent se récria. Penny respirait les accidents et les sorties de route aussi bien que les chemins de traverse. Dans ses yeux, une lueur inconnue faisait entrevoir tout autant promesse de souffrances que de plaisirs. Toutes sortes de choses qu'il avait en horreur. Florent s'était évertué à se préserver des soubresauts. Il ne fumait ni ne buvait, n'épousait aucune idée extrême ou même simplement hors du commun. Il exaspérait les amis de son âge par son peu de goût à draguer et son refus de toute émotion. Son amie même, qu'il avait connue très jeune, partageait sa vie dans une sorte d'association sans à-coups.

— Tu l'aimes, insista Laurent.

Ils reçurent un message de félicitations du président du conseil général pour leur parcours qui s'avérait d'ores et déjà un succès ; l'engouement des habitants d'Alençon était immense. Ils prirent vraiment conscience de l'ampleur de l'événement quand la télévision régionale débarqua pour retransmettre en direct leur match.

Une telle effervescence les surprit. Personne ne s'attendait à les voir accéder aux quarts de finale. Jusqu'alors, Laurent et les siens avaient joué avec la certitude que la chance les protégeait. Mais il allait falloir beaucoup plus que de la chance face à leur prochain adversaire, les Anglais. Rien moins que le favori de l'épreuve.

Avec eux, pas de quartier, les avait mis en garde Galtier. Le fair-play est une notion qu'ils ont inventée pour vous lier les mains pendant qu'ils vous cognent. Leur courage n'est qu'un manque d'imagination chronique et leur soi-disant humour, une parade habile pour masquer leur trop-plein de superbe. Mais au vrai, ce ne sont que des Français abâtardis par des siècles de mélange avec les barbares locaux.

L'équipe d'Angleterre comptait dans ses rangs un ancien joueur professionnel qu'une série de coups du sort et de blessures avait réduit prématurément au chômage. Depuis le début de la compétition, il était la véritable terreur des défenses adverses.

Les joueurs de la Contilis se recroquevillèrent dans leur moitié de terrain laissant venir les Anglais. Les premières minutes confirmèrent leurs craintes. L'ancienne star déchue dribbla Laurent et Blaise et décocha un tir en pleine lucarne donnant l'avantage à son équipe.

« Je suis content de jouer contre des chômeurs du monde entier, ce qui me permet de découvrir d'autres cultures. »

Yazid glissa à Florent :

— Si tu ne trouves pas rapidement une solution, il va nous ridiculiser...

Le jeune stagiaire parut ne pas comprendre.

— Tu es le seul qui parle anglais...

Collé aux basques de l'ennemi, Florent l'entreprit alors dans une langue impeccable sur la sexualité des footballeurs professionnels sur laquelle l'université d'Édimbourg s'était penchée. L'autre parut n'y prêter aucune attention, continuant ses actions dévastatrices dans la défense des Contilis, mais quand le jeune homme l'informa de la corrélation mise au jour entre l'arrêt de la carrière et le taux de divorce, une colère noire lui fit décocher un violent coup de boule au malheureux étudiant, sous les yeux de l'arbitre. Il fut aussitôt expulsé. Quant à Florent, totalement sonné, il ne garda aucun souvenir des chaleureuses acclamations de ses coéquipiers mais parvint grâce aux soins de Nicole à reprendre le match.

« *Remember Waterloo !* » s'époumonait Galtier sur la touche.

Ce fut le tournant de la rencontre. Privés de leur star, les Anglais se montrèrent maladroits et fébriles. Un moment d'inattention de leur gardien permit à Nemanja d'égaliser dès le début de la seconde mi-temps et peu après, un penalty litigieux donna la victoire à Laurent et aux siens. Fous de rage, les Anglais déclenchèrent une bagarre générale.

« C'est la première fois que je vais à l'étranger. Les gens et les autres équipes sont si gentils avec nous. Jamais je n'oublierai... » déclara Laurent, la lèvre fendue par un coup de poing, après avoir été élu homme du match.

Au café, après ce succès, la danse n'en fut que meilleure.

Chaque soir, Nicole hésitait à sortir.

Tout ce bruit, ces hommes leur verre à la main, leur voix forte et plus encore leur conversation sans intérêt, l'effort qu'il lui fallait faire pour gagner la piste et le sentiment de se trahir la minaient.

Mais chaque soir, comme si ce bon gros Laurent avait deviné ses réticences, il l'appelait depuis la réception pour savoir si elle était prête. Il lui communiquait son énergie.

Chaque soir c'était le même miracle.

Elle entraînait, buvait un verre de vin blanc, se mettait à rire à leurs plaisanteries, écoutait Galtier vanter les mérites de ses grognards, s'enquêrait du moral de Florent, mais au fond elle n'attendait

qu'une seule chose, que Laurent s'approche d'elle et l'invite.

Dès lors, plus rien ne comptait que la musique.

Elle avait trouvé une sorte d'accommodement avec elle-même. Elle dansait pour rendre service, et ce fragile arrangement suffisait à l'apaiser.

Florent ne revint pas tout de suite sur le sujet. Puis, une nuit, il demanda à Laurent ce qu'il devait faire. Dès qu'il avait compris la nature des sentiments de l'ancien stagiaire pour la strip-teaseuse, Laurent avait redouté ce moment et se sentait bien incapable du moindre conseil. Assis sur le bord de son lit, il promit d'y réfléchir. Le lendemain, sur la piste de danse, il s'en ouvrit à Nicole qui suggéra d'en parler à Yazid. Ils le rejoignirent immédiatement à sa table.

— Fonce ! conseilla Laurent, le lendemain soir, fort des arguments glanés au bar.

Hésitant, l'ancien stagiaire lui demanda comment. Laurent arpena la chambre, se passa plusieurs fois la main dans les cheveux et déclara qu'il descendait fumer une cigarette pour y réfléchir.

Sitôt sorti de la pièce, il courut chez Nicole. D'un commun accord, ils décidèrent d'appeler Yazid. Quelques minutes plus tard, l'équipe au complet se rassembla dans le hall. Arguant d'être la seule femme, Nicole tenta d'imposer son avis, mais les autres refusaient de céder à un tel argument d'autorité. Chacun entendait exposer la façon dont il souhaitait être aimé.

Laurent dut faire plusieurs fois l'aller-retour entre la chambre et le hall, sous le flot des interrogations de Florent. Chaque fois qu'il sortait de l'ascenseur, les autres se précipitaient pour résoudre au plus vite la nouvelle question du stagiaire.

Aucune des réponses ne convainquait Laurent. Tous n'avaient que des recettes, au mieux des souvenirs. La proposition de Galtier d'inviter Penny dans un grand restaurant suscita des railleries.

Lassé qu'ils ne parviennent à se mettre d'accord, Laurent les planta et regagna la chambre.

« Il suffira que tu sois là à l'attendre. Elle comprendra en te voyant. »

Le jeune homme s'allongea sur son lit, fut pris d'un fou rire à

cette perspective et jeta un regard de gratitude à Laurent.

L'Indonésie se dressait maintenant devant eux. Après la victoire contre les Anglais, l'enthousiasme était à son comble dans l'Orne. Les joueurs recevaient chaque jour des dizaines de lettres de supporters et le conseiller leur apprit que le président était enchanté par la tournure des événements. Cela dépassait toutes ses espérances.

Mais Laurent et les autres se moquaient bien de ses encouragements. Plus ils approchaient de l'issue de la compétition, plus forte était la tension. Échouer au premier tour ou bien encore en huitièmes de finale aurait certes été une déception mais ils l'auraient surmontée. Battre le favori avait tout changé. Ils commençaient à croire sérieusement en leur chance et la perspective de tout perdre au match suivant les tétanisait. La veille de la rencontre, Yazid glissa à Laurent qu'en tant que capitaine il se devait de faire un discours pour les rassurer.

Il les convia dans sa chambre, et après un long silence au cours duquel il semblait chercher l'inspiration, il bredouilla quelques mots. L'effet fut désastreux. Laurent s'excusa. Il n'était pas un orateur, ni même un bon capitaine. C'est peut-être trop gros pour nous... Il se tut. C'est alors qu'il leur raconta Sylvie sur le pas de la porte, lorsqu'il partait jouer pour l'équipe de la Contilis. Elle se haussait sur la pointe des pieds, l'embrassait et lui murmurait simplement « joue bien... ». Ses petites rides au coin des yeux provoquaient en lui un frisson bien doux. Il décrivit l'étincelle dans le regard de sa femme qui lui donnait l'impression d'exister, et le contact de son corps dont l'énergie se transmettait au sien. Il se sentait encore enveloppé par la chaleur de son sourire, sûr qu'elle le protégeait de la défaite, alors qu'il foulait la pelouse et n'éprouvait pas même la plus petite crainte au moment du coup de sifflet lançant le match. « Beau discours ! » assura Yazid. « T'inquiète pas, on va gagner ! » conclut Blaise.

En fait de football, les Indonésiens pratiquaient une sorte de ballet déroutant et efficace, aux coups rapides et précis qui laissaient sur la pelouse les joueurs de la Contilis, le souffle coupé, les membres douloureux, et aux esquives sautillantes qui les gardaient des agressions de Laurent. Ils s'écartaient à la moindre menace avant de fondre telle une nuée de singes sur le malheureux adversaire qui se retrouvait l'instant d'après le nez dans le gazon, les côtes frictionnées. Les coéquipiers de Laurent avaient beau se plaindre, l'arbitre faisait signe de continuer.

Heureusement Nemanja les sortit de ce mauvais pas. Certain que sa réputation de simulateur auprès du corps arbitral était faite, il donna dans la sobriété et plus encore s'offrit aux agressions indonésiennes sans chercher à se protéger. L'arcade sourcilière en sang, il continua à subir les coups avec une abnégation méritoire. C'était à l'inverse Nicole qui, lorsqu'elle le soignait, se laissait aller à des cris et à de longues imprécations contre les adversaires. Tel un Christ persévérant dans son chemin de croix, il remporta à la toute fin du match la récompense suprême : s'écroulant sans un mot dans la surface, il obtint un penalty et se chargea lui-même de crucifier le gardien indonésien.

La Contilis était qualifiée pour la finale.

Au moment où les deux équipes durent se serrer la main selon le protocole, un Indonésien exhala son animosité à l'oreille de Laurent : « Vous pouvez remercier votre sponsor ! » Laurent le regarda sans comprendre. « Tout s'achète... »

Il se confia le soir même à Nicole. Sa première réaction fut de souscrire aux paroles de l'Indonésien. Il n'y avait aucune raison qu'une épreuve d'un tel niveau se déroule sans triche. Mais comme elle expliquait sa vision du monde, sans cesser de danser, en prenant en exemple la fourberie de Massillon, elle vit Laurent se décomposer lentement. Elle se reprit. Il existait aussi des moments de pure quiétude, où l'on vivait sans mensonge, même s'ils étaient rares. Il y avait bien longtemps qu'elle avait perdu l'habitude de consoler quelqu'un. Elle lui sourit. « Personne ne pourra vous enlever ce que vous avez fait, les victoires et tout le reste. »

La chanson s'arrêta.

À ce moment, Yazid poussa Nemanja entre eux et demanda à Nicole si elle accepterait de danser avec lui. Avant qu'elle ait eu le temps de réagir, Laurent avait cédé sa place. L'éraflure qui lui courait le long de la joue lui donnait un côté mauvais garçon, mais la voix de Nemanja était douce et c'était un excellent danseur, si bon qu'elle ne remarqua pas le petit temps qu'il prenait pour la laisser aller à sa guise et la suivre tout en souplesse. Ses mains ne s'écartaient jamais de l'endroit où elles devaient se poser pour accompagner le déplacement. Rassurée, Nicole se laissa aller, et ils enchaînèrent le morceau suivant.

Ils rentrèrent en silence dans les rues désertes de Prague longtemps après que les autres étaient allés se coucher. Nemanja traînait la jambe. Durant la danse, ses douleurs s'étaient faites

discrètes, mais dès qu'ils se mirent à arpenter le pavé, elles se réveillèrent. Elle lui offrit son bras pour qu'il s'appuie sur elle. La fraîcheur de la nuit les poussa à se rapprocher encore. Elle était incapable de dire un mot. Sentant sa gêne, à moins qu'il ne combattît la sienne, il se mit à parler de sa vie à Belgrade. Des souvenirs anodins, des bals qu'il aimait fréquenter, son accordéon toujours en bandoulière, les amis qui l'invitaient pour faire danser les filles. Il ne résistait jamais à l'appel de la musique. Il entonna les paroles d'une chanson. Elle le fit taire aussitôt de peur qu'il ne réveille les gens. Ces lieux aux noms inconnus, l'accent de Nemanja prononçant au milieu d'une phrase un ou deux mots dans sa langue donnèrent à ses souvenirs une force qui la charma.

Ils restèrent un moment à discuter sur le perron de l'hôtel. Puis un courant d'air frais la fit frissonner. Il lui tendit la main. Elle lui sut gré de s'abstenir de lui faire la bise. La fatigue lui fut une excuse commode pour se coucher sans avoir à réfléchir.

Aucun ne parlait jamais de ce qu'il ferait de cet argent, pourtant Florent était certain qu'ils y pensaient.

Parfois il se laissait aller lui aussi, bien qu'il ne fût pas concerné, à imaginer comment il utiliserait une telle somme.

Il n'en parlait à personne, pas même à Laurent. Il ne pourrait supporter leur ironie.

Son idée était puéride, enfin simpliste. Cependant il avait suffisamment lu de biographies de managers à succès pour savoir que leur réussite découlait souvent d'une conviction naïve, tellement naïve que personne n'aurait misé dessus. De vrais contes de fées. L'important était d'y croire.

Il attendait d'être dans son lit pour s'abandonner à en envisager tous les détails.

S'il avait eu 50 000 euros, il se serait présenté à la sortie du Pavillon de l'Amour. Dans les bons jours, il imaginait Penny accueillante mais le plus souvent il se persuadait qu'elle le recevrait avec des sarcasmes. Il ne se découragerait pas.

Il l'arrachait au patron du cabaret. Il posait les liasses de billets sur le comptoir. « Combien pour elle ? » Il redoutait de se faire tuer sans parvenir à la sauver. Le patron n'était pas un type commode. Il avait sans doute des connaissances dans le milieu.

En fait, c'était la réaction de Penny qu'il craignait. Un tel geste lui gâcherait son cœur. L'achèterait ? Non, il disparaîtrait une fois qu'il lui aurait remis l'argent – il espérait qu'elle le retiendrait.

Elle se fâcherait peut-être. Il fallait tout prévoir. Elle aimait son boulot. Ou plutôt elle n'envisageait pas autre chose. Elle l'engueulerait. Pour qui tu me prends ? Une pute que tu enlèves à son mac ?

S'il avait eu 50 000 euros...

« Football has the power to change life ! »

Toute l'Orne était en fête et même les départements limitrophes de la Sarthe et du Calvados étaient gagnés par l'excitation. Le conseil municipal d'Alençon envisageait de débaptiser une rue pour lui donner le nom de la Contilis en hommage à leur exploit.

Une dernière marche et l'aventure s'achèverait en apothéose.

En attendant, le trop plein d'émotion puisait dangereusement dans leur énergie. Pendant les premiers tours de la compétition, tous n'avaient eu en tête que leurs retrouvailles avec Massillon. Les victoires successives et la fraternité qui les unissaient avaient estompé cet objectif. L'imminence de la fin, quelle que soit l'issue, les tourmentait.

Ils auraient voulu que l'épreuve ne s'achève pas après cette ultime rencontre.

Le jour de la finale, les organisateurs s'étaient surpassés. Au lieu de l'habituelle pelouse synthétique posée à même le macadam, et des gradins de fortune dressés autour du terrain, ils avaient déplacé la rencontre dans un vrai stade et vendu près de dix mille billets.

Les Contilis se déshabillèrent sans un mot dans leur vestiaire. De celui d'à côté leur parvenaient les cris d'encouragement de leurs adversaires, des Russes.

Fatiguez-les, avait conseillé Galtier. C'est la seule façon de gagner contre eux. Ne faites pas la même erreur que l'Empereur. Restez dans votre camp et laissez-les venir.

À la sortie, ils avaient jeté quelques regards furtifs à l'impressionnante stature des Russes. L'arbitre examina leurs crampons puis leur souhaita un bon match.

Ils pénétrèrent sur le terrain. La première personne qu'ils aperçurent en foulant la pelouse fut Massillon, assis dans la tribune d'honneur derrière le trophée qu'il allait remettre à l'équipe victorieuse. À sa vue, ils reçurent comme une décharge. Ils

s'encouragèrent. « 50 000 », cria Galtier du bord de la touche.

Tendus par l'enjeu, perturbés par la présence de leur ancien patron, les Contilis subirent d'entrée la force des Russes. Ils s'épuisèrent à courir après le ballon et même Laurent, qui jusqu'alors avait l'impression de voler, peinait à trouver son souffle. Ils s'accrochèrent cependant. L'œil tuméfié de Florent, la plaie à la pommette de Nemanja leur rappelaient les sacrifices consentis. Ils ne pouvaient pas lâcher maintenant.

Ils parvinrent à atteindre la mi-temps sans encaisser de but. Mais l'ambiance dans le vestiaire était à l'inquiétude. Davantage encore que la qualité de leur adversaire, c'était leur propre lassitude qui les rongait. Ils désiraient la victoire plus que tout et cependant leurs muscles ne répondaient pas à cette injonction. Ils avaient beau s'encourager, se motiver en clamant leur fougue, ils n'arrivaient pas à se libérer de leur torpeur.

Au retour sur la pelouse, ils se rassemblèrent sous la tribune officielle pour défier Massillon. Leur ancien patron les dévisageait avec inquiétude. Il avait mis du temps avant de les reconnaître mais, maintenant, il lisait la composition de l'équipe sur le programme pour s'assurer qu'il s'agissait bien de ses anciens salariés. Il ne pouvait disparaître avant la remise de la coupe. Cependant, incertain de la conduite à tenir, il ne les quittait pas du regard, tentant de deviner leurs intentions.

Florent dans les buts multiplia les arrêts déterminants, tandis que Blaise se démenait en défense pour boucher les trous. Ils ouvrirent même le score mais pour une raison inexplicable, l'arbitre invalida le but sous les huées des supporters.

Cela eut le don de les électriser. Ils n'avaient jusqu'alors jamais été victimes d'une erreur d'arbitrage. Le sentiment d'injustice leur donna des ailes. Retrouvant toute leur agressivité, ils se ruèrent à l'assaut des buts russes.

Soudain, sur une action anodine, Nemanja trouva enfin l'ouverture. La clameur du stade saluant le but les emporta. La Coupe du monde s'offrait à eux.

Le football a le pouvoir de changer la vie. Pour la première fois, Laurent était libre de prendre sa revanche. Tout surviendrait tel qu'imaginé, sans anicroche ni coup tordu. Ils allaient brandir ce putain de trophée, ils feraient cracher son fric à Massillon puis ils rentreraient chez eux.

Leur joie fut de courte durée. À la suite d'un choc avec le gardien russe, leur buteur s'écroula sur la pelouse. Sur l'instant, ils ne s'inquiétèrent pas. Nicole, comme à son habitude, passa son éponge sur la jambe de Nemanja et se tourna vers l'arbitre avec des gestes de lamentation. Mais le Serbe continua à se tordre de douleur et quitta le terrain sur une civière.

Les Contilis allaient devoir finir le match en infériorité numérique.

Les cheveux collés par la sueur, abasourdi par l'effort, Laurent courait tel un automate. Les cris des spectateurs, les consignes de Galtier, les remontrances de l'arbitre lui parvenaient dans une sorte de brouillard. Il s'accrochait au trophée posé près de Massillon.

La victoire briserait le sortilège. Marquerait la fin de la fatalité. Comme les enfants convaincus que la journée sera bonne s'ils parviennent sans se tromper à compter jusqu'à cent, il accordait au succès le pouvoir de transformer sa vie.

Ses coéquipiers étaient dans le même état mais ils tenaient bon. Yazid grimaçait à chaque course, Florent gagnait du temps en remettant en jeu le ballon le plus lentement possible, les jambes de Blaise tremblaient dès qu'il s'arrêtait de courir.

Deux minutes encore.

Ils s'arcboutaient sous les assauts des Russes.

Il demanderait aux autres de pouvoir apporter la coupe pour la présenter à Sylvie et à Maxime.

Une minute.

Une dernière attaque, un dernier tir et ils seraient champions du monde.

Il avait compris ce qu'attendait Sylvie. Il l'embrasserait, il lui dirait qu'il l'aime sans peur d'être ridicule. Un homme, rien qu'un homme qui va son chemin et ne craint ni le hasard, ni la fin.

Trente secondes.

Laurent ne savait même pas s'il aurait la force de monter à la tribune chercher la coupe.

Il ne laisserait pas à Sylvie la possibilité d'hésiter ou de s'interroger. Il sonnerait à sa porte, la prendrait dans ses bras et

l'embrasserait comme il ne l'avait encore jamais embrassée. Comme si c'était sa dernière chance. La finale était une roulette russe où la peur de tout perdre tournait dans le barillet, prête à lui exploser en plein visage.

Vingt secondes.

L'arbitre regarda sa montre...

Tout miser et rafler le tapis. Il l'embrasserait et ses lèvres contre les siennes, et sa langue tournoyant dans sa bouche, lui feraient comprendre l'urgence. S'il mourait là sur le terrain, il n'aurait pas même eu le temps de lui dire combien il l'aimait.

Les Russes lancèrent une ultime offensive, Laurent se jeta dans les pieds de l'attaquant pour l'empêcher de tirer. L'homme en noir siffla. Sur le coup Laurent crut qu'il s'agissait de la fin de la partie et il resta allongé dans l'herbe, exténué. Il mit un certain temps à comprendre.

Penalty !

Le stade eut beau gronder contre cette faute imaginaire, le Russe ne trembla pas et égalisa...

Les Contilis furent incapables de s'en relever et les prolongations se transformèrent en un long calvaire au cours duquel les Russes marquèrent deux nouveaux buts.

Leur rêve venait de s'envoler. Hagards, ils s'écroulèrent sur la pelouse au coup de sifflet final.

Galtier et Nicole se précipitèrent pour les reconforter.

Laurent était prostré dans un coin du terrain.

Comme le succès, la défaite ne laisse aucune échappatoire. Pis, le miracle auquel il avait cru à chacune des victoires à l'arraché, une revanche sur un destin jusqu'alors sans hauts faits, n'était en réalité qu'une gigantesque illusion. Dans sa vie, il n'existait pas de justice, ni de salut. Il y avait toujours un petit quelque chose, un oubli, une erreur, un grain de sable qui le faisait échouer. Il avait même trouvé le moyen de gâcher son seul vrai triomphe, son mariage.

Les clameurs l'étouffaient. Il aurait voulu que Sylvie l'attende, comme après les matchs de la Contilis. Il se serait allongé contre elle, sans un mot, passant ses bras autour de sa taille. Elle aurait caressé ses cheveux puis lui aurait doucement embrassé le visage.

Galtier les relevait un à un et leur désignait la tribune. Il leur restait une tâche à accomplir. Il ne fallait pas la rater.

« 50 000. »

Dans un dernier sursaut, ils se regroupèrent en cercle, se serrant les uns contre les autres, et assistèrent impuissants à la montée des Russes vers la tribune officielle, pour la remise de la coupe.

Lorsque leur capitaine prit des mains de Massillon le trophée et le brandit d'un geste rageur au-dessus de sa tête, la phrase de l'Indonésien revint à l'esprit de Laurent. Tout ce qui était arrivé dans ce mondial avait été orchestré par les sponsors. La Russie était sans doute le prochain pays où ils comptaient investir et les anciens de la Contilis n'avaient rien pu faire contre leurs manœuvres. Une fois de plus, Massillon triomphait. Un tremblement de haine submergea Laurent. Il sentit ses poings se fermer. L'ultime revanche allait se jouer maintenant. D'homme à homme.

« J'étais chargé de garder une usine qui fabriquait des pots catalytiques. Quand l'usine a fermé, les ouvriers ont séquestré le patron et ils m'ont demandé de participer à la négociation... »

Yazid, élu homme du match à la surprise générale, s'avança en tête pour recevoir la médaille destinée à l'équipe perdante. Il se planta devant Massillon. Partagé entre la défiance et la crainte, ce dernier lui serra furtivement la main et prononça la formule habituelle en ces circonstances sur l'importance de participer. Yazid lui glissa quelque chose à l'oreille. Massillon jeta un regard inquiet sur lui puis sur le reste de l'équipe, pâlit et se recula. Les autres le retinrent.

« Cette expérience m'a beaucoup appris... »

Placé juste derrière lui, Laurent pouvait sentir la peur dans le tremblement des épaules de l'ancien PDG.

« De même que cette Coupe du monde... »

Yazid se pencha à nouveau vers Massillon, tout en faisant signe aux autres de se rapprocher. Laurent posa sa main sur le dos de l'ex-PDG. Il semblait chercher de l'aide du regard tandis qu'il écoutait toujours les paroles de Yazid. Peu à peu cependant ses traits se détendirent.

Yazid reprit son discours. Ils avaient connu des moments difficiles durant tous les mois qu'ils avaient vécus ensemble comme durant les matchs joués, mais ils n'avaient pas baissé les bras.

L'important était de ne jamais s'abandonner au désespoir ni aux

mauvais penchants. Ainsi ils auraient pu partir à la recherche du patron qui les avait licenciés pour se venger de lui.

Massillon blêmit.

Blaise interrogea du regard Laurent et Galtier. L'ancien DRH, poings serrés, semblait n'attendre qu'un signe.

Il était lui-même enfant de banlieue, et il était si facile de se poser en victime et de réclamer des comptes à tout un chacun.

Massillon grimaça.

Mais dans la vie, il fallait aller de l'avant. Chacun venait et repartait de cette Coupe du monde, plein d'espoir. Les anciens de la Contilis, quant à eux, étaient bien décidés à entreprendre. Ils ne savaient pas encore exactement quoi mais ce dont ils étaient sûrs était que le monde appartenait à ceux qui allaient de l'avant.

Massillon applaudit.

III

Le retour fut triomphal.

Ils regagnèrent Alençon deux jours après la finale, le 22 juin. Avant même l'entrée en gare, ils aperçurent une foule compacte amassée le long des voies, depuis la tour d'aiguillage en colombage bleu, trois cents mètres en amont, jusqu'à la station de granit beige pavoisée de drapeaux tricolores. En compagnie du maire, le président et les élus du conseil général, ceints d'une écharpe aux couleurs du département, les accueillirent. Un bus à toit ouvert les transporta à l'hôtel de ville. Les larges trottoirs du boulevard de la République et la rue des Tisons regorgeaient d'admirateurs. Depuis les terrasses et les fenêtres s'agitaient des mains, leur souriaient des visages. À la mairie, la marée humaine venue de toute la région et débordant jusque dans les rues adjacentes scandait leurs noms.

Ils s'avancèrent un à un au balcon pour être applaudis. Même Nicole, que le jeune conseiller poussa sur le devant, dut se plier à ce cérémonial. Dans son discours, le président en fit les vainqueurs moraux de la compétition puis le sponsor s'empressa d'annoncer leur embauche par une grande surface de sport prête à ouvrir à la périphérie de la ville.

Après que la dernière personnalité leur eut serré la main, que les derniers supporters eurent cédé la place aux équipes de la voirie municipale, les anciens de la Contilis se retrouvèrent sur le parvis, s'efforçant de retarder l'instant de la séparation.

Bien que chacun s'interdît d'y faire allusion, ils n'avaient cessé de songer à la trahison de Yazid, au centre de leurs discussions depuis deux jours. Sitôt les médailles remises, il s'était éclipsé avec Massillon et ils ne l'avaient plus revu, ni à l'hôtel où un chauffeur était venu récupérer ses affaires, ni à l'aéroport, Yazid ayant pris un autre vol. Malgré toutes leurs conjectures, ils ne trouvaient aucune justification à son comportement.

Ils se promirent de se revoir très vite, puis chacun s'engouffra dans sa voiture.

Laurent roula lentement dans Alençon. Le silence cristallin après

tant de clameurs n'était troublé que par le bruit de son moteur. Chaque feu rouge était comme un palier de décompression. Éclairées par les lampadaires, les rues et leurs enfilades de maisons basses semblaient indifférentes. À mesure qu'elle se repeuplait de ce décor familial, sa mémoire transformait les images de son aventure pragoise en souvenirs à la mélancolie vénéneuse.

Dans la cuisine, lorsqu'il alluma la lumière, les bocaux de confiture sur la hotte, les dessins de Maxime aux murs, le verre sale dans lequel il avait bu un dernier café avant de partir et resté sur le bord de l'évier, l'assaillirent.

Conformément aux promesses du sponsor, Nicole intégra les services administratifs, Blaise fut placé à la boutique du Mans, Nemanja hérita d'un poste de vigile dans une succursale d'Angers, tandis que Florent, suite à son refus de devenir vendeur, décrocha un stage au marketing central de l'entreprise à Paris. Galtier lui aussi déclina l'offre et obtint une dispense jusqu'à sa retraite.

Laurent rejoignit le rayon « football » du magasin avec le titre d'adjoint, mot bien pompeux pour désigner celui qui remplaçait son supérieur à l'heure du déjeuner. En fait, sa mission se réduisait à se tenir à l'entrée du rayon, dans sa tenue toute neuve, un tee-shirt rouge barré en noir sur la poitrine du nom de la marque comme un mannequin en vitrine, à accueillir les clients, sourire et saluer ceux qui le reconnaissaient.

Exempté de toute autre tâche, il fut bientôt l'objet d'une vague de jalousie, sourde chez ses collègues, mais franche chez Duluc, son responsable.

Laurent retrouva l'hostilité instinctive envers son chef, et les gestes mécaniques, le flux des heures sans responsabilité ni initiative – le parfum du travail.

Duluc décréta bientôt qu'il lui incombait de décharger les cartons de marchandises avant l'ouverture. Laurent était finalement soulagé de ne plus se cantonner à l'attente des clients.

Chaque matin, tout en rangeant les arrivages, seul dans la réserve, il pouvait se livrer à ce qui devenait jour après jour sa grande occupation. Il roulait et polissait dans sa tête les phrases destinées à reconquérir Sylvie. *Mon amour, ma toute douce...*

Les nouvelles de sa femme étaient rares, et plus encore celles de Maxime, malgré ses cartes postales de Prague. Trois fois, elle lui avait laissé un message. Elle lui demandait d'intervenir auprès de leur fils. Il lui rendait compte fidèlement de ses tentatives, mais tombait toujours sur son répondeur.

Il se traînait de chez lui au magasin et du magasin à chez lui. Là, il s'affalait dans le canapé, dînait d'une tranche de jambon ou d'un morceau de fromage devant la télévision. L'autre moment de la journée qu'il attendait impatiemment, outre sa matinée dans la réserve, était le coucher.

Allongé, la tête bien calée sur l'oreiller, il s'endormait en faisant défiler ses souvenirs. Il était arrivé à une connaissance de sa femme si parfaite qu'elle vivait désormais en lui. Aussi en vint-il à repousser le moment de se lancer à sa reconquête, convaincu de ne l'avoir jamais si bien aimée, ou plutôt de ne l'aimer véritablement que depuis leur séparation.

Tu ne perdais jamais l'occasion de t'abandonner à un petit plaisir. On aurait dit qu'il s'agissait pour toi d'une chose essentielle. Tu t'enroulais dans la couette avec un air de contentement, tu avalais un verre de lait frais en marquant une légère pause entre chaque gorgée. Tu tirais le fauteuil près de la fenêtre dès que le soleil donnait dans le salon, rien que pour sentir sur ta peau la chaleur des rayons.

Comment tout cela a-t-il pu disparaître, comment ai-je pu te rendre triste au point que, les derniers temps, tu semblais incapable de te laisser aller ?

Lorsqu'il lui arrivait de revoir les autres membres du groupe, Laurent entrevoyait le même feu mal éteint. Seuls Nicole et Nemanja paraissaient surnager. On les voyait ensemble dans les bals de la région et de temps à autre le Serbe se joignait aux randonnées dominicales de l'ancienne chef comptable.

Leur existence était derrière eux, ce que ne manquaient pas de leur rappeler les sourires affectueux, les clins d'œil complices qu'on leur adressait dans la rue. Et pourtant ils redoutaient encore plus le moment où ces petits signes cesseraient.

Incapables de s'affranchir de leurs anciennes habitudes, ils entretenaient malgré eux une rancœur qui aurait pu les faire sombrer dans l'abattement ou la haine, tant la frontière est mince entre les deux.

Ils ressemblaient à ces Indiens, parqués dans une réserve après la défaite au terme d'une longue campagne faite d'exploits guerriers et de chevauchées audacieuses. Ils se consumaient dans l'attente d'un signal ou d'un chef qui leur redonneraient l'émotion intacte des grands espaces.

Un matin de la fin août réapparut Yazid.

Peu après l'ouverture du magasin, Blaise se pointa devant la vitrine et adressa de grands gestes à Laurent, mais celui-ci lui ne pouvait quitter son rayon. Blaise se résolut à entrer, Yazid, jusque-là caché, à sa suite.

Ils se firent face près des cabines d'essayage. Yazid remonta à la fin de la finale. Une fois qu'ils furent seuls, Massillon lui avait demandé pour quelle raison il trahissait ses amis. Il fallait ne rien connaître au groupe pour imaginer qu'une nouvelle séquestration pourrait le faire fléchir. Yazid avait saisi le moment opportun pour jouer sa propre carte. Qu'est-ce que tu attends de moi ? L'ancien vigile avait seulement suggéré un petit boulot. En réponse, l'autre, soupçonneux, s'était étonné puisqu'un emploi chez le sponsor l'attendait. Yazid ne voulait pas être vendeur. Quoi alors ? Yazid s'était contenté de hausser les épaules. Massillon lui avait finalement dit qu'il cherchait un chauffeur, alors pourquoi pas lui ?

Laurent l'écoutait sans l'interrompre. Les muscles de sa mâchoire étaient si contractés que les traits de son visage en devenaient durs. Quand il s'était avancé à la tribune lors de la finale, Yazid avait eu une sorte d'intuition. Il ne savait pas où cela le mènerait mais il était convaincu que la proximité quotidienne avec l'ancien PDG de la Contilis ne manquerait pas de lui offrir une opportunité.

Au début, Yazid affichait une discrétion prudente, ne manifestant même aucune réaction lorsque lui parvenaient des bribes de conversations téléphoniques. Quand son patron s'adressait à lui, il se contentait de lui lancer dans le rétroviseur un de ses sourires charmeurs qui incitaient à se confier plus avant. Ou bien acquiesçait si légèrement que Massillon pouvait croire que son chauffeur faisait siens ses raisonnements. Au fil des allers et retours entre Paris et Alençon, une certaine familiarité s'était installée entre eux. Massillon avait aussi pris l'habitude de relire ses discours à voix haute, tout en guettant la réaction de Yazid. Quand celui-ci esquissait une légère grimace, il s'interrompait, le sollicitait. Quelques remarques sibyllines de ce dernier suggéraient de menus changements, déclenchant une lueur d'approbation dans les yeux de son patron.

La conversation fut interrompue par un client. Mais pendant qu'il le renseignait, Laurent sentait le regard de l'ancien vigile posé sur lui. Comme il faisait autrefois à l'usine, ce mélange de douceur et d'ironie lui donnait la conviction apaisante de l'existence d'une issue.

Laurent s'absorba dans le rangement des shorts déplacés par le client. Yazid s'approcha. Sans détourner son regard des étagères, Laurent reconnut que leur plan était sans doute naïf et leur échec prévisible. Mais leur vengeance était juste, cela seul comptait. Même Galtier l'avait compris. Ils s'étaient battus pour récupérer ces 50 000 euros car c'était le montant fixé pour le saccage de leur existence.

Au ton de sa voix, d'abord saccadé et sec sous le coup de l'emportement, puis las, presque fragile, comme si un soudain enrouement lui était tombé sur la gorge, Yazid sentit que l'exaspération de Laurent s'épuisait.

Tous les anciens de l'équipe se retrouvèrent chez Blaise pour fêter leur réconciliation. Yazid arriva le dernier, dans sa tenue de chauffeur. Il venait juste de déposer Massillon chez lui. Il ôta sa casquette, défit sa veste et sa cravate noires et s'assit entre Nemanja et Galtier. Laurent se crut un instant de nouveau dans les vestiaires.

Les questions se focalisèrent sur Massillon. Tous étaient curieux de connaître son comportement au quotidien car du temps de la Contilis ils n'entretenaient avec leur PDG que des rapports très lointains, hormis Galtier.

Yazid décrivit aussi la transformation de l'usine. Le groupe l'avait finalement conservée afin d'y installer une fondation. Massillon en était le président. Ils se récrièrent mais Nicole certifia qu'elle avait lu un article dans le journal local à ce sujet. D'une façon qui se voulait humoristique, il relata la rénovation des bâtiments menée tambour battant en deux mois.

Le local syndical et la cantine étaient devenus un restaurant. Les entrepôts abritaient désormais un auditorium destiné à accueillir des cycles de conférences sur le développement durable et le commerce équitable. Mais ce fut à l'évocation des ateliers reconvertis en une sorte d'écomusée retraçant l'histoire de l'usine que les visages s'assombrirent vraiment. Une exposition permanente faisait la part belle aux témoignages des ouvriers et à leurs conditions de travail pénibles.

D'après ce qu'avait laissé entendre Massillon, la modification des

locaux aurait été en partie subventionnée par le conseil régional, leur apprit Yazid.

La nouvelle fut accueillie par des exclamations d'indignation, à laquelle succéda une profonde amertume.

Yazid reprit son récit. Massillon s'était démené pendant plusieurs semaines pour retrouver une vieille machine. Les quelques détails, même imprécis, qu'il donna firent deviner à Laurent qu'il s'agissait d'une Faurecia 250, sur laquelle Blaise et lui-même avaient commencé à la Contilis. Elle ressemblait à un vaste Meccano, avec sa rangée de voyants verts, ses courroies en tissus, ses petites boîtes où étaient rangés les vis et les écrous, et sentait la crasse huileuse. Ils travaillaient à trois dessus à tour de rôle et échangeaient à peine quelques mots à chaque changement de service, mais ils partageaient une profonde intimité comme les gars d'une chambrée se relayant dans le même lit, les manettes encore chaudes de la présence de l'autre.

Laurent tressaillit, impuissant face à tout cet argent dépensé de concert par les élus et le groupe pour voir son ancien travail prendre des airs de patrimoine folklorique.

La fureur qu'il croyait éteinte l'habitait plus que jamais.

« Hello ! » Une fille lui sourit. En fond, il aperçoit le poster des Tokyo Hotel et quelques peluches sur le lit. Il l'accable d'injures. Suivant ! Un type montre ses muscles. Pectoraux taillés impeccablement. Biceps à la Rocky. Achète-toi un cerveau. *Next* ! Il a déblayé l'angle que sa webcam filme. Des murs blancs. Les objets auxquels il tient sont rangés au-dessus de son ordinateur. Un MP3, un ballon de foot, une série de dessins inspirés de héros de jeux vidéo. Pas envie que ces tarés voient de quoi sa vie est faite. « Tu habites dans une chambre d'hôpital ? » Pauvre dégénéré. Un gamin se réjouit de la maquette d'avion qu'il vient de construire. Tu ferais mieux de t'occuper des filles ! Internet a ceci de formidable qu'il y a toujours un idiot sur lequel passer ses nerfs et une fille pour le comprendre.

Il était complètement absorbé à surfer quand il entendit la clé dans la serrure de l'entrée. Sa mère lui cria au loin un bonjour auquel il répondit d'un ton indifférent. Elle s'était renseignée à l'hôpital auprès d'un spécialiste et, d'après lui, Maxime refusait de se retrouver seul avec sa mère comme s'il craignait de prendre la place de Laurent. Elle s'était excusée pour le mal qu'elle lui faisait et répétait : « C'est une histoire entre ton père et moi... » Les parents ont l'art de raviver les plaies. Le lendemain, il avait piraté l'ordinateur de l'hôpital et annulé tous les rendez-vous du psychiatre.

À force de discussions sur les forums, il était parvenu à entrer en contact avec un groupe de geeks et à gagner leur confiance. Grâce à leurs conseils, il s'était familiarisé avec les rudiments de la programmation et savait désormais comment accéder au back-office d'un site, récupérer les ip d'internautes sur un forum et les utiliser, publier des posts sans laisser de traces, ou bien encore s'introduire dans le système de divers services publics.

Une société de crédit lettonne propose à ses clients de mettre leur âme en gage pour garantir leur prêt. Des nouvelles aussi farfelues qu'incroyables. Il se demande toujours si elles sont vraies. *Voyez*

grand et triomphez dans les affaires de Bill Zanker et Donald Trump pour seulement 9,95 \$ annonce un pop-up qui surgit sur l'écran. Un univers dépourvu de tout sens. Depuis la crise boursière, les ventes de cravates s'envolent aux Pays-Bas. Le monde est gothique. Gothique. Sans ordre ni désordre. Comme l'affirme le personnage de Joker dans *Batman*, le chaos seul est impartial.

Depuis qu'il passait le plus clair de son temps sur Internet, il avait l'impression de sentir battre le cœur du monde. Alors qu'autrefois tout lui arrivait par le prisme de son entourage, de manière fragmentée, il lui suffisait maintenant d'être en éveil pour ne rien rater. Il avait suivi les matchs de son père en direct.

Vers la fin juillet, averti par son ami Nicolas que Laurent travaillait dans le nouveau magasin de sport de Saint-Germain-du-Corbeïs, limitrophe d'Alençon, il s'était introduit dans le réseau de caméras de sécurité. Il avait épié son père dans les rayons et même dans la réserve. Il s'était amusé, de ce rire mauvais qu'ont parfois les adolescents, au spectacle de cet homme soliloquant tandis qu'il déballait les cartons. Mais la moquerie avait fait place à la gêne. Il ne faisait aucun doute que sa mère et lui étaient l'objet de ces longs monologues et la vision de ce père, incapable de se remettre de la séparation – « son cerveau a bugué », avait-il écrit à Marion – révélait une faiblesse paternelle inattendue.

Il discernait la même vulnérabilité dans les traits las de sa mère. Il lui demandait parfois si elle regrettait la séparation. Elle se contentait d'un maigre sourire qui signifiait qu'il était trop jeune pour comprendre.

Il ne tenait pas vraiment à ce qu'ils reprennent la vie commune. Il lui suffisait de savoir ce que devenait son père, de l'observer à bonne distance. Si ses parents se montraient incapables de tourner la page, lui en revanche était passé à autre chose avec une détermination qui le surprenait encore.

Des femmes dans des postures animales offrent leurs clitoris. Les grandes lèvres, les petites lèvres, absurdement grossies. Une vraie leçon d'anatomie. Les doigts autour de l'orifice comme une cible. Et des bouches aux contorsions vulgaires qui appellent à la pénétration. Il sent sa verge durcir. Leurs postérieurs en très gros plan. Il peut voir les boutons ou les marques sur la peau flaccide. Et les hommes au sexe hiératique s'activent sans sourire. Il change de vidéo dès qu'un détail paralyse son désir.

Le bruit du plateau posé par sa mère devant sa porte le fit sursauter. Il arrêta la vidéo, se saisit de son repas puis retourna à son ordinateur. Le soir, ils dînaient ensemble, elle dans la cuisine, lui dans sa chambre, reliés par leurs webcams. Il savait combien Sylvie tenait à ce moment et quand elle lui rapportait l'étonnement de ses collègues ou les remarques réprobatrices de sa sœur et de son mari, ils en riaient tous les deux. Il choisissait ses vêtements neufs sur un site et lui transférait la page. Elle déposait le tee-shirt ou le pantalon commandés, ainsi que son linge propre, à côté de son dîner.

Chaque soir, elle le fixait sans jamais détourner son regard. Il aurait bien coupé l'image pour n'entendre que sa voix, chaleureuse et caressante. Elle fit allusion à son anniversaire dans une semaine. « Te fatigue pas, lui dit-il, je ne sortirai pas. » À sa grande surprise, elle n'insista pas.

Il lui souhaite une bonne soirée et pressa le bouton « Arrêt ».

Des monstres aux gueules effrayantes. La carapace aux reflets mordorés, hérissée de pics. Les coups répétés qu'il assène à ses ennemis finissent par les faire littéralement exploser ou s'écrouler au sol avant de s'évaporer dans un nuage de pixels. Il évolue au milieu de personnages aux visages torturés, les oreilles en forme de cônes métalliques. D'autres sont munis de becs tranchants et d'une langue de serpent, d'autres encore ont un corps rachitique aux veines apparentes et le cerveau à nu. Parfois, sur son chemin, il croise une jeune fille pudique et farouche à qui il doit porter secours.

La plupart des internautes se contentaient de recherches logiques, ordonnées, alors que le hasard était le seul moyen de se glisser sous la surface des choses.

Maxime s'abandonnait au flot d'impressions qui se succédaient à la manière de petites décharges. Cette marchandise de contrebande bondait son cerveau jusqu'à lui donner une vision des plus amères de l'humanité. Les premiers symptômes se manifestèrent sous la forme d'une ironie mordante et d'une tristesse croissante omniprésentes dans ses commentaires sur les forums.

Les Américains sur la Lune. Son forum préféré. La plupart des chatteurs sont des crétins. Ils ne savent même pas que la Lune rétrécit. Cent mètres sur un milliard d'années. Il l'a lu sur le site de

Science, une revue américaine. Elle continue à se refroidir, se contracte. Ils ne comprennent rien. Sur la photo d'Armstrong arpentant le sol lunaire, pourquoi il n'y a pas d'étoiles dans le ciel ? Les Américains voulaient devancer les Russes. Pourquoi plusieurs ombres ? La CIA. Un tournage dans les studios. Comment ne le voient-ils pas ? Et surtout pourquoi le drapeau flotte-t-il alors qu'il n'y a pas de vent sur la Lune ? Le commentaire d'un abruti se moque des « complotistes ». La Nasa garde le silence. Quelque chose à cacher. Des aliens, répond l'autre. Ciao, t'es trop con !

À force de consulter assidûment le site de la Communauté de la drague qui entendait faire d'un « mec frustré moyen » un « artiste de la séduction » (« pick-up artist »), il s'était persuadé que toute relation amoureuse reposait sur un rapport de forces. C'est pourquoi il se comportait avec Marion comme un gamin capricieux, maniant tour à tour chantage et cajolerie. Il avait réussi à lui faire envoyer quelques photos d'elle les seins nus, puis à ce qu'elle se livre à un strip-tease devant la webcam.

Les saisons vues de sa fenêtre passaient monotones, tout juste ponctuées par la chute des feuilles qui tapissaient le bitume du parking. Maxime perdait la notion des jours. Évoluant dans une sorte d'instant perpétuel, où le décalage horaire n'avait plus de sens, il conversait avec des internautes aux quatre coins de la planète, qui vivaient parfois la veille ou le lendemain, sans même qu'il s'en rende compte.

Pourtant, quand il récupéra son dîner devant sa porte, à la vue du médaillon de foie gras, de la tranche de gigot et du fraisier, il se rappela que c'était l'anniversaire de sa mère.

Sur l'écran, elle apparut, souriante, une coupe de champagne à la main. Elle avait passé une jolie robe et, pour la première fois depuis des mois, s'était maquillée.

Il se montra tout le long du repas d'une humeur excellente. Encouragé par son rire, il lui parla d'un type à Sydney avec qui il partageait la passion pour les nouvelles déjantées qui circulaient sur le Net. Ils avaient passé l'après-midi à s'en envoyer. Elle l'écoutait ravie de sa soudaine volubilité. Elle lui montra la théière japonaise en fonte bleue offerte par ses collègues de l'hôpital, la paire de créoles en or, un cadeau de sa sœur et, quand ils en arrivèrent au fraisier, il insista pour qu'elle sorte les bougies. À mesure qu'elle les piquait sur le gâteau, elle baissait davantage la tête pour lui dissimuler ses larmes.

Sans réfléchir, il déverrouilla la porte, se précipita dans le couloir, gagna la cuisine et l'embrassa. Elle le fit s'asseoir à côté d'elle, lui servit un verre de champagne et ils soufflèrent ensemble les bougies. « Ton père m'a envoyé un message... » Il ne broncha pas. Entre chaque bouchée, elle serrait affectueusement son bras ou bien lui passait la main dans les cheveux. Plus elle lui prodiguait ses caresses, plus la gêne de Maxime augmentait. Elle se comportait comme quand il était enfant. Elle le cajolait, l'appelait « mon chéri ». L'intensité de ces contacts, les premiers depuis des mois, lui procura une vive émotion. Il frissonna. « Tu as froid ? » s'étonna-t-elle. Il la repoussa et regagna sa chambre.

Face à son ordinateur, il bredouilla une vague excuse. Plus l'habitude d'être dorloté comme ça. Elle lui sourit d'un air compréhensif et l'assura que sa présence avait été le plus beau des cadeaux.

Il coupa la communication sans répondre et surfa en quête d'un malheureux sur qui passer ses nerfs.

Un professeur au Collège de France répondait à une interview. Son ouvrage au titre provocateur *Internet rend bête !* expliquait les ravages causés par le Web sur les jeunes cerveaux. Maxime n'en croyait pas ses yeux. Incapacité à se concentrer, absence de recul, impossibilité de hiérarchiser les informations...

Tout en réfléchissant à son post assassin, il fixa la photo insérée en tête de l'article. Une élégante mèche de cheveux blancs descendait le long du front d'un homme posant derrière le micro d'un amphithéâtre. Une traînée de barbe vieille de trois jours couvrait ses joues et son menton. Son visage harmonieux présentait un léger hâle. Ce type fait des UV, maugréa Maxime. Il lut sa biographie. Il avait au moins dans les soixante-dix ans et pourtant en paraissait à peine cinquante. Il avait publié une liste impressionnante d'ouvrages, et, dans ses précédents livres, s'en était pris au nouvel esprit libertaire post-68, au rejet de l'autorité et à la tyrannie du jeunisme.

Maxime au comble de la rage tapa en lettres majuscules :

DÉGAGE !!! ÇA FAIT QUARANTE ANS QUE TU OCCUPES LE
DEVANT DE LA SCÈNE ! PLACE AUX JEUNES ! DÉGAGE !

Ils se promirent de dîner ensemble tous les samedis. Chacun recevrait à tour de rôle.

La semaine suivante dans son appartement d'une résidence située dans le centre-ville d'Alençon, Nicole les régala d'un velouté de cresson en entrée, d'un ragoût de veau à l'ancienne et de sa spécialité, une tarte à la rhubarbe meringuée. Elle se montra particulièrement touchée par leurs compliments et avoua que cela faisait des années qu'elle n'en avait plus préparé.

Nemanja, qui avait apporté son accordéon, joua quelques airs entraînants mais il eut beau faire, ils ne purent s'empêcher de questionner Yazid sur Massillon.

Chaque fin de semaine, ils suivaient l'évolution de leurs relations. C'était leur feuilleton et ils attendaient la suite avec impatience.

Si Massillon s'était en quelque sorte acquitté d'une dette en l'engageant, il y trouvait maintenant une satisfaction certaine en le prenant à témoin de sa réussite. Il ne manquait jamais non plus une occasion de lui rappeler qu'il lui devait d'être assis au volant d'une belle voiture. De fil en aiguille, il s'était mis à prendre son avis sur toutes sortes de choses, depuis le choix de sa cravate – il en conservait plusieurs dans le coffre ainsi qu'une chemise blanche de rechange – jusqu'à la manière de se tenir en réunion. Il avait reconnu qu'il lui envoyait son allure nonchalante, à l'aise en toutes circonstances, alors que lui se sentait raide et engoncé. Une fois même, ils s'étaient arrêtés sur un parking désert d'une aire d'autoroute. Yazid lui avait fait une petite démonstration, le corps droit, les épaules bien dans la ligne des pieds, balançant au même rythme, et Massillon s'était exercé à reproduire la démarche de son chauffeur.

Le samedi suivant, ce fut au tour de Laurent de recevoir et il se leva de très bonne heure pour attaquer un grand ménage. Au fil du temps, la maison s'était transformée en une forêt sombre. Leur chambre, la cuisine essentiellement et la partie du salon qui comprenait le canapé et la télé composaient quelques rares

clairières. Sylvie détestait la saleté. C'était chez elle une sorte de sursaut vital. Parfois il plaisantait sur son obsession de la propreté digne de l'hôpital. Il s'était promis qu'il nettoierait tout le jour où elle reviendrait.

Mais le dîner lui fournit une motivation pour entamer sa reprise en main.

Jusqu'au milieu de l'après-midi, il astiqua, passa l'aspirateur et rangea avec une ardeur semblable à celle de ses entraînements au football. Puis il prit sa voiture, acheta au supermarché quelques plats cuisinés congelés qu'il entreprit vers sept heures de réchauffer.

Pour l'avoir vue faire si souvent, il tâchait de se rappeler les différents préparatifs auxquels se livrait Sylvie et dans quel ordre, lorsqu'ils recevaient. Il sortit le fer à repasser, défroissa la nappe, et s'appliqua à dresser une jolie table. Quand tout fut prêt, il s'étira sur le canapé. Il songea que cela faisait deux cent soixante-treize jours qu'elle était partie. Sa première pensée chaque matin en se levant était de faire le décompte exact. Cela ressemblait à celui vu à la télévision pour les otages français. Lui aussi se sentait prisonnier, de son passé. Nicole l'incitait régulièrement à écrire à Sylvie. L'idée faisait son chemin mais le paniquait toujours. Il alluma une cigarette pour se détendre et après chaque bouffée observait la fumée s'élever dans la pièce.

Quand ils se mirent à table et entamèrent les Saint-Jacques, l'image de Sylvie, s'activant auprès des convives, provoqua une violente pointe au cœur chez Laurent. Ces soirées-là, ils formaient un couple à qui rien de grave ne pouvait arriver. Elle riait sans retenue et lui plaisantait, parlait fort, et quand elle posait son regard sur lui, il reconnaissait dans cette petite lueur allègre le signe de leur complicité.

Yazid arriva en retard. Il paraissait très excité. Toute la tablée l'écouta sans l'interrompre. Ils avaient crevé en revenant de Paris. Pendant que son chauffeur actionnait le cric, Massillon, sur le bas-côté, s'était énervé après lui pour la première fois. Il avait pourtant été d'excellente humeur jusque-là, se rengorgeant de l'importance de sa mission au sein du groupe. Il pressait Yazid d'accélérer la réparation, l'accusait de s'être montré négligent dans l'entretien du véhicule. Il devait impérativement se rendre à la fondation et, à ce rythme, il risquait d'arriver après la fermeture des principales places boursières. Comme s'il en avait trop dit, il était passé de façon abrupte à un sujet sans aucun rapport. Rasséréné de repartir assez vite, il s'était de nouveau concentré sur ses projets dont la réussite

lui vaudrait une belle promotion.

La nouvelle d'un éventuel succès de Massillon fut accueillie avec froideur. Chacun souhaitait qu'il échoue. Mais Yazid poursuivait son idée. Il ne comprenait pas pourquoi le groupe attachait une telle importance à la fondation. Après chaque réunion hebdomadaire au siège à Paris, ils filaient à la Contilis et arrivaient bien après le départ de tous les bénévoles. Il s'enfermait dans son bureau pendant des heures.

Nicole haussa les épaules.

— Mais il me demande de rester garé devant l'entrée et surtout de le prévenir si jamais quelqu'un arrive...

Ils le regardèrent intrigués.

— Et si la fondation n'était qu'une couverture ?

— Pourquoi pas la mafia tant que vous y êtes ! ironisa Nicole.

Laurent lui demanda en quoi au juste consistait cette fondation et il expliqua brièvement qu'elle subventionnait des projets de création d'entreprise en Afrique. Les fonds venaient des dirigeants du groupe qui, à grand renfort de publicité et pour redorer leur blason terni après l'affaire de la Contilis, avaient décidé de verser à cette œuvre humanitaire leurs bonus ainsi qu'une partie de leurs stock-options.

Personne ne voyait ce qu'il pouvait y avoir de répréhensible ni où pouvait se situer l'arnaque. Pourtant Yazid s'obstinait.

— Des commissions occultes alors ? Ou bien du blanchiment d'argent ?...

— Vous avez pensé à regarder dans le coffre de la voiture ? demanda Nicole. Il doit sûrement transporter des mallettes de billets...

Yazid ne savait pas comment ce genre de choses s'organisait. Mais l'attitude de Massillon était trop étrange pour ne pas cacher quelque chose.

Laurent était le seul à entendre les soupçons de Yazid. Ses amis avaient l'air las des gens si résignés qu'aucun signe ne leur parvient plus. L'échec de la Coupe du monde avait manifestement éradiqué chez eux toute envie de se battre. Et lui-même était près d'abdiquer. Mais ses tripes lui disaient le contraire.

Il repensa à l'enterrement de son grand-père. Il n'avait pas pu assister à la cérémonie. Il effectuait son service en Allemagne et

était arrivé trop tard à cause d'un capitaine qu'il ne fallait pas déranger pour signer sa permission. Il entrevoyait le visage de son supérieur à travers l'embrasure de la porte chaque fois que l'ordonnance essayait d'entrer. Et le chef d'équipe qui avait attendu qu'il finisse son service pour le prévenir que Sylvie était partie à l'hôpital accoucher. Personne n'était disponible pour le remplacer sur la chaîne. Tout ce qu'il avait enduré et contre quoi il n'avait pu se rebeller.

Une vie entière marquée par la peur. La petite peur des gens ordinaires qui sourdait dans chaque geste. Celle de perdre leur travail, de voir leur couple se briser ou leurs enfants se droguer, celle encore de ne pas pouvoir rembourser leurs crédits, de finir à la rue, de ne pas parvenir à se maintenir à flot, de couler soudain sans possibilité de refaire surface.

Cette peur, comme une seconde peau, qui conditionnait toutes leurs réactions, leur façon d'être, les empêchait de réfléchir. Même encore maintenant qu'il avait perdu ce à quoi il tenait le plus, elle l'agitait et l'amenait à subir sans broncher l'autoritarisme de son chef de rayon, à le craindre et à le détester. Car ses accès de colère étaient le contrecoup de sa peur, qui, sitôt la pression relâchée, disparaissaient.

Il fallait tout reprendre ou plutôt aller au bout de ce qu'ils avaient commencé. 50 000 euros pour tous. Le pouvoir magique de ce chiffre transportait Laurent. Le conseil régional avait aidé la fondation pour transformer la Contilis en musée, le transfert de l'usine à Ostrava promettait d'être juteux, autant d'argent volé aux ouvriers.

S'ils découvraient ce qui se passait à la fondation, ils auraient un levier pour obliger le groupe à revenir sur son refus de verser l'indemnité promise.

Un silence hostile accompagna sa proposition. Galtier rétorqua sèchement qu'il n'imaginait pas le groupe céder à un tel chantage.

Pourtant, l'évocation des 50 000 euros réveilla leurs rêves.

Laurent replongea dans ses pensées. Ce n'était pas l'alcool qui l'euphorisait ni la rage qui le mettait hors de lui, mais un sentiment bien plus profond.

Nemanja suggéra à Nicole qu'elle pourrait engager à nouveau le détective privé qui avait retrouvé Florent, pour qu'il se lance à la recherche de son fils.

Son père qui ne s'était jamais manifesté. Les soirées où Laurent l'attendait dans son lit et le rêve qu'il avait fait pendant des années lui revinrent, il était couché, son père lui apportait un verre d'eau et l'embrassait en lui souhaitant bonne nuit.

Plus jamais il n'aurait peur.

Duluc avait décidé que Laurent devrait déjeuner à l'heure où la cantine fermait. Dès le mardi, ce dernier l'informa que, désormais, il faudrait aménager un planning pour établir un roulement. Sa tranquille assurance déstabilisa son chef. Puis Duluc se ressaisit en voyant les autres employés guetter sa réaction et refusa de revenir sur son organisation. Laurent s'avança vers lui, l'autre instinctivement recula devant la stature imposante de son adjoint. Toujours aussi calme, Laurent déclara qu'il allait déjeuner et partit sans se retourner. Il entendit son chef lui donner son accord d'une voix mal assurée.

Ce succès en appelait d'autres et il entendait voir plus grand. Une idée germa dans son esprit qu'il repoussa sur le moment. Mais la pensée l'obsédait. Des petits arrangements, des combines comme de passer en fraude quelques cartouches de cigarettes ou des bouteilles d'alcool lui murmurait son grand-père, mais pas au-delà. De sa vie, il n'avait jamais enfreint la loi, enfin ce qu'il considérait comme la loi. Quelques bagarres, la séquestration, le saccage des bureaux étaient des actes, certes en apparence illégaux, mais à ses yeux pleinement justifiés. Pourtant il est des pages qu'on ne peut tourner qu'en les déchirant. Peu importe que l'on y parvienne ou que l'on échoue, certaines choses ne peuvent rester en suspens. Peu à peu, il en venait à penser que ce respect affiché n'était qu'un autre visage de la peur, la même qui incitait à craindre de tout perdre et d'enfreindre les lois. Il se sentait comme l'un des héros des westerns qu'il adorait regarder à la télévision avec Sylvie. Ils se lançaient dans l'aventure malgré eux, convaincus qu'ils n'avaient pas le choix.

— Qu'est-ce que vous comptez faire pour découvrir ce qui se trame là-bas ?

Dès son arrivée chez Galtier, il entama la conversation sur la fondation.

Ils ne voyaient pas où il voulait en venir.

Il haussa le ton.

— Je vais leur faire ravalier par le cul leurs subventions, à Massillon et au conseil régional...

Il rougit et s'excusa.

— Une fois récupérée la preuve que nous cherchons, je contacterai Massillon pour lui dire que s'il ne veut pas que je prévienne les journaux, c'est 50 000 euros pour tous les anciens salariés de l'usine.

Ils ne comprenaient toujours pas.

— Et tu comptes faire comment ?

Il prit sa respiration, les observa tous l'un après l'autre.

— Nous allons cambrioler le bureau de Massillon.

Il ne leur laissa pas le temps de réagir.

— Examinons froidement la situation. Laissons de côté la peur pour l'instant...

— Pardon, pardon, fit Blaise, mais moi je ne tiens pas à finir en prison.

— Notre action est-elle juste ? Tous nous ont abandonnés, que ce soit le groupe, les syndicats ou le conseil général. On peut dire qu'ils se sont même bien foutus de nous, non ?

Ils acquiescèrent.

— Est-ce que nous pourrions encore nous regarder dans la glace ? J'ai eu le temps d'y réfléchir toute la semaine. Et je vous le dis, ce que nous allons commettre, ce n'est pas un vol, c'est...

— Une connerie, lâcha Galtier.

Surpris, Laurent marqua une hésitation...

— ... une vengeance.

L'occasion était unique de contraindre le groupe à verser la somme promise. Il n'y avait pas à revenir là-dessus.

— Je connais la Contilis comme ma poche. C'est moi qui entrerais dans le bureau de Massillon.

Galtier tenta de le décourager. Laurent ne prétendait pas refaire le monde, il voulait juste que les gars de la Contilis obtiennent ce pour quoi ils s'étaient battus.

Il ne savait même pas ce qu'il fallait chercher.

Laurent emporterait tous les papiers.

S'il existait quelque document compromettant, il y avait fort à parier que Massillon l'avait caché dans le coffre.

Nicole suggéra qu'il avait peut-être gardé la même combinaison et que, dans ce cas, l'ancienne directrice financière la lui avait confiée un jour.

— Qui est avec moi ?

Hésitants, ils se soupesèrent du regard.

— Tant pis, j'irai tout seul.

Florent décida de l'accompagner.

— Très bien tu feras le guet.

Blaise à son tour, suivi par Nemanja, rallièrent Laurent.

— Vous n'aurez qu'à nous attendre sur le parking, tous feux éteints.

— Et comment vous espérez entrer ? s'enquit Galtier, atterré.

Depuis qu'elle abritait la fondation, l'usine était équipée d'un imposant système de sécurité avec vigiles à l'entrée et caméras de surveillance dans tous les bâtiments.

— J'ai peut-être une idée.

Selon Yazid, le mieux serait d'attendre la prochaine soirée que Massillon organiserait pour sa récolte de dons. Son patron lui avait demandé de trouver une idée d'animation pour celle à venir. Les dernières réunions s'étaient montrées aussi compassées qu'ennuyeuses. Yazid suggérerait une prestation des filles du Pavillon de l'Amour. La perspective de jolies filles devrait attirer ces messieurs et favoriser leur générosité. Elles aideraient Florent et Laurent à pénétrer dans l'usine à l'insu des vigiles. Après, ce serait à eux de jouer...

Galtier adressa à Nicole une moue désapprobatrice. Elle répondit par un rictus inquiet.

Mon amour, ma douce,

J'aurais voulu pouvoir te prouver mon amour autrement. Je n'ai jamais compris pourquoi les mots me fuyaient. Mon silence te faisait croire à mon indifférence. Mais combien de fois en te regardant je t'ai

trouvée belle et n'ai pas osé te le dire. Tu croyais que je ne remarquais rien pourtant je relevais le moindre changement chez toi. Des chaussures neuves, tes cheveux attachés en chignon, le vieux collier que tu ressortais de ta boîte à bijoux te donnaient aussitôt l'air d'une inconnue. Je n'ai jamais réussi à m'habituer à toi, je veux dire à éteindre le mystère qui était le tien et j'éprouvais toujours le même sentiment d'étrangeté qu'au premier jour. Cela prend des années à s'habituer à l'endroit pour qu'on finisse par ne plus y faire attention, à sentir que l'usine où l'on travaille nous est devenue familière. Mais, avec toi, cela ne fut jamais.

Quand j'étais enfant, à Noël, mon père m'adressait un cadeau. Il était chaque fois expédié d'un lieu différent, le plus souvent de l'étranger. Des années plus tard, j'ai compris que c'était en fait mon grand-père qui les envoyait de ses voyages en camion à travers l'Europe. Je l'ouvrais toujours en dernier, parfois même j'attendais le lendemain matin. Son emballage me laissait espérer des choses incroyables.

Mon amour, ma douce, tout au long de notre mariage, tu fus pour moi comme ce cadeau de Noël, que je trouvais chaque soir en rentrant du travail.

« Ce soir, c'est le grand jeu !!! »

Maxime sursauta en recevant le SMS de son père.

La phrase lui rappela instantanément la vidéo du journal de 20 heures où, le visage rubicond, Laurent s'emportait après les journalistes sur la séquestration à l'usine. Maxime pensa qu'il devait être encore sacrément bourré... Presque aussitôt il éprouva un remords. Au vrai, il avait rarement vu son père soûl.

Le plus souvent, c'était la colère qui le mettait hors de lui. Enfant, Maxime était en proie à de véritables terreurs quand il entendait Laurent crier, le visage déformé, les veines du cou gonflées. Il ressemblait à un boss des jeux vidéo. Dans ces moments-là, il lui semblait qu'un raz-de-marée se rapprochait. Son père poussait un juron, le ton encore contenu mais s'échauffant peu à peu en répétant plusieurs fois la même phrase. Parfois, à l'inverse, il démarrait très doucement, parlait avec lassitude comme si cela lui coûtait et soudain se mettait à tonner. Ces souvenirs étaient si présents dans la mémoire de Maxime que, même aujourd'hui, il n'était pas certain de pouvoir assister à une de ces scènes sans trembler.

Un pressentiment le submergea.

Ce genre de phrase exaltée n'augurait rien de bon, surtout avec les points d'exclamation à la fin qui sous-entendaient qu'il était partie prenante.

Il tapa trois points d'interrogation pour toute réponse. Pas de réaction. Son père avait dû couper son portable.

De plus en plus intrigué, Maxime se mit à faire les cent pas dans sa chambre.

Et si Laurent avait décidé de se pointer à l'appartement ? Sa mère était de garde ce soir. Elle remplaçait une collègue. Maman n'est pas là, écrivit-il. Mais bientôt l'hypothèse lui parut improbable. Si son père s'était mis en tête de passer, il n'aurait certainement pas pris le risque de le prévenir. Il se doutait bien que son fils alerterait aussitôt Sylvie.

On aurait dit que Laurent lui lançait un défi.

« Le grand jeu !!! »

Tout ramenait à la Contilis. Laurent allait-il se rendre à l'usine ? Elle était abandonnée depuis des mois... Il pâlit. Et si son père avait pris la décision de mettre fin à ses jours sur les lieux mêmes de son licenciement ? Il tapa sur le clavier le nom de la Contilis. Le récit de la séquestration et de la fermeture apparurent, ainsi que la vidéo de son père. Rien qui pourrait le mettre sur la voie. Il se résolut à envoyer un message à Nicolas lui demandant s'il savait ce que l'usine était devenue. La réponse arriva quelques minutes après. « Une fondation. »

Différentes pages d'actualité confirmèrent l'information de son ami. Qu'est-ce que son père pouvait bien aller faire là-bas ? Un article racontait même l'inauguration de la fondation pour l'égalité planétaire des chances, en présence du maire, de plusieurs élus locaux et de son président. Maxime sursauta.

Massillon !

Les nouveaux locaux étaient sûrement équipés d'une vidéosurveillance. Il pourrait se brancher sur le réseau. Sa supposition se révéla exacte et il ne mit pas plus d'un quart d'heure pour s'introduire dans le système de caméras de sécurité de l'ONG.

Il tomba d'abord sur l'écran de la cour dans laquelle étaient garées plusieurs camionnettes et où un videur montait la garde à l'entrée des entrepôts baignée par une lumière crue. La fraîcheur des premières soirées de novembre incitait le vigile à faire les cent pas.

Il sélectionna ensuite l'intérieur des entrepôts. Il disposait de quatre angles différents pour observer une salle aux petites tables rondes où étaient installés des gens habillés comme dans un vieux film en noir et blanc. Seuls les serveurs qui se faufilaient entre les tables et faisaient d'incessants allers et retours vers les cuisines créaient un peu d'agitation. Maxime scruta leurs traits, au cas où son père se serait glissé parmi eux.

Massillon, au centre de la pièce, dînait en compagnie de deux autres couples et d'un vieil homme. En l'absence de tout son, les mouvements des corps et des visages dessinaient un bien curieux manège, comme si le silence dévoilait les pensées secrètes que le bruit de la conversation masque habituellement. Massillon, tourné vers le vieillard, lui parlait. Ses lèvres bougeaient à peine mais ses mains qui virevoltaient accompagnaient ses paroles. Le vieillard ressemblait à un automate. La fourchette décrivait un demi-cercle jusqu'à sa bouche, toujours le même, avec régularité et raideur. Par

moments, il tamponnait le coin de sa bouche avec sa serviette et buvait une gorgée de vin. Régulièrement, des tremblements saccadés des épaules secouaient les voisins de Massillon tandis que leurs sourires découvraient largement leurs dents. Maxime supposa que ces mines exagérées ponctuaient les propos du président. Mais ce dernier n'y prêtait aucune attention. Les jeunes cadres avaient la même attitude de dédain silencieux envers leurs femmes. Chacun affichait l'envie de séduire, un visage avenant, des signes d'ouverture et d'empathie en direction d'un autre, ignorant ses voisins qui lui adressaient le même message. Une sorte de mouvement circulaire, aboutissant au vieux, imperturbable. Des adultes, des enfants. Seule l'adolescence refuse ces petits jeux de pouvoirs.

Dans le couloir du bâtiment préfabriqué, au rez-de-chaussée, une fille, un peignoir sur le dos, une cigarette aux lèvres, avançait lentement vers un garçon. Il était à peine plus âgé que Maxime et se tenait devant l'escalier, appuyé contre la fenêtre. Il tourna la tête. Se redressa un instant puis reprit aussitôt sa surveillance de l'extérieur. Le peignoir de la fille pendait le long de son bras gauche et laissait voir sur son épaule un tatouage. Un scorpion. Maxime se demanda ce qu'une femme dans une telle tenue pouvait bien faire là. Le jeune homme lui jetait des coups d'œil rapides. Mal à l'aise. Il plaçait sa main devant sa bouche comme s'il était pris d'une quinte de toux. À mesure qu'elle s'approchait, Maxime sentait leur trouble. Elle ralentit, tira plus rapidement sur sa cigarette puis s'adossa au mur près de la fenêtre. La gêne gagna Maxime lorsqu'ils se rapprochèrent. Hésitants. Tendus. La main de la fille se posa sur la joue du garçon. Maxime pouvait presque sentir le contact contre sa peau et son léger tressaillement. Leur lèvres faillirent se rejoindre mais au dernier moment s'arrêtèrent. Ils se parlaient maintenant à l'oreille. Maxime détourna le regard, incapable de supporter une telle mise à nu des sentiments, en particulier ceux du jeune homme qui semblait tétanisé. Dans sa précipitation à imaginer ses retrouvailles avec Marion, il se rendit compte qu'il n'avait jamais songé aux premiers instants, sautant directement au passage où ils étaient en train de faire l'amour. Le type dans le couloir restait immobile, les bras le long de son corps, figé comme une statue. La femme au tatouage, bien que Maxime devinât qu'elle était plus experte, paraissait désarmée par sa timidité. Elle finit par lui prendre la main et l'attirer lentement quelques mètres en arrière vers une porte. Le jeune homme se laissa faire sans broncher. Ils disparurent et Maxime renonça à les suivre.

Massillon surgit dans le couloir. Il se dirigea vers l'endroit où se trouvait, quelques instants auparavant, le jeune homme et grimpa les marches menant à l'étage.

Maxime le devança. Son nouveau champ de vision couvrait le couloir du premier et le haut de l'escalier. Massillon arriva peu après. Il s'avança vers les trois bureaux du fond mais se figea soudain. Quelque chose l'avait arrêté. Un bruit sans doute car il fronçait les sourcils et tendait l'oreille. Il reprit sa marche, se déplaçant avec précaution. On aurait dit un personnage de film muet tant son attitude était expressive. Maxime pensa aussitôt à son père.

Le premier bureau était totalement plongé dans le noir.

Il essaya le suivant, sans plus de résultat.

Dans le troisième, un petit faisceau lumineux découpait l'obscurité selon une ligne horizontale qui partait du bureau vers le mur. Une torche calée entre deux livres éclairait le bas d'une photo encadrée, et, en dessous, un coffre-fort. Une silhouette s'agitait. Par moment elle passait devant le rayon lumineux, projetant une ombre mouvante sur le mur. Maxime reconnut son père. Une pointe au cœur. Il se mit à crier. Barre-toi ! Il arrive !

Mais Laurent ne se doutait aucunement du danger qui le menaçait. Absorbé par sa tâche, il continuait sur le même rythme à plonger la main dans le coffre puis dans un sac. Maxime s'affola. Il n'arrivait pas à voir ce qu'emportait Laurent. Cela ne semblait pas être de l'argent.

Soudain l'image disparut de l'écran.

Maxime avait perdu la liaison. Il s'emporta et donna un grand coup de pied contre son lit. Dans sa précipitation à la restaurer, il se trompa en composant le code sur son clavier. Son père avait-il enfin entendu Massillon approcher ? Il parvint à rétablir le contact mais sans savoir pourquoi, il se retrouva dans la grande salle des invités. Il pria pour que Laurent ait eu le temps de s'enfuir par la fenêtre.

Son père était en pleine lumière, debout, immobile.

Massillon devait se tenir près de la porte, dans l'angle mort de la caméra. Laurent lâcha les feuilles qu'il tenait dans les mains. Elles se répandirent sur le sol. Le crâne de l'ancien patron apparut. Maxime

n'avait encore jamais vu son père ainsi, livide, obstinément figé. Il pouvait ressentir sa peur. Les bras de Massillon passaient et repassaient devant la caméra. Maxime avait le souffle coupé.

Laurent se mit à quatre pattes, et les mains tremblotantes, il entreprit de ramasser les papiers.

Massillon s'était approché tout près de lui. Il devait crier car, comme sous l'effet de décharges électriques, son père tressautait et se dépêchait. L'autre, d'un mouvement frénétique du pied, ramenait les feuilles vers Laurent, rendu gauche par sa peur. Il frappait maintenant le sol à grands coups de talons rageurs. Au début ils étaient désordonnés et tombaient au hasard sur le tapis ou sur les papiers, mais peu à peu, ils essayèrent d'attraper la main.

Massillon manqua de tomber en l'écrasant. Laurent grimaça, porta ses doigts à ses lèvres et souffla énergiquement dessus. Mais presque aussitôt il dut reprendre le ramassage. Maxime étouffait de rage.

L'image de son père recroquevillé sur le sol, sans défense, fit resurgir le souvenir de sa propre agression au sortir de la boulangerie, quatre ans plus tôt. La violence de l'humiliation le submergea. Quand il était rentré en larmes à la maison, son père était tout de suite sorti à la recherche des voleurs. Il ne pouvait imaginer que Laurent, dont la force l'impressionnait tant, puisse subir la même épreuve.

Il se tenait maintenant debout, le visage fermé. Bien qu'il dominât d'une quinzaine de centimètres son ancien patron, il paraissait plus fragile que jamais. L'autre piaffait. On aurait dit un sergent des marines engueulant une recrue.

Son père déboutonna son blouson et en agita les pans comme s'il voulait montrer qu'il n'avait plus rien sur lui. À plusieurs reprises, Massillon fit mine de saisir le téléphone, s'amusant à regarder Laurent rentrer encore un peu plus la tête dans les épaules.

Puis il ramassa son sac, en montra l'intérieur, rassembla ses affaires, une torche, un papier posé sur le bureau, un marteau, un tournevis. Tout cela paraissait dérisoire, pitoyable. Quand il eut fini, Massillon, d'un geste vif, lui fit signe de sortir. Sa main frôla le visage de Laurent.

Dès qu'il fut seul, il s'assura que tout était en ordre, déplaça quelques objets, s'assit à son bureau et mit en marche son ordinateur. Un sourire apparut sur son visage. Satisfait, il éteignit sa machine et se prépara à quitter la pièce à son tour. Au moment de sortir, il s'arrêta et esquissa un pas de danse.

Maxime, les traits contractés par la haine, ne pouvait pas arracher son regard de son écran.

— Enculé de Massillon !

Ils s'étaient tous retrouvés autour de la grande table en chêne du salon de Galtier.

Ils opinèrent à l'insulte de Laurent.

Après l'échec du cambriolage, en sortant du bureau, il avait heurté Florent, alerté par les cris de Massillon. Laurent ne s'était pas même inquiété de savoir pourquoi il avait quitté son poste de guet, ni où il était passé. Il l'avait juste saisi par le bras : « Grouille ! On se tire ! »

Ils avaient dévalé l'escalier et traversé la cour, à la surprise du videur, qui fumait une cigarette devant la porte des entrepôts en compagnie de Yazid. Sans chercher à comprendre, le chauffeur de Massillon s'élança à leur poursuite et les rattrapa juste avant la barrière. Les trois hommes ralentirent à peine leur course pour se glisser dessous. Les deux vigiles étonnés sortirent de leur guérite. Yazid les salua sans s'arrêter. Ils gagnèrent le parking et grimpèrent dans la voiture de Blaise qui démarra aussi sec. Dans son rétroviseur, il vit la silhouette des deux vigiles rejoints par le videur disparaître rapidement. Ils gardèrent le silence jusque chez Galtier qui les attendait en compagnie de son épouse et de Nicole.

— Quel sale type ! marmonna Nicole en achevant de panser les doigts de Laurent.

Il fit une grimace.

— Je ne crois pas qu'ils soient cassés, le rassura-t-elle.

Laurent essaya de les replier mais la douleur l'en empêcha. Il s'était peu épanché sur la scène avec Massillon, préférant passer sous silence son humiliation. Il était encore secoué par toutes les pensées qui lui avaient alors traversé l'esprit. L'impression qu'il allait mourir quand la lumière s'était allumée. La voix de Massillon comme une pluie de coups. Et la vision de ses chaussures s'agitant au-dessus des papiers. Durant tout le temps qu'avait duré la scène, il était terrorisé à l'idée que Massillon compose le numéro du commissariat, comme il l'en avait plusieurs fois menacé. Un coup de fil et il perdait Sylvie. Elle n'aurait plus jamais voulu le revoir.

Massillon ne s'en était pas douté mais Laurent aurait fait n'importe quoi pour éviter cela, même le supplier à genoux, tout, pourvu qu'il n'appelle pas.

Dans son malheur, il se reconfortait à l'idée que personne n'avait été témoin de la scène.

Florent paraissait particulièrement secoué. Ce qui était arrivé était sa faute. Mais Laurent le reconforta. Tout s'était mal enchaîné. Ils avaient affaire à trop forte partie.

— C'est vous qui aviez raison. On aurait dû tourner la page...

Il se moqua de sa naïveté. Il avait cru que prendre une décision, un risque même, pour la première fois de sa vie lui garantirait la réussite. Il s'était refusé à un dénouement sans morale. Mais la réalité était tout autre. Ils avaient échoué en respectant les lois comme en les enfreignant.

— La violence est une question de méthode, lâcha Yazid. Vous êtes des types honnêtes dans le fond, mais vous n'avez pas les manières, enfin pas les bonnes, face à des gens bien élevés aux mœurs de voyous.

Galtier approuva. Autrefois les règles étaient plus dures mais correctes. Aujourd'hui, les dirigeants se comportaient comme des Barbares.

Laurent ne voyait pas trop la différence. Les ouvriers ne gagnaient pas plus avant que maintenant et ils avaient été bien cons, il s'excusa du terme auprès de Nicole, de croire qu'ils pouvaient se venger de Massillon.

— Je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi il vous a laissé filer.

Nicole ne pouvait croire à sa bonté ni à son pardon.

Galtier émit l'hypothèse, sans conviction, qu'il ne voulait peut-être pas gâcher sa soirée de gala en faisant débarquer la police.

La conversation retomba. La femme de Galtier était depuis longtemps montée se coucher. Il alla chercher dans l'armoire une bouteille de vieil armagnac. Il pesta en se demandant où son épouse avait rangé les verres à digestif, puis renonçant, revint à la table avec des flûtes. Il s'excusa, servit chacun et donna à Florent une tape amicale sur l'épaule.

— À tes amours !

Ils lui sourirent malgré leur désenchantement. Même Yazid, inerte, fixait son verre comme s'il y cherchait un moyen de leur remonter le moral.

Laurent ne s'en remettait pas. Il avait failli et ce revers transformait son aventure en une chose inutile et stupide, moche même. La semaine précédente, il s'était figuré que Sylvie pourrait être fière de lui et de son désir de venger ses anciens collègues. Il n'était plus qu'un piètre malfaiteur. La lettre qu'il lui avait envoyée, sur l'insistance de Nicole, resurgit dans son esprit. Il avala son verre d'armagnac puis le tendit à Galtier pour qu'il le resserve. L'échec, surtout quand il est total, sans remède, est un poison qui contamine tout.

— Ne la déçois jamais ! Surtout ne la déçois pas ! murmura-t-il à l'oreille de Florent.

La manie des hommes de vouloir donner des conseils. Et surtout dis-lui que tu l'aimes, montre-le-lui. Mais Laurent se retint.

— Vous ne répondez pas ?

Son portable posé sur la table sonnait. Maxime. Il se leva et s'éloigna précipitamment tout en décrochant.

— On va le baiser, cet enfoiré de Massillon !

Il sursauta. Le ton et le vocabulaire de son fils le saisirent. Quoi ? répétait-il à mesure que Maxime lui expliquait comment il avait tout vu. La honte le submergea mais les cris et l'excitation de son fils l'empêchèrent de s'y abandonner.

— Je ne comprends rien ! Attends, je te passe Nicole. C'est l'ancienne chef comptable !

Il lui tendit le portable.

— Il dit qu'il a trouvé un moyen de nous venger en fouillant dans les comptes de la fondation !

Tous sursautèrent et fixèrent Nicole dont le visage s'éclaira à mesure qu'elle écoutait Maxime. Sa bouche esquissa un large sourire.

— Il est fait !

Sans autre explication, elle pressa Laurent de l'emmener chez Maxime. Il fallait profiter à plein de l'effet de surprise. Jamais

Massillon ne se douterait qu'après la séance de ce soir ils feraient une nouvelle tentative.

Il allait revoir son fils ! Laurent filait dans les rues désertes d'Alençon, en s'efforçant de rester concentré sur sa conduite. Il n'avait aucune idée de la façon dont il s'y prendrait.

— À cet âge-là, on n'aime pas trop les effusions, lâcha Nicole, comme si elle devinait ses pensées.

Il se gara sur le parking et traversa la cour en fixant la lumière de la chambre de Maxime, au troisième étage. Il était venu plusieurs fois rôder dans le quartier depuis son retour de Prague, quand l'absence le faisait trop souffrir. Il se tenait dans sa voiture, près des pavillons en face et observait le va-et-vient devant l'entrée de l'immeuble.

Il sonna. Dans la cage d'escalier, le silence était impressionnant. Il guettait le moindre bruit et perçut les pas de Maxime se rapprochant, puis le mouvement du verrou. Son fils l'embrassa comme il le faisait autrefois, ses joues effleurant les siennes, ses lèvres embrassant dans le vide. Laurent n'osait pas bouger. Ses mains, après s'être posées le temps de l'accolade sur les épaules de l'adolescent, pendaient dans le vide. Nicole ! dit l'ancienne chef comptable, venant à son secours.

Maxime les guida jusqu'à sa chambre sans se retourner et les invita à s'asseoir à côté de lui devant l'ordinateur. En quelques clics, il accéda aux comptes de la fondation et entra dans une discussion technique avec Nicole. Laurent en profita pour examiner la pièce tout en jetant de brefs regards sur son fils qu'il n'avait pas vu depuis près d'un an. Il avait grandi, enfin mûri. Ses traits s'étaient défaits des dernières rondeurs enfantines pour revêtir une finesse et une harmonie héritées de Sylvie. D'elle, il avait pris le regard intense et le nez bien découpé, les pommettes saillantes. Les cheveux jusqu'aux épaules et un filet de barbe lui donnaient des allures de naufragé mais il avait conservé son expression naïve. Il arborait la physionomie éphémère du sortir de l'adolescence, encore incertaine comme si plusieurs adultes possibles se disputaient son visage.

Maxime pianotait sur son clavier avec assurance et s'attachait à exaucer les demandes de Nicole. Le don de leur bonus et d'une partie de leurs stock-options à la fondation permettait dans un premier temps aux dirigeants du groupe de bénéficier de mesures de défiscalisation, comme le prévoyait la loi en faveur des donations à destination des associations humanitaires. L'argent atterrissait sur

les caisses de l'ONG qui ensuite, en fonction des multiples projets d'aide auxquels elle prenait part, les reversait sur des comptes offshores. Puis par le biais de montages compliqués, les sommes transitaient de ces comptes vers des dizaines de sociétés écran qui, elles-mêmes, les transféraient vers d'autres entreprises du même type dans une sorte d'immense jeu de bonneteau. La multiplicité des ordres de versement brouillait le suivi des montants qui, à la fin, se trouvaient rassemblés sur cinq comptes implantés dans un paradis fiscal, et dont les membres du comité de direction étaient les titulaires. Ils récupéraient ainsi leurs bonus et leurs stock-options, soit au total plusieurs dizaines de millions d'euros ayant échappé à l'impôt.

Maxime pourrait introduire une variante dans ces circuits et dérouter l'argent sur d'autres comptes, par exemple ceux des licenciés de la Contilis.

Avec son groupe de geeks à qui il demanda de l'aide, il entreprit de craquer les codes et les mots de passe des différentes banques, puis de retrouver, selon les indications de Nicole, l'historique des virements de salaire à la Contilis et les RIB des employés. L'ancienne chef comptable insista pour qu'ils incluent Florent dans les bénéficiaires.

L'opération prit un peu plus d'une heure. Des colonnes de chiffres défilaient à l'écran sans discontinuer. Laurent n'y comprenait rien mais ce qu'il savait avec certitude, c'était que ses anciens collègues en consultant leur compte en banque le lendemain se verraient créditer chacun de 50 000 euros. Et tout cela grâce à son fils. Dans un élan de fierté, il l'attrapa par la nuque, mais retira aussitôt sa main.

Debout devant l'ordinateur, ils fixaient le rythme frénétique des mouvements bancaires en cours d'exécution. Laurent voulut revenir sur la scène avec Massillon mais son fils fit comme s'il ne comprenait pas – il sut que Maxime n'en dirait jamais un mot. Il donna une petite secousse affectueuse à son fils qui s'abandonna à ce jeu en silence. Les deux hommes se cherchaient, se bousculaient tendrement, sans un mot.

L'écran se figea enfin.

— Yes ! exulta l'adolescent.

Ils se tapèrent dans la main et furent pris d'un rire libérateur sous le regard bienveillant de Nicole. Laurent essayait de se caler sur les

réactions du fils pour faire durer ce moment. Les gestes naturels de Maxime et son regard tranquille suggéraient qu'il n'était nul besoin de s'appesantir pour tourner la page. Et Laurent se maîtrisait pour paraître tout aussi détaché et détendu. Maxime adoptait déjà la même manière de réagir que son père et celer ses sentiments était sa façon de les faire deviner aux autres. De cela non plus, Laurent n'avait pas su le prémunir.

Il se pencha vers lui. Je suis fier de toi.

Maxime sursauta, surpris par son père d'ordinaire si pudique. Il esquissa un sourire.

— Dis-lui que tu l'aimes.

Maxime se récria. Il lui parla de Marion en termes si crus que Laurent tressaillit. Il lui répliqua qu'il ne fallait pas craindre d'être naïf.

Son fils garda le silence, absorbé dans l'exécution du nœud de cravate de son père. Laurent, immobile, surveillait l'opération dans la glace de l'armoire.

La régularité et la simplicité récente de leurs rapports n'en finissaient pas de le bouleverser. Il passait le prendre en bas de chez Sylvie mais Maxime pouvait aussi bien arriver à l'improviste. Son fils était intarissable sur ses activités et bien que Laurent ne connaisse pas grand chose au Web, il lui accordait une confiante admiration. Avec des milliers de connexions et de posts approubateurs sur son blog, dont le premier article avait été l'attaque en règle du professeur du Collège de France, le jeune homme était devenu célèbre sur la toile. Il venait de monter un site, « Dégage.com », et ses commentaires à charge connaissaient un grand succès. Maxime s'épanouissait et se révélait peu à peu. Bien que Laurent ne sache pas s'il les suivait ou non, au moins il ne repoussait plus ses conseils avec agacement, même au sujet de Marion.

Satisfait du résultat, il s'écarta pour que son père puisse se contempler. Laurent hocha la tête en signe d'approbation, resserra le nœud, puis se tourna de profil. Il avait un peu repris mais gardait encore la ligne cinq mois après la Coupe du monde.

Il surprit le regard amusé de Maxime.

— Quoi ?

Rien, répondit son fils, mais son examen ironique se poursuivait.

Sylvie avait appelé trois jours plus tôt : « Je te dérange ? » Il était tellement ému qu'il n'avait pu émettre qu'un vague grognement. Elle pensait que le moment était venu qu'ils discutent.

Pour l'occasion, Laurent s'était forcé à entrer dans une boutique pour hommes.

Avant, quand il avait besoin de vêtements, il accompagnait Sylvie à l'hypermarché et elle choisissait le pull ou le pantalon qu'il essayait rapidement et qui rejoignait les courses dans le Caddie. Une vendeuse d'une quarantaine d'années lui avait proposé son aide sans remarquer sa gêne. Sa robe sobre et élégante, ses appréciations sur la coupe et la qualité du tissu l'incitaient à s'en remettre à son avis. Il avait opté pour un costume gris clair, avec une veste aux revers très fins. Elle s'était agenouillée afin de marquer l'ourlet pendant que lui, mal à l'aise, gardait le regard rivé au loin.

Laurent sortit de la salle de bains peigné avec soin. Maxime lui tendit sa veste et l'aida à l'enfiler. Il esquissa quelques gestes pour s'habituer à son nouveau vêtement pendant que son fils tirait sur les plis.

Midi, ils descendirent à la cuisine. Cirées la veille avant d'aller se coucher, les chaussures en cuir de Laurent trônaient sur un tabouret.

— Il ne faut rien laisser au hasard.

Au téléphone, Sylvie avait quitté le ton distant et neutre qu'elle prenait jusque-là pour discuter des problèmes de Maxime et, se demandant s'il ne se faisait pas des illusions, il avait trouvé une certaine tendresse à sa voix. Elle s'était gardée de mentionner la lettre, mais il était sûr qu'elle l'avait touchée.

Les muscles tendus de son cou, lorsqu'il se pencha pour nouer ses lacets, impressionnèrent Maxime. Il émanait toujours de son père cette force que son costume ne parvenait pas à cacher, tout juste à atténuer.

Laurent s'obligeait à concentrer son attention sur ses derniers préparatifs mais sa respiration rapide et la maladresse de ses mouvements trahissaient son anxiété. Il était aussi nerveux qu'à son premier rendez-vous.

— Ce n'est peut-être pas trop le moment, mais j'ai une grande nouvelle, annonça Maxime pour lui changer les idées.

Laurent, occupé à arranger son pantalon qui godait sur ses souliers, releva la tête.

— Je vais devenir patron !

Son père fronça les sourcils.

Le site de Maxime marchait si fort que de nombreuses entreprises

l'avaient contacté pour acheter des espaces publicitaires sur ses pages.

— Ça rapporte ce genre de choses ?

— Une fortune !

Laurent s'étonna.

— Mais il va falloir que j'embauche...

— Qu'est-ce que tu me racontes... maugréa son père.

— Sérieux ! rétorqua Maxime.

Il ménagea quelques secondes avant d'ajouter qu'il songeait à recruter Florent au poste de directeur marketing et peut-être même à Yazid comme commercial.

Son père le fixa, essayant de deviner s'il plaisantait. Mais devant l'air imperturbable de son fils, il partit d'un large sourire.

— Tu vas offrir à Florent son premier CDI ?

Maxime acquiesça. Ému, Laurent le serra contre lui et lui bourra le dos de tapes vigoureuses. Son fils se prêta à ces manifestations viriles de joie paternelle.

— Ne te mets pas en retard, marmonna-t-il pour couper court aux effusions.

Ce rappel soudain raidit Laurent. Il jeta un dernier regard à la cuisine et attrapa son imper accroché au portemanteau de l'entrée, pendant que son fils lui époussetait le col de sa veste. « Un cheveu... » le rassura-t-il.

Le petit jardin devant chez eux était à l'abandon depuis que Sylvie n'était plus là pour s'en occuper. Au moment de sortir, il murmura à l'oreille de son fils : « Si ta mère ne veut plus de moi, je vends la maison. »

Ils s'embrassèrent sans un mot puis il descendit les trois marches du perron, franchit la grille et prit la direction du centre-ville.

Sylvie lui avait fixé rendez-vous dans un restaurant, place Lancrel.

Cela représentait une vingtaine de minutes à pied. Un coup d'œil au ciel le rassura. Des nuages cotonneux élogeaient l'horizon mais

le soleil allait percer.

Cela faisait trois cent cinquante-cinq jours qu'elle était partie.

La rue qu'il remontait offrait à perte de vue une enfilade de façades grises. Duluc lui avait accordé sa journée sans difficulté. Son chef se montrait presque sympathique depuis que Laurent avait postulé pour devenir chauffeur et conduire le camion qui assurait la navette entre l'entrepôt près de Paris et les enseignes de la région.

Ses chaussures lui faisaient un peu mal mais il tâchait de garder le rythme tout en conservant une démarche régulière, comme les bouffées qu'il tirait sur sa cigarette tous les trois pas.

Depuis qu'il s'était débarrassé de sa peur, le monde lui apparaissait tout à la fois touffu et surprenant. Plus rien ne lui semblait familier. Même les souvenirs disparaissaient.

Son grand-père lui souriait rarement et ne lui disait jamais qu'il l'aimait. Mais Laurent seul avait le droit de monter dans sa cabine. Des générations passées sans un mot, disparues. Il se promit de dire à Maxime qu'il l'aimait dès son retour.

Les rues étroites empêchaient la lumière de descendre jusqu'au sol. Les nuages effrangés s'éloignaient nonchalamment, laissant percer les rayons de soleil. C'était un ciel de décembre. Les éléments se livraient à leur parade habituelle. Chaque fois unique et pourtant répétitive.

De temps à autre, des fenêtres sans rideaux lui laissaient apercevoir un intérieur, un bref instant de vie volée qui imprégnait sa rétine puis s'évanouissait.

Il faudrait pouvoir faire disparaître les fantômes ou bien avoir la belle indifférence des façades des maisons qui voient passer des hommes affairés au cœur chargé comme une barque.

Il ne compterait plus les jours, tout cela filerait comme les nuages et leur entêtement sans âme à peupler le ciel en un infini mouvement, que rien ne peut arrêter. L'absence de son père aussi s'effacerait.

Il arriva avec vingt minutes d'avance, traversa la place, se posta en face du restaurant et s'assit sur le rebord d'un muret, le dos contre une grille. Il sortit de son portefeuille la photo d'un penty. Un massif d'hortensias fleurissait sous la fenêtre et un rayon de soleil rehaussait l'éclat des ardoises. C'était la maison au bord de

mer qu'il voulait offrir à Sylvie. Un homme, ça tient ses promesses, lâcha-t-il tout bas, rageur.

Il sourit en songeant au tapage qu'avaient provoqué les 50 000 euros apparus sur les comptes des anciens de la Contilis. La ville entière ne parlait que de cela et même des journalistes parisiens s'étaient déplacés pour mener leurs investigations. L'origine de cet argent demeurait mystérieuse. Certains avaient fait remarquer que c'était exactement la somme promise par le groupe au moment de la séquestration. Mais les dirigeants du siège à Boston déclaraient tout ignorer de cette histoire.

Elle apparaîtra par l'autre côté de la place et je la suivrai du regard. Avec un peu de chance, elle entrera sans me voir.

Je me redresserai, écraserai ma cigarette et me dirigerai à mon tour vers la brasserie. Les nuages au-dessus continueront leur course vers d'autres paysages, sans s'arrêter.

Je glisserai une dernière fois mes doigts dans la poche de ma veste et caresserai la photo de la maison. Mes pas résonneront sur le macadam et les façades s'effaceront sans un regret tandis que lentement je m'avancerai vers la porte. Je lèverai ma main vers la poignée.

C'est alors que le grand jeu pourra commencer.

In Memoriam

Du plus loin que je me souviene, j'ai toujours eu l'idée d'écrire pour quelqu'un – non pas à quelqu'un, je n'ai jamais su rédiger une lettre, pas même une carte postale. Mais pour quelqu'un. Comme si les livres avaient le pouvoir de sauver de l'oubli les noms et les visages.

Je dédie ce roman à Pascale Hanrot, Denis Lancina, Bernard Waller et Isabelle Seguin.